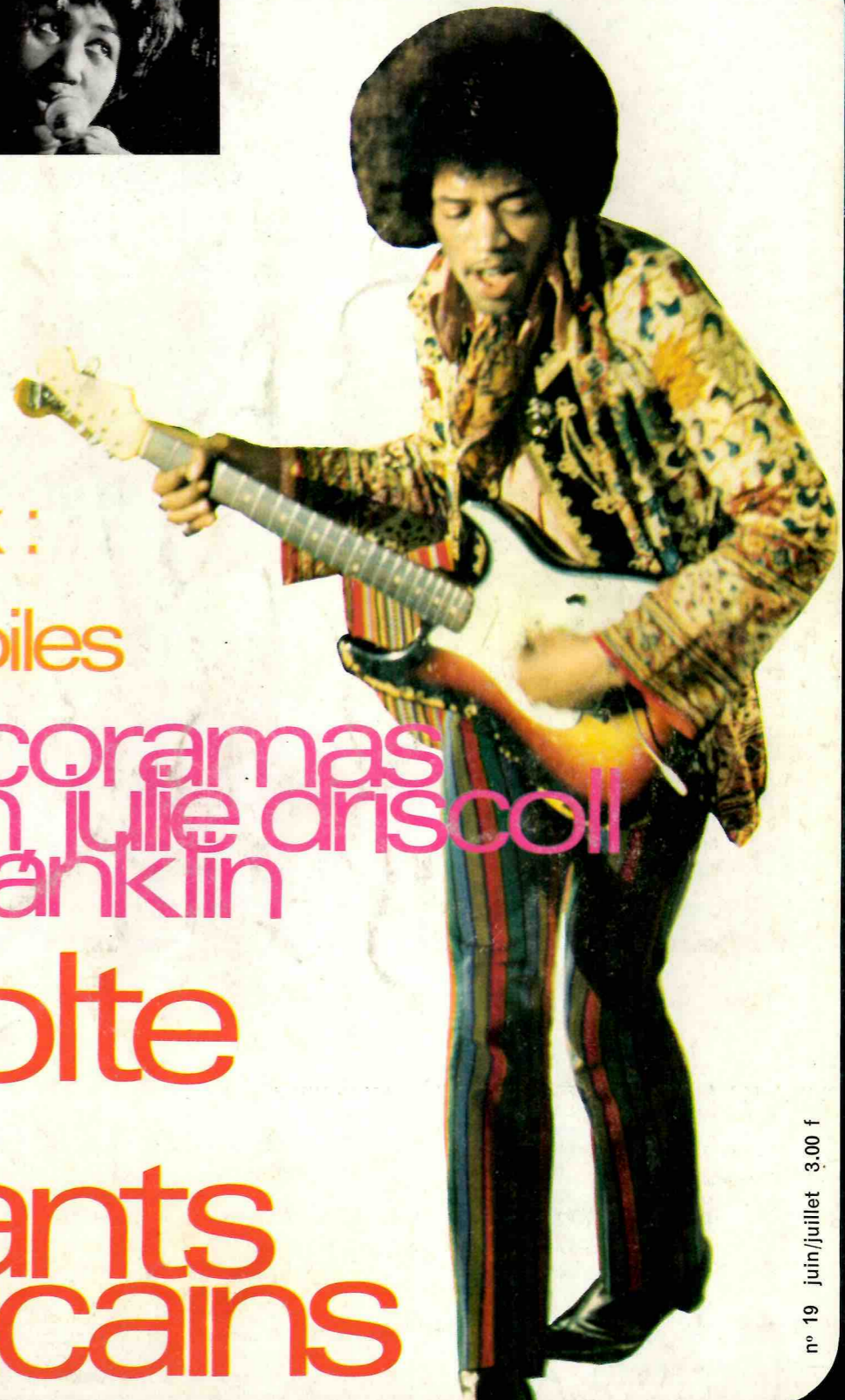


rock & folk

POP MUSIC RHYTHM AND BLUES ET JAZZ

**EXCLUSIF: LA
VERITABLE
ARETHA FRANKLIN**



le retour
de bill haley
et les
confidences de
nicole croisille

jimi hendrix :
la tête
dans les étoiles

les musicoramas
donovan, julie driscoll
aretha franklin

la révolte
des
étudiants
américains

LA NOUVELLE "EXPORT 500"

- comprenant:
- 1 G. caisse 55X45 cm 360 F
 - 1 C. claire METAL 37X16 cm 320 F
 - 1 Tom MEDIUM 36X24 263 F
 - 1 Tom BASSE 42X40 307 F

Les 4 pièces 1 250 F

FABRICATION FRANÇAISE

**COMPLÈTE AVEC ACCES-
SOIRES IMPORTÉS
D'ANGLETERRE 1 390 F TTC**

VENTE A CRÉDIT avec 20 % comptant
Solde en 4, 6, 12, 18, 21 mois
PARIS et PROVINCE



Photos HALOPÉ

SUR SIMPLE DEMANDE

RECEVEZ GRATUITEMENT

LE PLUS COMPLET

DES CATALOGUES

D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

ET DE SONORISATION

A LA LUTHERIE MODERNE VOUS POUVEZ LOUER INSTRUMENTS - AMPLIFICATEURS POUR GUITARE
ET SONORISATIONS - PRÉVENIR 48 HEURES A L'AVANCE
Distributeur : J. COLLYNS - COLOR LIGHT. - VARIORYTHM

LA LUTHERIE MODERNE

14, RUE DE DOUAI, PARIS-9^e

MÉTRO PIGALLE Tél. : 874-19-50 et 744-73-21

DIRECTION GÉRARD MORI

RÉSERVATION POUR LE CATALOGUE DE MAI 1968

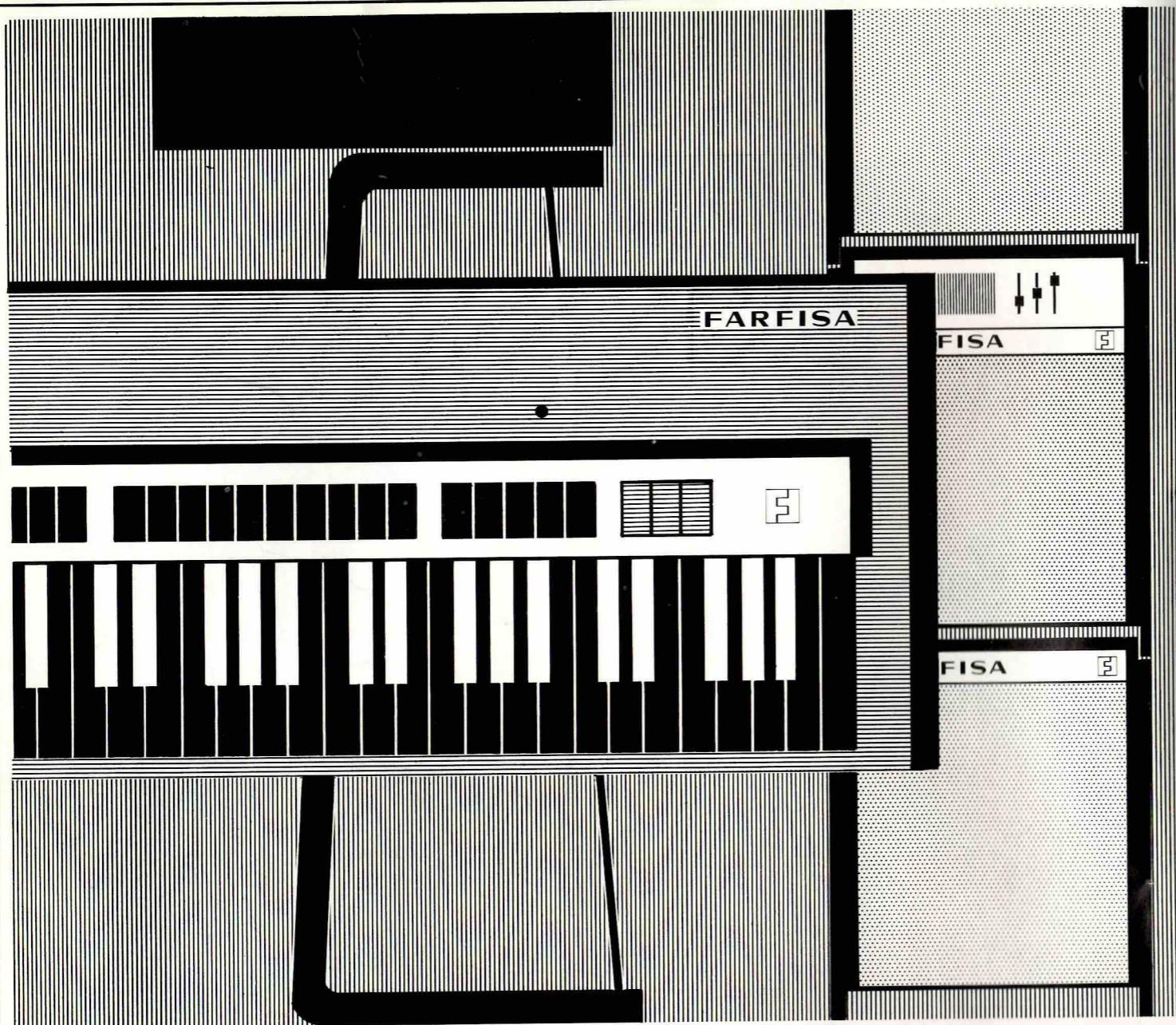
NOM _____ PRÉNOM : _____

Adresse : _____

Profession : _____

Suisse 3 F.

n° 19 juin/juillet 3.00 f

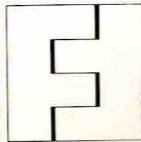


REVOLUTIONNAIRES

*les caractéristiques
de la nouvelle gamme
d'orgues électroniques
et d'amplificateurs Farfisa*

g. becker

Envoi de
documentation complète
et gratuite
sur simple demande



99, rue de paris
92 - boulogne
tél. : 825-73-80

Attention !

Nouvelle adresse

ROCK & FOLK ACTUALITES

Par
Jacques Barsamian,
Jocelyne Boursier,
Fr. R. Cristiani,
Serge Dumonteil,
Philippe Paringaux,
Pierre Poidevin,
Jacques Vassal,
Claude Villers.



MICKY JONES ET TOMMY BROWN
Fidélité rare.

DEUX ANGLAIS A PARIS

Johnny Hallyday est un de ces personnages communément appelés « monstres sacrés » qui polarisent l'attention générale et, de ce fait, projettent une ombre considérable sur les gens et les choses qui les entourent. Dans cette ombre pourtant, vit et s'agite tout un petit monde qu'il est parfois amusant, souvent décevant d'explorer avec le détachement d'un entomologiste qui examinerait au travers de son microscope les mœurs d'une colonie de fourmis. Il y a, bien sûr, le Roi et sa Reine, indispensables à la vie de la communauté et autour desquels tout s'articule, il y a leurs conseillers, leurs soldats et enfin leur cour. Il y a des gens drôles et parfaitement inutiles, d'autres moroses et indispensables, bref, toute une société en miniature avec sa hiérarchie et ses structures, société dans laquelle il faut se plonger de bon cœur pour tenter d'en extraire quelques figures intéressantes.

Micky et Tommy sont de celles-là. Ces deux Anglais qui ont choisi la France promènent un regard tranquille sur tout ce qui les entoure, à la fois détachés et au cœur du problème (si problème il y a), pas du tout « déracinés » en tout cas. C'est à peine si, de temps à autre, on voit flotter dans leur regard une fugitive nostalgie, quand ils évoquent avec prudence et au conditionnel la carrière fulgurante (mais combien hypothétique) qu'ils auraient peut-être faite là-bas, dans les brumes d'Angleterre. Micky et Tommy ont choisi un autre chemin pour atteindre leur but, pas plus difficile finalement, quand on songe aux dizaines de musiciens de talent qui végètent à Londres et caressent le rêve inaccessible d'égaliser les plus grands. Micky et Tommy ont choisi la France donc, ce qui ne veut pas dire que leurs ambitions se limitent obligatoirement aux frontières de l'hexagone. Ils ont d'autres

projets, beaucoup de projets à long terme, nous y reviendrons tout à l'heure après avoir levé un instant le masque d'ombre qui recouvre encore leurs visages. Car c'est une situation paradoxale que celle de ces deux artistes reconnus de tous leurs pairs et cependant inconnus du grand public. Micky...

Micky Jones, au visage rond et rieur, est né dans le Somerset, le 27 décembre 1944. Adolescent, il s'empressa de quitter le bureau dans lequel il se morfondait pour s'adonner à sa seule passion la guitare et se lancer sur les traces de ses maîtres, Steve Cropper (« le premier que j'aie vu considérer sa guitare comme un être vivant et non plus comme un objet »), James Burton (qui joua avec Ricky Nelson et Presley) et, à un degré moindre, B.B. King. C'était l'époque où l'Angleterre commençait à se tremousser, balayant à coups de guitares électriques une solide réputation d'austérité

Après avoir, comme tout le monde, débuté dans des petits groupes depuis longtemps oubliés, Micky rencontre Tommy et tous deux décident de venir tenter leur chance en France. Pourquoi ? L'aventure, disent-ils. Voyage bien peu périlleux cependant, c'est l'époque (1964) où tout chanteur français qui se respecte se doit d'avoir un ou deux « authentiques » musiciens anglais dans son orchestre. Pour nos deux exilés, ce chanteur sera Dick Rivers. Micky restera avec lui un mois ! Puis il se balade dans Paris et commence à faire des séances pour Sylvie Vartan. « J'étais, à l'époque, le seul à posséder ce fameux Nashville Sound que tout le monde recherchait ». Eddie Vartan l'engage et Tommy le rejoint bientôt. Ils resteront dix-huit mois avec Sylvie, voyageront avec elle et écriront leurs premières chansons pour elle. Ils font aussi quelques séances pour Johnny Hallyday. Sylvie, enceinte, se met sur la touche pour quelques mois et son mari, tout naturellement, se fait accompagner par l'orchestre d'Eddie Vartan. David arrivé, Sylvie manifeste la ferme intention de retravailler avec SON orchestre. Frictions. Nos deux Anglais sont finalement et définitivement transférés chez Johnny qui enregistre « Noir c'est noir ». Depuis ils n'ont plus bougé, sont devenus chefs d'orchestre chez Hallyday et se produisent sur scène avant lui.

... et Tommy. Tommy Brown est né le 21 février 1940, près de Londres. Ce grand garçon blond au visage dur est beaucoup plus Anglais d'aspect que son ami et semble receler des trésors de gentillesse sous un abord un peu distant. Il est musicien professionnel depuis dix ans déjà et apprécie par-dessus tout les batteurs de jazz à la technique accomplie, comme Shelly Manne et Buddy Rich. « Mais les grands batteurs de jazz ont atteint un tel degré de perfection qu'il est bien difficile de dire que l'on a été

influencé par l'un ou par l'autre ». Tommy est resté six mois avec Dick Rivers, puis il a rejoint Micky et semble avoir trouvé son bonheur à Paris puisqu'il est marié à une Française et père de famille.

Tout seuls, un jour ? — Micky, Tommy, vous semblez maintenant complètement adoptés par le « métier » français. Cela vous a-t-il posé des problèmes ?

— Au début, certainement. Pas mal de musiciens français ont vu d'un assez mauvais œil l'invasion des Anglais sur leurs plates-bandes. Surtout que beaucoup de nos compatriotes sont arrivés avec leur guitare sous le bras en disant : « Je suis Anglais, donc meilleur, engagez-moi ». Et ils étaient engagés. Maintenant ça va... nous croyons.

— Vous croyez ? Ils se regardent. Tommy se dévoue.

— On n'est jamais sûr de rien dans ce métier, pas même de ses amis qui ne sont des amis que jusqu'à ce qu'ils prouvent le contraire. Mais cela n'est pas seulement valable pour nous.

— Que pensez-vous de la pop'music française ?

— Trop longtemps, elle s'est contentée d'imiter et ça n'est pas le bon moyen pour progresser. Maintenant ça s'améliore, et des gens comme Michel Polnareff, par exemple, n'ont rien à envier à personne.

— Vous ne regrettez jamais de ne pas être restés à Londres, au cœur de la création, là où se font les choses originales.

— Les Français se font pas mal d'illusions sur Londres. Pour notre part, le seul endroit où nous ayons jamais senti qu'il se créait quelque chose, c'est le « Star Club », à Hambourg. Mais non, nous ne regrettons rien. Qui nous dit que, si nous étions restés en Angleterre, nous aurions des situations équivalentes à celles que nous avons ici.

— Vous n'êtes donc pas gênés de travailler pour quelqu'un ? De ne pas créer votre propre musique ?

— D'abord, nous ne travaillons par POUR Johnny

mais avec lui ; nuance. Ensuite nous créons bien notre propre musique puisque nous écrivons des chansons et que nous les chantons sur scène.

— Justement, parlons de votre musique.

— On ne peut pas dire que nous soyons influencés par quelqu'un en particulier mais, peut-être... Bob Dylan, pour l'extraordinaire complémentarité de ses musiques et de ses paroles. Pour le moment, nous en sommes à chercher un style qui nous soit propre, et ça n'est pas si facile. Nous avons tout de même fait deux disques qui, après tout, ne sont pas mauvais.

(Effectivement, Micky et Tommy ont fait deux disques sous leur nom et, effectivement, ils sont loin d'être mauvais. On les sent cependant encore mal dégagés d'influences inévitables comme celle des Beatles (« I know what I would do », « Julien Waites ») et l'excellent « Nobody knows where you've been », des Stones, un peu (« Sunday's leaving »), et même des Kinks (« Whith love from 1 to 5 »). Mais ils n'en resteront pas là car leurs qualités sont plus que prometteuses : maîtrise instrumentale bien sûr, bonnes voix assez bien mises en place, bons arrangements. Bref, rien à envier à pas mal de groupes anglais qui vendent du disque à tour de bras, et un morceau comme « Frisco bay », par exemple, ne déparerait aucun hit-parade, qu'il soit anglais ou américain. Mais Micky et Tommy sont plus ou moins victimes de leur situation ambiguë qui, si elle assure leur sécurité matérielle, les oblige tout de même à produire sur le marché français des disques chantés en anglais, ce qui n'est pas le meilleur moyen d'en vendre beaucoup quand on est quasiment inconnu).

— Alors, tout seuls, un jour ? — Johnny a beaucoup fait pour nous, nous estimons avoir une dette envers lui. De plus, on ne quitte pas un ami comme ça. En fait, ce que nous voudrions faire

c'est lui créer tout un répertoire original pour lui permettre de s'implanter sur le marché anglo-saxon. Si nous réussissons cela, nous aurons payé notre dette.

— Et vous partirez ? — Peut-être.

Peut-être, seulement. Curieux garçons, apparemment sans problèmes mais au fond de eux-mêmes tiraillés entre le désir de se lancer dans la grande aventure, la peur de l'échec, et une fidélité d'une qualité rare envers celui sans qui ils ne seraient pas ce qu'ils sont. On peut peut-être reprocher à Micky et Tommy un certain manque d'audace, on ne pourra jamais leur reprocher d'être des ingrats.

PHILIPPE PARINGAUX



LES IRRÉSISTIBLES

Ne vous y trompez pas, c'est un groupe américain, il est venu s'installer en France depuis peu, et cela marche très bien pour lui. Ce sont quatre garçons de 16 ans : les jumeaux Jim et Steve Mc Mains nés le 7 septembre 1951 à Washington D.C., Tom Arena né le 8 avril 1951 à Canton (Ohio), Andy Cornelius né le 28 mai 1951 à Bethesda (Maryland). Un beau jour de 1966, à Los Angeles, ils se mettent « sérieusement » à la musique. Les voici devenus « The Beloved Ones », et ils se font de l'argent de poche en jouant dans des soirées amicales et aux fêtes de leur école. Puis, ayant entendu parler d'une audition organisée par Columbia, ils s'y présentent pour s'amuser. Mais ne voilà-t-il pas qu'ils décrochent un contrat, un contrat à 15 ans ! Alors, sous la direction de John Naicke, jeune directeur artistique, ils se mettent à travailler intensément : composant (Jimmy), écrivant (Steve et Tom), arrangeant. Le fruit de leur travail est « My year is a day » et « She and I ». Ils sont prêts.

Jimmy est le chanteur soliste et l'organiste pianiste, et guitariste du groupe, Steve le bassiste, Andy le batteur et Tom le guitariste soliste. Leurs goûts musicaux vont aux Bee Gees, aux Creams, et aux Jefferson Airplane.

Ils sont charmants, irrésistibles. Jo. B.



ARTHUR BROWN
Gags énormes.

1961. Alexis Korner et le regretté Cyril Davis forment les Blues Incorporated, qui se produisent au Marquee dans Wardour Street à Londres. La vague du blues anglais va s'agrandir dans les mois qui suivront en Grande-Bretagne grâce à John Mayall, Long John Baldry, aux Rollin' Stones (eh oui, à l'époque leur nom s'écrivait avec une apostrophe), aux Animals, aux Yardbirds, aux Pretty Things et à bien d'autres. Tous ces gens s'inspirant des bluesmen noirs américains tels Jimmy Reed, John Lee Hooker, Bo Diddley, Chuck Berry et Muddy Waters.

1968. Les Rolling Stones, les Yardbirds, les Animals et les Pretty Things ont tous suivi le mouvement Flower Power. Alexis Korner et John Mayall continuent à se produire dans de nombreux clubs, mais sans avoir atteint la véritable consécration. Long John Baldry, lui, se fait connaître du grand public de son pays grâce à la « guimauve ». Plusieurs nouveaux groupes ont repris le flambeau des Stones et Cie, tels les Ten Years After et Peter Green's Fleetwood Mac. Depuis la formation de ces 2 orchestres, le british blues a vu sa popularité augmenter. Les Ten Years After se révélèrent en août dernier, au

« 7^e Festival international de jazz et de blues », à

échos de new york

■ Il faut absolument que vous alliez voir, lorsqu'il sortira en France, le nouveau film de Stanley Kubrick (Docteur Folamour, et aussi l'extraordinaire Paths of Glory — les sentiers de la gloire — interdit en France et que j'ai pu voir à la TV américaine) « 2001 - Space Odyssey ».

En dehors du fait qu'il s'agit du plus beau film de science-fiction jamais réalisé, tant au point de vue technique qu'esthétique, « 2001 » contient toute l'angoisse de l'homme face aux mystères de son apparition sur la terre, de son évolution de sa (ou de ses) vie (s), de sa mort et de l'existence d'un autre monde, d'une autre vie, dans une autre dimension. Et quelle forme de vie biologique revêt cet autre monde ?

Qu'arrivera-t-il, si nous le rencontrons ?

Nous sera-t-il hostile, ou l'ignorerons-nous et continuerons-nous de vivre dans l'univers, comme si nous étions seuls ?

Et, en fait, ne l'avons-nous pas déjà rencontré ?

Qui pourra « savoir » ? Et d'ailleurs, aujourd'hui encore, qui peut expliquer les terrasses de Balbeck ?

■ Après « Docks of the bay », ATCO sort un nouvel enregistrement d'Otis Redding, réalisé peu de temps avant sa mort, en octobre 1967 : « The Happy Song (Dum-Dum) ».

Vente espérée 1 000 000 d'exemplaires.

■ Big Brother & The Holding Company ont fait leurs débuts à New York, l'autre semaine, au Generation.

Quel triomphe ! En parlant de Janis Joplin, le critique du très sérieux New-York Times

dit : « A rock star is born... » (une étoile du rock est née).

Le groupe, qui vient de passer chez Columbia, promet d'être une très grosse vente cette année.

■ Richie Havens est en train de devenir une très grande vedette à New York et aux U.S.A.

On peut très souvent l'applaudir chez « Eugene », le cabaret politique ouvert par les partisans de Eugene Mc Carthy. (1034 2nd Av. bet. 54 & 55th St. N.Y.C.).

■ Columbia va ressortir de ses archives, les enregistrements d'un groupe de San Francisco, dissous il y a plus d'un an : The Great Society.

Ce groupe aurait pu s'appeler The Family Affair, car il comptait Grace Slick, aujourd'hui avec le Jefferson Airplane, son mari Jerry et son frère Darby qui écrivit « Somebody to Love ».

Les enregistrements avaient été réalisés au printemps et à l'été 1966.

■ Autre vedette de la vie new-yorkaise, le disc jockey Rosko (rien à voir avec le Président).

Il est noir et officie tous les soirs de 19 heures à minuit sur WNEW-FM. C'est le seul DJ à programmer les disques dingues comme Sun Râ, les Fugs..., etc...

Toutes les vedettes de la pop music se battent pour passer chez Rosko et les annonceurs publicitaires payent de plus en plus cher.

■ Le troisième album des FUGS (E.S.P.), « Tenderness Junction », est dédié à « l'exorcisation de l'esprit du diable du Pentagone, le 21 octobre 1967 ».

■ Un chèque de 5 000 dollars (25 000,00 F) a été remis par les disques Atlantic à Mme Martin

Luther King, comme avance sur les royalties du nouveau disque de Salomon Burke (en juin-juillet à Paris) : « I wish I knew how it would feel to be free ».

Le chanteur et la direction d'Atlantic ont en effet décidé de verser 5 % de toutes les ventes du disque pour aider la famille du leader assassiné.

■ Atlantic a également envoyé un chèque de 5 000 \$, à l'organisation du Révérend King : « The Southern Christian Leadership Conference », en avance sur les royalties de l'enregistrement de l'Hudson Chorale : « I have a dream » (d'après la célèbre phrase du discours de King lors de la marche des noirs sur Washington en 1963). Là aussi, 5 % des ventes seront versées au S.C.L.C.

■ Pour ceux que le coût relativement peu élevé des voyages aux U.S.A. tentent au moment des vacances d'été (1 500 F aller et retour, hôtel compris, réduction de 25 % pour les étudiants, par la plupart des grandes compagnies aériennes internationales) (énormes facilités de paiement accordées aux touristes à l'intérieur même du pays, tant pour les transports que pour le logement), je signale qu'à Washington, s'ouvre le mois prochain (juin), le Washington International Youth (jeune) Hostel, qui offrira 108 lits pour le prix vraiment modique de 1,50 dollar à 2,00 dollars (7,50 F à 10,00 F).

L'adresse : 1501 16th St. N.W. Washington D.C. U.S.A.

D'autres informations d'Amérique le mois prochain.

See you soon,
CLAUDE VILLERS

Windsor, où ils se produisirent en compagnie de gens comme Donovan, les Cream, les Move, John Mayall, les Pink Floyd... devant plus de 20.000 personnes. Les Ten Years After sont 4 : Alvin Lee (chant et guitare), né le 19 décembre 1944 à Nottingham. Il raffole de Big Bronzy et de Joe Williams ; mais peu lui importe le genre de musique que l'on fait : il pense que du moment qu'un morceau est bien interprété, c'est valable. Léo Lyons, 23 ans aussi, est le bassiste. Tout comme ses compères, il raffole de blues et de jazz. Ric Lee, batteur, et Chick, pianiste-organiste, complètent cette excellente formation, dont Chick est le benjamin puisqu'il a eu 19 ans le 2 janvier dernier. Les Ten Years After ont débuté leur carrière discographique avec un 33 t (Deram) car il est plus facile pour des gens comme eux de s'exprimer sur une demi-heure que sur deux faces de 3 minutes chacune. Leur album comprend des morceaux de Willie Dixon comme « Spoonfull » mais aussi une majorité de compositions d'Alvin Lee. Le LP « Peter Green's Fleetwood Mac » figure dans les meilleures ventes de 33 t en Grande-Bretagne depuis 3 mois. Leur son est un mélange de jazz très moderne et de blues assez délirant. Peter Green est le garçon qui remplaça Eric Clapton au sein des Blues-breakers de John Mayall pendant plusieurs mois. John Mayall a dit de lui qu'il était le seul Blanc capable de chanter du blues. Peter Green, lorsqu'il a quitté Mayall, avait envie de tout laisser tomber, « jusqu'au jour où Mike Vernon m'a convaincu de faire quelque chose. Parallèlement au blues, nous aimons faire du rock : sur scène, des titres comme « At the hop » de Danny & the Junior, « Ready Teddy » et « Lucile » de Little Richard sont à notre répertoire. Le blues et le rock sont deux styles très proches : rappelez-vous de la Maison Sun qui enregistra les pre-

miers Presley, Jerry Lee Lewis et Carl Perkins. Sun s'occupait d'excellents chanteurs de blues bien avant 1954. » Peter Green est accompagné de Mick Fleetwood, un batteur géant et de John Mc Vie, le bassiste, qui ont tous 2 également joué avec les Blues-breakers. Jeremy Spencer, qui se plaît à jouer de la guitare à la manière de son idole, le regretté Elmore James, complète la formation.

JACQUES BARSAMIAN

Les dix ans du Marquee

Le célèbre Marquee-Club de Londres fêtait en avril et mai ses dix ans d'existence ; je ne dirais pas de pop music car, durant ses premières années, ce fut plutôt un club de jazz. C'est en effet, le 13 avril 1958 que le Marquee Jazz Club ouvrit ses portes (Parmi les fans présents ce jour-là, un nommé Tommy Steele). Dès le Printemps 62, le club commence à accueillir des groupes de rhythm & blues : Alexis Korner d'abord, avec Cyril Davis, puis les Rolling Stones (janvier 63). Originellement dans Oxford Street, le club s'installe dans les locaux actuels de Wardour Street et, à l'inauguration de ceux-ci, le 13 mars 1964, on peut applaudir Long John Baldry, les Yardbirds et Sonny Boy Williamson. Depuis, les groupes en pleine ascension se sont succédés : Moody Blues (août 64) ; Who (avril 65) ; Spencer Davis Group (octobre 65) ; Move (avril 66) ; Cream (août 66) ; Ten Years After (octobre 67). Et, comme le remarquait Pierre Lattès à Bouton Rouge, le Marquee est vraiment devenu le club des amateurs de bonne musique (si l'on



DAVE ET CHARLES BRUTUS MC CLAY. Deux productions Patrice Fabien. Dave, beatnik doux du style Polnareff, tient peut-être le tube de l'été avec « Si je chante ». Quant à Brutus Mc Clay, il est typiquement rock & folk, possède une voix redoutable et un tempérament certain. Il se décrit lui-même comme simple, vaguement intelligent et d'apparence un peu moyenâgeuse.

excepte parfois quelques touristes... français), où l'on se couche tôt (fermeture au plus tard à 23 h. 30) et où l'on ne boit pas d'alcool ! Lors de la cérémonie d'anniversaire Keith Moon — maniant le couteau (presque) aussi adroitement que les baguettes — découpa le gâteau traditionnel, aidé par Barbara Pendleton, femme du directeur de l'établissement, Harry Pendleton. Parmi les nombreux amis du Marquee assistant à cette « party » : Pete Townsend, Peter Green, Les Nice (vous les avez vus deux fois à Bouton Rouge, avec Keith Emerson, le « Jimi Hendrix de l'orgue ! »). Le jour précis de son anniversaire — le 13 avril — le Marquee recevait. D'abord un de ses groupes les plus attirés : the Time Box ; vous l'aurez vu à Bouton Rouge si vous êtes assidu de l'émission (ce qui devient

assez difficile avec les beaux jours !). Ce groupe, qui existe depuis plus de deux ans, a une carrière assez particulière puisqu'elle a été composée jusqu'ici presque uniquement d'engagements en clubs, pour lesquels ils ont d'innombrables demandes.

Leur répertoire est composé surtout de morceaux inspirés par le jazz et aussi par exemple de titres des Beatles très bien rendus malgré la difficulté (« Eleanor Rigby », « Paperback writer... »). Le résultat est une musique très « propre » mais, à mon avis, cela manque de tripes et fait un peu trop « symphonique ». Vous aimez peut-être le genre... Un simple du Time Box comportant le « Come on up » des Rascals est en vente en France.

Chris Holmes est l'organiste, Clive Griffiths le bassiste (ils partagent leur appartement... et leur goût pour le jazz). John Halsey est le batteur ; Peter Halsall, à peine âgé de 18 ans, joue sur scène du vibraphone et de la guitare, mais, musicien très polyvalent, il pratique encore la batterie, le sitar, le piano et le violon ! Mike Patto, le chanteur, fut le dernier à joindre le groupe.

A la fin de la soirée il y aura un bœuf monumental avec ces deux derniers et l'ensemble du groupe suivant : « The Crazy World of Arthur Brown ». Assez peu connu en France, malgré son apparition remarquable au MIDEM, Arthur Brown (né le 26 juin 1944 à Whitby) est considéré en Angleterre comme l'un des meilleurs showmen du pays, de plus la musique de son groupe est loin d'être inintéressante. Mais entendons-nous bien : pas exactement « showman » comme on l'entends généralement en France (vous voyez ce que je veux dire : le cirque « Superman ») mais un spectacle inventif, avec certes des gags énormes. Au Festival de Windsor '67, Arthur se fit descendre sur la scène par une grue gigantesque, plus récemment il n'utilisa qu'un vélo pour débarquer au Middle Earth — mais

aussi des satires bien plus fines et impitoyables. Tout cela dans un spectacle très très « libre » : je ne sais pas si le public anglais est comme on le prétend facilement choqué mais, si un artiste « pop » français se hasardait à tenter l'équivalent — jugements politiques, critiques sur l'éducation et la religion, érotisme — ou se permettait comme Brown de parler en certains termes du manager de l'établissement dans lequel il passe — John C. Gee, du Marquee, en l'occurrence — je me demande qui, du public ou de l'administration des lieux, le ferait évacuer en premier ! (non, Dutronc, ça n'est pas comparable... ni les Charlots, pas du tout !). Le spectacle mériterait souvent le titre « En direct de l'enfer », dans la tradition Screamin' Jay Hawkins (à noter d'ailleurs une version non affadie de son « I put a spell on you ») : vête-

ments, masques, lumière noire, coiffure enflammée — le feu se communique souvent à ses cheveux : à Windsor les spectateurs avaient dû l'asperger de bière ! Mais il remet ça... — tout contribue à créer une atmosphère diabolique. La musique aussi ; la basse joue très fort, quant à l'organiste Vincent Crane (qui rappelle Brian Auger, tant musicalement qu'un peu physiquement aussi), il est excellent ; il semble qu'après la hausse générale de niveau des jeunes guitaristes, le phénomène commence enfin à se produire pour les organistes. L'apparence à la fois aimable, mystérieuse et sarcastique de « Vinny » correspond d'ailleurs tout à fait à l'optique du groupe. En arrivant, il demanda à tous ceux qui auraient pu avoir sur eux des « drogues dangereuses » de les déposer à l'entrée ; ...après réflexion il précisa : « Non, amenez-

les moi, ça vaudra mieux ». Par la suite, alors qu'Arthur changeait de costume, il fit encore un exposé très (faussement) « bien-pensant » en ré-abordant le sujet et il conclut ainsi : « Saoulez-vous tous les jours mais de grâce, n'utilisez pas ces dangereuses drogues ». Visuellement, outre l'utilisation de la lumière noire signalons un projecteur intermittent qui permet, suivant la fréquence de ses éclairs de donner aux mouvements un rythme saccadé (style anciennes caméras) puis dément et irréel. Le Crazy World d'Arthur Brown va parcourir les États-Unis pendant trois mois en mai-juin-juillet : c'est là-bas que se font en ce moment les affaires intéressantes pour les bons groupes anglais ! Ils enregistreront aussi aux USA et seront ainsi les premières vedettes de la nouvelle firme « Track Records ». Bonne chance donc au « justicier Arthur » et nous espérons voir son show en France à son retour des Amériques !

SERGE DUMONTEIL

Ten Years After



Si vous aimez le blues et si vous avez l'occasion de vous rendre à Londres, ne ratez sous aucun prétexte le passage sur scène du Ten Years After, groupe particulièrement représentatif du blues moderne ; le soliste Alvin Lee est un des meilleurs guitaristes du moment.

Le Ten Years After se

compose de quatre musiciens : Alvin, soliste et chanteur, Chick, organiste, Leo, bassiste et Ric, batteur. Si le passé du groupe est assez nébuleux, on peut affirmer que c'est au Marquee Club qu'il obtint son premier grand succès ; succès qui bientôt devait lui ouvrir les portes du show business et lui permettre d'enregistrer un 30 cm avant même de classer un Single dans les hit parades.

Mais la véritable consécration du Ten Years After fut sans conteste son apparition au 7^e festival de jazz et de blues de Windsor, où, après un passage extraordinaire, il reçut les ovations de 20 000 spectateurs enthousiasmés par cette manière de jouer le blues. Il faut dire que chaque tour de chant des Ten Years After est malgré tout assez impressionnant ; d'abord par la fabuleuse présence en scène de ses musiciens, qui vivent et ressentent pleinement leur musique ; ensuite par la qualité musicale de chacun de leurs morceaux. D'ailleurs, ayant vu de nombreuses fois le show des Ten Years After, et notamment à leur tout début, j'avoue être toujours aussi surpris par chaque solo d'Alvin Lee. On se demande constamment où peut s'arrêter son prestigieux talent.

Le premier LP du groupe, intitulé tout simplement Ten Years After, reflète parfaitement la qualité de cette formation, que ce soit par ses compositions — « Adventures of young organ » (Lee), « Losing the dogs » (Lee), « Reel it for me » (Lee), « Don't want you woman » (Lee) — où ses interprétations : « I want to know », « I can't keep from crying sometimes », et surtout les inoubliables « Spoonful » de Dixon et « Help me », de Williamson, interprétés ici de façon fantastique.

En conclusion, il faut ajouter que si le dernier enregistrement des Ten Years After, « Portable People », laisse un peu à désirer par sa qualité musicale (Alvin cherchait avant tout à

PETER GREEN'S MAC FLEETWOOD jazz, blues, délire.



classer un titre dans les hits); les suivants devraient rétablir l'ordre des choses et faire parler de ce groupe pendant très longtemps. Pourquoi pas dans dix ans?

PIERRE POIDEVIN



Clair, limpide, émouvant, contenu dans ses émotions: voilà Félix Leclerc; de nouveau à Bobino, de retour en France, d'où ses ancêtres sont partis il y a trois cents ans. Son allure, sa stature trahissent son appartenance à la terre, sentent bon le terroir, l'eau, le vent, et la placidité seraine des gens simples. Ceci pour le personnage en surface, immédiatement sensible. En fait, Félix Leclerc, c'est aussi un homme qui chante, un homme qui écrit, et que l'on écoute ou que l'on lit dans le recueillement admiratif que l'on a pour ceux qui savent dire simplement les belles choses et les grandes émotions. C'est un diseur, un conteur, qui fredonne tranquillement ses réflexions, ses pensées, son expérience de la vie. Il sait à la perfection nous parler d'une famille à laquelle il doit beaucoup — « Do ré mi... » —, du langage des sourds-muets, de ses « Errances »,

des problèmes de « L'héritage », de son « Petit bonheur » ou du noir « Mac Pherson », chargé de dégager un « embâcle » de billots. Ses « Variations sur le verbe donner » lui permettent d'affirmer qu'un coup de pied bien donné est plus vite pardonné! Le « Blues pour Pinky » est un monument d'émotion, un merveilleux témoignage d'amitié. De ses propres textes, comme de ceux qu'il emprunte à Maurice Fanon (« L'écharpe ») ou à Raymond Devos (« Chanson pour Pierrot »), se dégage une poésie gentille et réaliste que tout le monde peut apprécier. Le public de Bobino ne s'y trompe pas, qui l'accueille dans l'enthousiasme, l'écoute dans la bonne humeur et le remercie avec chaleur. Mais, finalement, qu'est-ce, sinon du folk-song, et le plus authentique qui soit?

FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI



Né il y a 55 ans à Atlanta en Géorgie, aveugle de naissance, récemment Oliver Smith n'était encore qu'un modeste chanteur des rues. Le hasard extraordinaire d'une rencontre en plein New York a marqué le tournant de sa vie. L'histoire, vous allez voir, est typiquement américaine. Peter Siegel, le directeur artistique de chez Elektra qui a découvert Oliver Smith, nous la raconte: « Je revenais de chez Sam Goody où j'avais acheté quelques disques après le travail. Je passais sur le trottoir de Broadway à la hauteur de la 48^e rue lorsque j'entendis ce chanteur de rues (j'écoute toujours les chanteurs de rues); et je l'entendais à un pâté de



TINA

Elle n'a pas encore tout à fait dix-huit ans. Et son premier disque vient de sortir. Un beau cadeau d'anniversaire. Nul doute qu'on entende parler d'elle désormais. A une voix assez « énorme » pour une petite personne comme ça vient s'ajouter en effet un sens du rythme peu commun en France.

maisons de distance! Il jouait une chanson campagnarde moderne, mais les accords de guitare et la voix rappelaient un style plus ancien. Je lui demandai s'il connaissait des vieilles chansons. Il me dit que oui, et joua « I only want a buddy, not a sweetheart » (« Je veux seulement un copain, pas une petite amie »): — On dirait que vous avez écouté Riley Puckett, lui dis-je.

— Riley Puckett! répond-il; avant, je jouais tout le temps avec lui!». Il semblait très impressionné de rencontrer quelqu'un qui avait entendu parler de Riley Puckett. Il me joua environ une demi-douzaine d'autres chansons traditionnelles. Je lui demandai s'il s'était déjà fait enregistrer. Il dit que non, et je lui demandai si cela l'intéresserait: « Ben, c'est-à-dire, me répondit-il, que mes affaires marchent fort bien ici ce soir; je vais peut-être bien me faire dix ou quinze dollars ». Je lui fis savoir que les enregistrements rapportaient bien davantage. Il me dit que, dans ce cas, cela l'intéressait. Et, trente minutes après, Oliver Smith était dans nos studios en train d'enregistrer un LP. Nous fîmes une séance de deux heures, et dix-sept chansons mises en boîte du

premier coup; je laissais courir la bande magnétique; lui continuait à chanter. Nous n'avons pas perdu un seul instant, il n'a pas joué ni chanté une seule fausse note. L'album était virtuellement achevé au bout de deux heures ».

Fantastique, n'est-ce pas? Et si jamais ce « miracle américain » vous laisse encore sceptique, alors procurez-vous le LP d'Oliver Smith chez Elektra!

JACQUES VASSAL



Le cercle de jazz de la faculté de Nanterre avait organisé, fin avril, dans le grand amphithéâtre de la Fac de droit de Paris, ce premier festival universitaire qui, en présentant notamment de nombreux orchestres amateurs, prend la relève des tournois amateurs d'antan au Salon de l'Enfance ou de ceux de l'émission franco-suisse « Jazz partout ». En effet, en première partie, une « joute chevaleresque » opposait dix orchestres de Paris, Toulouse, Lyon et Bordeaux, essentiellement composés d'étudiants non polards, ce qui est déjà une bonne chose. Mais ça s'est gâté quand on s'est aperçu que tous ces orchestres, sauf un ou deux, prétendaient jouer du free-jazz, ce qui est excessivement délicat (et ce n'est pas Marion Brown (saxo-alto), que l'on put voir en deuxième partie, qui me désavouera). Le jury qu'il présidait a, en effet, couronné le trio « bop-pissant » de Claude Lajisquet, jeune guitariste plein d'avenir. De plus, les quinze minutes concédées à chaque orchestre — peut-être indispensable pour être à même de les juger — ne nous ont pas permis d'écouter l'extraordinaire quartet de Marion Brown, avec Gunther

FRANCE

Antoine part tourner « La tramontane » en Italie, avec Romina, fille du regretté Tyrone Power ■ Jacques Dutronc est considéré par les Moody Blues comme le porte-parole de la chanson française ■ Burt Blanca se produira une nouvelle fois au Golf Drouot le 21 juin ■ Michel Polnareff a « mis en boîte » son dernier tube... ■ Tandis que les Sunlights, au moment où j'écris, s'apprêtent à en faire de même ■ Prochain Hootenany Ouest à la MJC du XVI^e arrondissement, vendredi 21 juin à 21 heures. Animateur: Lionel Rocheman ■ « Le chat qui pêche », célèbre cabaret de jazz, a rouvert ses portes. Au programme: le trio de Georges Arvanitas avec Jacky Samson et Charles Saudrais ■ Eric Charden a beaucoup d'espoir en l'Amérique future: « Les jeunes, ajoute-t-il, devraient bâtir une Amérique harmonieuse » ■ Pathé-Marconi mise beaucoup sur deux jeunes chanteurs-compositeurs: Gérard Manset et Julien Clerc ■ Jean Ferrat est l'artiste français le plus plébiscité par les auditeurs de l'émission « Campus » depuis le début de cette émission ■ Tina, une jolie brunette, dingue d'Ike & Tina Turner, a fait une merveilleuse adaptation de « River deep, mountain high », qu'André Salvat a traduit par « Comme le fleuve aime la mer » ■ Donovan participera au Festival du Marais (Paris) ■ Un vieux monsieur de 91 ans n'apprécie pas du tout Joe Dassin. Il s'agit d'un ancien membre de la bande à Bonnot. C'est le Mayfair Group qui accompagne désormais Noël Deschamps ■ Gérard Manset a dit qu'il basait toutes ses chansons sur le texte, la mélodie venant spontanément. C'est le cas de « Animal, on est mal » ■ Julie Driscoll sera la vedette d'un gala organisé par la TEM le 21 juin à Vichy ■ Nicoletta, lors de son dernier voyage aux U.S.A., a assisté à diverses séances d'enregistrement ■ Les Moody Blues prairaient une jeune chanteuse française, Victoire Scott, dont le 1^{er} disque est sorti le 8 mai, jour de la fête de la victoire ■ Sylvie Vartan enregistre un nouvel EP à Londres ■ Monsieur André Jeanneret, directeur des disques Decca — RCA-Vega, — a organisé une fantastique garden-party le 26 mai. ■ Nino Ferrer était l'une des principales vedettes de la chanson présentes au Festival de Cannes ■ Vu le succès obtenu par « La fantastique épopée du Rock », Mercury compte sortir trois autres albums dans ce style ■ Excellentes ventes du dernier 45 t d'Herbert Léonard: « Quelque chose tient mon cœur » ■ Georges Brassens aurait écrit huit nouvelles chansons alors qu'il se reposait dans sa maison de campagne ■ Gil Now vient d'enregistrer son troisième disque pour Barclay ■ La meilleure pochette de l'année? Sans doute, celle du dernier Brigitte Bardot chez AZ ■ Patricia fait de très bonnes ventes de disques Outre-Rhin ■ Eddy Mitchell a dit: « Les pionniers ont toujours été exposés et c'est normal, car souvent ils ouvrent une voix délicate ». ■ Gros succès pour Jules Beaucaerne à Paris: successivement, il s'est produit au Théâtre Mouffetard, au Centre Américain et au Pop Club ■ C'est sans doute au « Bistinguo », le restaurant d'Hubert et de Carlos, que l'on rencontre régulièrement chaque soir le plus de personnalités de la chanson française ■ Nicoletta prépare sa tournée d'été d'arrache-pied ■ Le violoniste Stéphane Grappely, ancien compagnon de Django Reinhardt, joue tous les soirs à l'Hôtel Hilton de Paris de 20 h 30 à 2 h du matin, avec Raymond Fol (piano) et Pierre Gossez (saxophone) ■ Jean-Claude Pognant a présenté au Golf Drouot du 10 au 12 mai le Soul Bag, un groupe dirigé par un excellent chanteur-guitariste ■ Serge Reggiani a dit: « Tout a changé pour moi un beau matin de 1930, lorsque enfant de 8 ans, j'ai passé la frontière italienne pour rejoindre

la France ». ■ Hugues Aufray va faire une immense tournée durant tout l'été ■ Julie Driscoll et N'na Simone participent au Festival de Montreux (12 au 16 juin).

ÉTATS-UNIS

Wilson Pickett fait une grande tournée de rhythm'n'blues, du 29 mai au 24 juin, dans les États du Sud et du « Middle West », en compagnie d'Arthur Conley et d'Etta James ■ Eric Burdon & the Animals ont débuté leur 12^e tournée américaine le 10 mai ■ « High on life », dernier titre de Ronnie Self, est fréquemment diffusé par les diverses radios ■ Sur son LP « Baptism », Joan Baez ne se contente pas seulement de chanter, mais lit aussi des poésies ■ Les Buffalo Springfield viennent de se séparer ■ Mitch Ryder a fait l'ouverture d'un nouveau club new-yorkais, le Space. Également programmés: Les Box Tops, Booker T, Peter Green, les Moody Blues et John Mayall. ■ Le fameux guitariste américain Al Kooper, qui joua avec Bob Dylan, puis les Blues Project, vient de déclarer dans le Cash Box: « Le rock'n'roll est la musique actuelle la plus créative, c'est la seule capable d'adapter les influences du classique, du jazz, du blues et du folklore oriental. » ■ Lors d'un gala au Fillmore East de New York, les Jefferson Airplane ont été rappelés pendant plus d'une demi-heure ■ Little Richard's Grooviest 17 original hits est le titre du nouvel album Speciality qui comprend tous les premiers succès de ce pionnier ■ Pete Seeger a fêté ses 49 ans le 3 mai dernier ■ Dans un interview, les Everly Brothers ont déclaré qu'Alan Freed était l'homme qui a popularisé le rock'n'roll aux États-Unis en 1956 grâce à ses spectacles ■ Jeff Beck est aux États-Unis pour une tournée de deux mois ■ Frank Zappa, leader des Mothers of Invention, sort un 33 t. en solo. Titre: « Lumpy Gravy » ■ Diana Ross vient de refuser de tourner un film avec Sidney Poitier afin de ne pas compromettre sa carrière avec les Supremes ■ A la tête du rock revival américain: « Summertime Blues » (Blue Cheer), « Cry like a baby » (Box Tops), et « Mony, Mony » (Tommy James & the Shondells) ■ Le cabaret de blues que dirige Howlin'Wolf à Chicago a été incendié lors des dernières émeutes raciales ■ Bob Dylan fera une tournée européenne à la fin de l'été, mais le programme n'en a pas encore été précisé ■ C'est Dale Hawkins qui a produit le dernier 45 t de Bruce Channel: « Keep on » ■ Les clubs les plus chics à New York ne passent que des disques français: Michel Polnareff en tête. Je suis certain que Michel pourrait faire une très grande carrière en G.B. et aux U.S.A. ■ Les MC2, qui viennent de sortir « Smiling » chez Vogue, disent qu'ils font du « Relativity rock » (rock de la relativité) ■ Le chanteur canadien Leonard Cohen a affirmé: « Je fais de la chanson par hasard. Je venais de terminer mon roman « Beautiful losers »; lorsque j'ai rejoint Nashville où le mouvement du folk m'a complètement conquis ». ■ Priscilla, la femme d'Elvis Presley, n'arrête pas de faire jouer sur son électrophone le 33 t « Tom Jones live at the Talk of town » ■ Salomon Burke a donné 5.000 dollars sur ses « royalties » à la veuve du regretté Martin Luther King ■ Elvis Presley joue le rôle d'un Peau Rouge dans « Stay away Joe » ■ Ike & Tina Turner craignent une guerre civile pour cet été aux États-Unis ■ Jack Good prépare une grande émission de télévision sur le « Rock Revival » ■ Les Byrds ont enregistré une nouvelle chanson de Bob Dylan: « Artificial Energy » ■ L'un des grands événements de 1968 demeurera sans doute la rencontre Elvis Presley-Tom Jones à Las Vegas ■ Fats Domino, Chuck Berry et les Coasters sont les vedettes d'une tournée intitulée: « I remember rock'n'roll » ■ Reparata & the Delrons (captain of your ship) retourneront en Angleterre cet été.

télégrammes

GRANDE-BRETAGNE

Les Bee Gees se rendront à Paris pour tourner un documentaire en couleurs avec Jean-Christophe Averty du 8 au 22 juillet ■ Julie Driscoll a enfin fait son entrée dans les Tops 30 anglais avec « This Wheel's on fire » de Bob Dylan ■ Excellentes critiques dans la presse spécialisée pour la sortie de « US Male » par Elvis Presley ■ Ace Kefford a définitivement quitté les Move ■ Dave Dee dit que le mariage est démodé. Aujourd'hui on peut très bien vivre avec une fille ouvertement ■ Alan Price pense que les jeunes Anglais sont trop gâtés. Leurs parents leur achètent tout ce qu'ils désirent: voitures, etc... ■ Cliff Richard ira aux États-Unis faire une tournée de promotion en août ■ Le Film « Rock around the Clock », avec Bill Haley, repasse dans de nombreux cinémas britanniques ■ Les Ten Years After soutiennent qu'ils se sont rencontrés en attendant un autobus ■ Le « Jumbo » des Bee Gees n'a pas tellement marché dans les best-sellers et Robert Stigwood, leur imprésario, a dit: « C'est de ma faute, bien que très joli, ce titre n'était pas assez commercial ». ■ Il paraît que Paul McCartney a écrit une chanson pour Julie Driscoll ■ « Down the road a piece » est le premier 45 t de Merril E. Moore qui vient de paraître en Angleterre ■ Mick Jagger fait ses débuts d'acteur dramatique au cinéma: il commence le tournage de « The performers » courant juillet ■ « Jumpin' Jack flash » est le titre du dernier 45 t des Rolling Stones ■ Les Anglais pensent que leurs ventes de disques ont remonté grâce aux derniers succès de Louis Armstrong, Cliff Richard et des Beatles ■ Parmi les dernières rééditions rock: « Beboop a Lulla » (Gene Vincent), « Peter Gunn » (Duane Eddy), « Blue Suede shoes » (Carl Perkins) et « Great Balls of fire » (Jerry Lee Lewis) ■ Ce n'est pas 10, mais 30 chansons nouvelles que les Beatles auraient rapportées de leur voyage aux Indes. ■ Johnny Cash, en tournée en Grande-Bretagne, a dit: « Je connais très bien Bob Dylan, c'est un bon ami, c'est aussi, à mon avis, le meilleur compositeur actuel » ■ Eddie Cochran est une nouvelle fois dans le Top 50 au « Record Retailer » grâce à « Summertime blues » ■ Mitch Mitchell, du Jimi Hendrix Experience, dit que son groupe est la transition entre la musique pop et le jazz ■ Tom Jones va peut-être chanter avec le grand orchestre de Duke Ellington ■ Les Who vont retourner aux États-Unis pour trois semaines le 26 juin ■ Grosses publicités dans la presse anglaise sur le retour du Président Rosko ■ Sur son nouveau LP « The 3rd Face of Fame », Georgie Fame a enregistré « Mellow Yellow » de Donovan et « When I'm 64 » des Beatles ■ Contrairement aux bruits qui ont couru, Eric Clapton resterait bien avec les Cream ■ Encore du Rock Revival: « What'd I say » (Jerry Lee Lewis), « Good Golly miss Molly » (Little Richard) et « That'll be the day » (Buddy Holly) ■ Les Trogs ont rapporté des États-Unis un disque d'or pour leur enregistrement de « Love is all around » ■ Les Anglais sont très fiers du succès de Cliff Richard, sur le continent, avec « Congratulations » ■ Suite à un incendie, le Club Speakeasy de Londres s'est associé au Club Blaises où se sont déjà produits Bill Haley et les Comets ■ Les Who disent qu'ils sont assez éccourés par leurs tournées américaines qui ne leur rapportent pratiquement rien ■ Les Cream, eux, ont rapporté plus de 400.000 dollars des États-Unis ■ Les Moody Blues viennent d'enregistrer un nouvel LP dont le titre est, au moment d'écrire ces lignes, tenu secret ■ C'est David Bailey, ex-mari de Catherine Deneuve, qui a signé la photo de la pochette du dernier 45 t des Rolling Stones ■ Keith Moon vient de révéler qu'il était marié depuis 2 ans et avait une petite fille d'un an. Lorsqu'il a apprécié un film, Eric Clapton va le revoir au moins une demi-douzaine de fois. JACQUES BARSAMIAN

Hampel au vibraphone, Bare Philips à la basse et Steve Mac Call à la batterie, avant minuit et demie, alors que la moitié de l'amphi s'était vidé et que 50 % des rescapés de la première partie roupillaient. C'était pourtant sensationnel, et Marion Brown représente très certainement ce qui se fait de mieux dans le jazz d'avant-garde. Un grand bravo pour avoir placé ce festival sous sa renommée commençante, mais des critiques quant à l'organisation et quant aux styles des orchestres; un peu d'éclectisme dans les genres ne nuirait pas et un souffle de new-orleans ou de middle-jazz ne ferait tort à personne. J'ajouterai enfin que, après en avoir délibéré avec le jury composé de moi et de moi-même, je tiens le « Cohelmeq quartet » — alto + rythmique, style : avant-garde — pour le meilleur des orchestres amateurs de cette longue soirée.

F. R. C.



MICHEL LANCELOT
Egalement écrivain.

de jeunes qui peuvent l'écouter tous les soirs (sauf le dimanche) de 20 h à 22 h. De la bonne chanson française de Georges Brassens à Jean Ferrat, en passant par les meilleurs titres de jeunes comme Michel Polnareff et Georges Chelon, du folksong et du folkblues (Bob Dylan, Pete Seeger, Joan Baez, John Lee Hooker...), de la pop music anglaise et américaine, ce mouvement, promu par les fantastiques Beatles et des pionniers du rock (les premiers Presley et les derniers Little Richard passant régulièrement). Comme les trois mousquetaires, les responsables de cette émission sont quatre : les trois premiers (nous vous l'avions annoncé le mois dernier) sont : Jacques Barsamian, l'un des rédacteurs de « Rock & Folk », 25 ans, le « musicographe » de « Campus » tandis que Michel Ermelin, même âge, a la charge de faire la sélection des disques quotidiennement diffusés; Bernard Brille, 22 ans, benjamin de l'équipe, est le réalisateur.

Enfin, voici le présentateur, Michel Lancelot, 30 ans,



Un campus, a dit l'académicien André Maurois, c'est « ce terrain planté d'arbres sur lequel sont construits les bâtiments gothiques ou coloniaux de l'université américaine ». Campus est également et surtout le titre de la nouvelle émission d'Europe N° 1, dédiée tout spécialement aux étudiants, et par extension à un public

9^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU JAZZ A ANTIBES

Le festival du jazz d'Antibes aura lieu du 20 au 26 juillet à Antibes Juan-les-Pins, comme chaque année. Au programme, un éventail très complet de la vie du jazz en 1968: l'avant-garde avec le saxophoniste Pharoah Sanders et le grand orchestre de Don Ellis, le gospel song avec Mahalia Jackson, le jazz classique avec Count Basie et son grand orchestre. Enfin, en vedette, un pianiste qui se place en dehors de toute école définie et triomphe depuis vingt ans sur la scène du jazz: Erroll Garner.

d'origine austro-irlandaise, diplômé en psychologie et licence d'histoire-géographie. Michel a travaillé deux ans dans une agence transcontinentale : il parle cinq langues. Il est journaliste depuis l'âge de 24 ans : il entra à « Combat » en 1962, puis écrivit pour « L'Aurore ». En 1966, il devient reporter à « Cinq colonnes à la une » qu'il a quitté depuis pour remplacer François Jouffa comme animateur de « Campus ». Michel est également écri-

vain : il a sorti, entre autres, une étude sur Wagner, une biographie de Bruckner (un autre compositeur autrichien), a traduit des livres de l'anglais (comme ceux de l'historien Christopher Hibbert) et son dernier roman est une étude sur les campus américains et le phénomène hippie. Titre : « Je veux regarder Dieu en face ». Sachez également que Michel est le gendre de Jean Mistler, directeur de la maison Hachette et académicien bien connu.

entendu sur campus

• **ARCHIE BELL and THE DRELLS** avec leur « Tighten up » (Part one) : ce sont 4 Noirs qui portent tous une petite moustache et des cheveux courts.

• **ESQUERITA**, l'un des grands méconnus rock & roll, dans la lignée des Little Richard et Larry Williams. Esquerita fait aujourd'hui figure de légende auprès des initiés car ses enregistrements sont de plus en plus introuvables. Titre diffusé : « Gettin' Plenty Lovin ».

• **LEADBELLY** : l'homme à qui il était arrivé tout un tas d'aventures : il fut condamné à 30 ans de prison, il tenta sans succès de s'échapper, il tenta également sans succès de se jeter dans un lac afin de s'y noyer, il devint le leader de son pénitencier. Titre diffusé : « Take this hammer ».

• **L'ex-roi du Calypso** et le roi du Folksong américain se sont associés pour interpréter le fameux « Train de Minuit » (Midnight special) : il s'agissait d'**HARRY BELAFONTE** qui exprime le chant d'un prisonnier d'un pénitencier qui trouve dans le Blues un exutoire à son triste sort tandis que **BOB DYLAN** exprime toute son âme de musicien grâce à son jeu d'harmonica.

• **TIM ROSE** : originaire de Washington, a eu 28 ans le 23 septembre dernier ; il apprit la musique alors qu'il étudiait à l'université l'histoire et la psychologie. Forma un groupe de rock & roll alors qu'il faisait son service dans l'Armée de l'Air. Rendu à la vie civile, Tim se fixa à Greenwich Village pour se consacrer à la musique : son premier grand succès fut son arrangement de « Hey Joe ». Titre diffusé : « Morning dew ».

• Le trio de **JACQUES LOUSSIER** joue du Bach. Un extrait de la fameuse série d'albums 33 t « Play-Bach » Jacques Loussier a dit : « Je n'ai pas prétendu faire une œuvre personnelle en interprétant Bach en jazz mais j'espère attirer bon nombre de jeunes amateurs de jazz vers les œuvres fondamentales de la musique classique ».

• « Treat her right », une chanson qui avait été un grand succès pour Roy Head, il y a

3 ans, un chanteur dont on n'a pratiquement pas entendu parler depuis. Par contre, cette version est interprétée par un Monsieur qui se révéla aux U.S.A. il y a 12 ans et dont on parle toujours : le chanteur de rock **JERRY LEE LEWIS**.

• **LES ART REYNOLD SINGERS** (dans divers titres) étaient les membres de la chorale de « St. Vestal Christian Methodist Episcopal church » de Long Beach en Californie. Ils sont également de très bons musiciens, à l'expression joyeuse, dans ce climat religieux. Les Art Reynolds Singers se sont produits aussi bien dans des Églises que dans des Collèges ou des Music-Halls. Leur spectacle est de très bonne qualité.

• **HUGUES AUFRAY** : Extrait de son album « Aufray chante Dylan », Hugues interprète, sur des paroles signées par Pierre Delanoe et lui-même : « La Ballade de Hollis Brown ». Pierre Delanoe n'a pas hésité à dire en parlant de cet album : « Je pense qu'avec ce disque naissent les premières chansons du folklore international ».

• **LOUIS PRIMA**, dans « Just a gigolo - I aint got nobody ». Un des hommes qui a le plus réussi dans le show business depuis 1957, grâce à la télévision et à son association avec Kelly Smith. Lorsqu'ils s'établirent au Sahara Hotel de Las Vegas, ils contribuèrent au fameux destin de la ville des jeux. « Just a gigolo » et « I aint got nobody », succès spectaculaire pour ce couple.

• **LENY ESCUDERO**, avec « L'AN 3000 ». Par la voix d'un enfant, il brosse une satire d'un monde déshumanisé privé d'amour, de printemps et de fleurs.

• **LÉS FOUR TOPS** dans « If I were a carpenter ». Ils ont dit à propos des cheveux longs : « C'est une bonne manière pour les jeunes de s'exprimer, tout comme la chanson. Nous aimerions que tout le monde sache que la musique est la meilleure manière d'exprimer l'amour et l'amitié internationale ».

J. B.

amis musiciens (amateurs ou professionnels) une bonne nouvelle crédit total JAREX

sur toute la gamme des instruments de musique
+ une offre spéciale

L'opération « crédit guitare » de JAREX a été un succès... un tel succès que JAREX a maintenant décidé de vous ouvrir les mêmes facilités de crédit pour tous les instruments de musique de sa gamme la plus complète :

■ guitares, batteries, amplis ■■■■

oui, tout un choix des meilleures marques, depuis la guitare du débutant jusqu'à la prestigieuse sono **SOUND CITY** de Jimmy Hendrix.

Grâce à sa formule et son volume de ventes,

JAREX

1^{er} de la vente par correspondance des instruments de musique

va vous offrir des prix absolument extraordinaires,
plus un crédit total

avec des mensualités légères.

Par exemple :

- Toutes les guitares électriques
- Batteries complètes accessoires, cymbales et charleston
- Amplis anglais 100 w écho et reverb. avec colonnes
- Orgue portatif

Par mois :

- 100 F
- 200 F
- 200 F
- 200 F

Documentation et conditions sur demande
(remplissez le bon à découper ci-dessous).

OFFRE SPÉCIALE LIMITÉE AUX 50 PREMIERS

La fameuse guitare ARIA avec ampli Hagstrom : 800 F à crédit avec **100 F** par mois.

Pour la recevoir, complétez et renvoyez le bon à découper, faites vite : offre limitée à 50 ensembles !

Bon à découper à compléter et envoyer à JAREX :

277, rue St-Honoré - Paris 8^e - Métro Concorde

Nom _____

Adresse _____

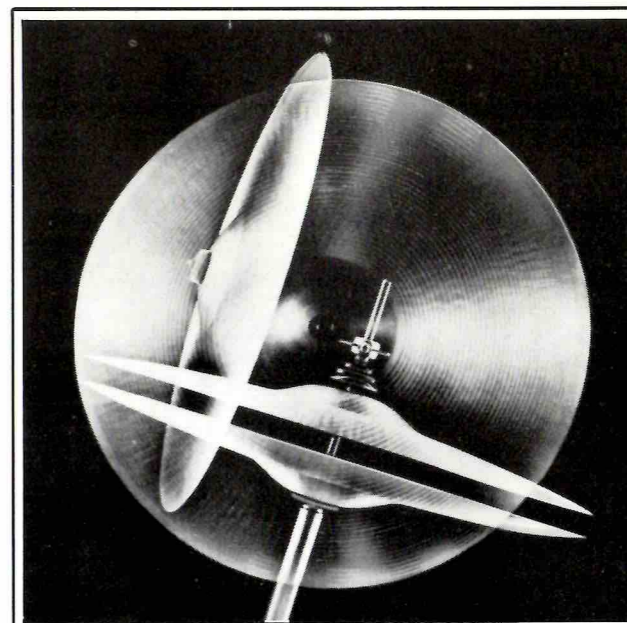
Veillez m'envoyer :

■ Votre documentation sur (indiquer le matériel désiré).

Je joins 2 timbres à 0,30 F pour frais d'envoi.

■ Votre ensemble ARIA/HAGSTROM à 800 F ; je joins 100 F par mandat chèque bancaire chèque postal

pour le 1^{er} versement.



Solvignon

cymbales PAISTE
GIANT BEAT

importées de suisse.

les premières
conçues spécialement
pour le son « rock »
percutantes
couleur irisée
«special sunlight»

Attention !
Nouvelle adresse !

garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation complète et gratuite sur simple demande.

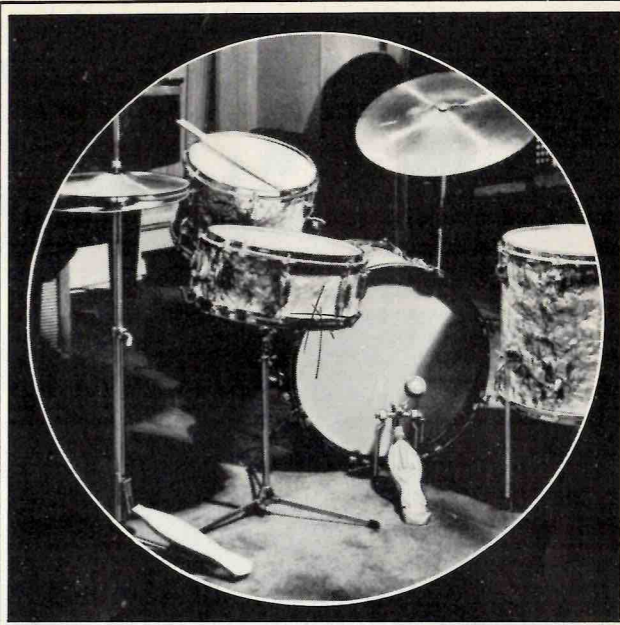
g. becker 99, rue de paris, 92-boulogne - tél. : 825.73.80



Aretha Franklin

rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Jimi Hendrix	1		J.-P. Leloir
R & F Actualités	3 à 10		
Tommy Brown	3	Ph. Paringaux	G. Mathieu
Blues anglais	5	J. Barsamian	S. Dumonteil
Echos de New York	5	C. Villers	
Marquee-Club	6, 7	S. Dumonteil	Manciet, X
Ten Years After	7	P. Poidevin	X, Decca
Félix Leclerc	8	Fr. R. Cristiani	X, Nencioli
Campus	10		X
Courrier	17, 57, 60		
Musicoramas	19 à 28	Seloron, Mohr, J.-P. Leloir Boursier	
Guy Marchand	29 à 31	Fr. R. Cristiani	J.-P. Leloir
Jimi Hendrix	32 à 35	Ph. Paringaux	J.-P. Leloir
Nicole Croisille	36 à 38	P. Chatenier	J.-P. Leloir
Bill Haley	39, 40	J. Barsamian	J.-L. Rancurel
Chanteurs bretons	41, 42	J. Vassal	Delorme-Philips, X, André Nisak
Golf Drouot	43, 44	J. Barsamian	Spitzer, Radio Luxembourg, Lynx, Spitzer, X
Pop	53		Mathieu
Nouvelle Amérique	45 à 47, 49, 51, 55	A. Dister, Cl. Villers	Lionel
Disques	63 à 70		
Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9 ^e . Tél. : 874-44-82 et 71-37.			
Revue mensuelle, Numéro 19, Juin-Juillet 1968.			
Comité de Direction : Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchot.			
Service Photo : Jean-Pierre Leloir.			
Abonnements : France et zone franc, 1 an (11 numéros) : 22,50 F; 6 mois (6 numéros) : 13 F.			
Étranger, 1 an : 32,50 F français; 6 mois : 18 F français. Voir bulletin d'abonnement page 70.			
Éditions du Kiosque : C.C.P. Paris 1964-22. -			
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.			
Directeur : Robert Baudelat. Rédacteur en Chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire Général : Jean Tronchot.			
Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. © Copyright by Éditions du Kiosque 1968.			



**les
plus vendues
aux
U.S.A.**

Solvignon

batteries PEARL
importation directe du japon.
maintenant disponibles en france
rapport prix/qualité inégale.

batterie complète **1453^F** (cymbales en sus)
peau plastique
garantie totale • crédit longue durée

**Attention !
Nouvelle adresse !**

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 99, rue de paris, 92-boulogne - tél. : 825.73.80
a. le meur 94, rue bernardin de st-pierre. 76-le havre - tél. : 42.50.54

VIENT DE PARAITRE

ARETHA FRANKLIN
 WILSON PICKETT
 ARCHIE BELL & THE DRELLS
 THE SWEET INSPIRATIONS
 DON COVAY
 BEN & SPENCE
 CLARENCE CARTER
 ARETHA FRANKLIN
 BILLY VERA & JUDY CLAY
 PATTI LABELLE
 WILSON PICKETT
 THE SWEET INSPIRATIONS
 PERCY SLEDGE



MONEY WON'T CHANGE YOU
 SHE'S LOOKIN' GOOD
 TIGHTEN UP
 DON'T FIGHT IT
 DON'T LET GO
 OOH POO PAH DOO
 LOOKING FOR A FOX
 AIN'T NO WAY
 SO GOOD (TO BE TOGETHER)
 OH MY LOVE
 BRING IT ON HOME TO ME
 OH! WHAT A FOOL I'VE BEEN
 TAKE TIME TO KNOW HER

LP 30 cm BARCLAY, série PANACHE 0820187

ARETHA FRANKLIN THINK YOU SEND ME 45 TOURS SIMPLE ATLANTIC 650101	JOE SIMON (You keep me) HANGIN' ON LONG HOT SUMMER 45 TOURS SIMPLE MONUMENT 680099	JOHN HAMMOND BROWN EYED HANDSOME MAN CROSS CUT SAW 45 TOURS SIMPLE ATLANTIC 650099
--	---	---



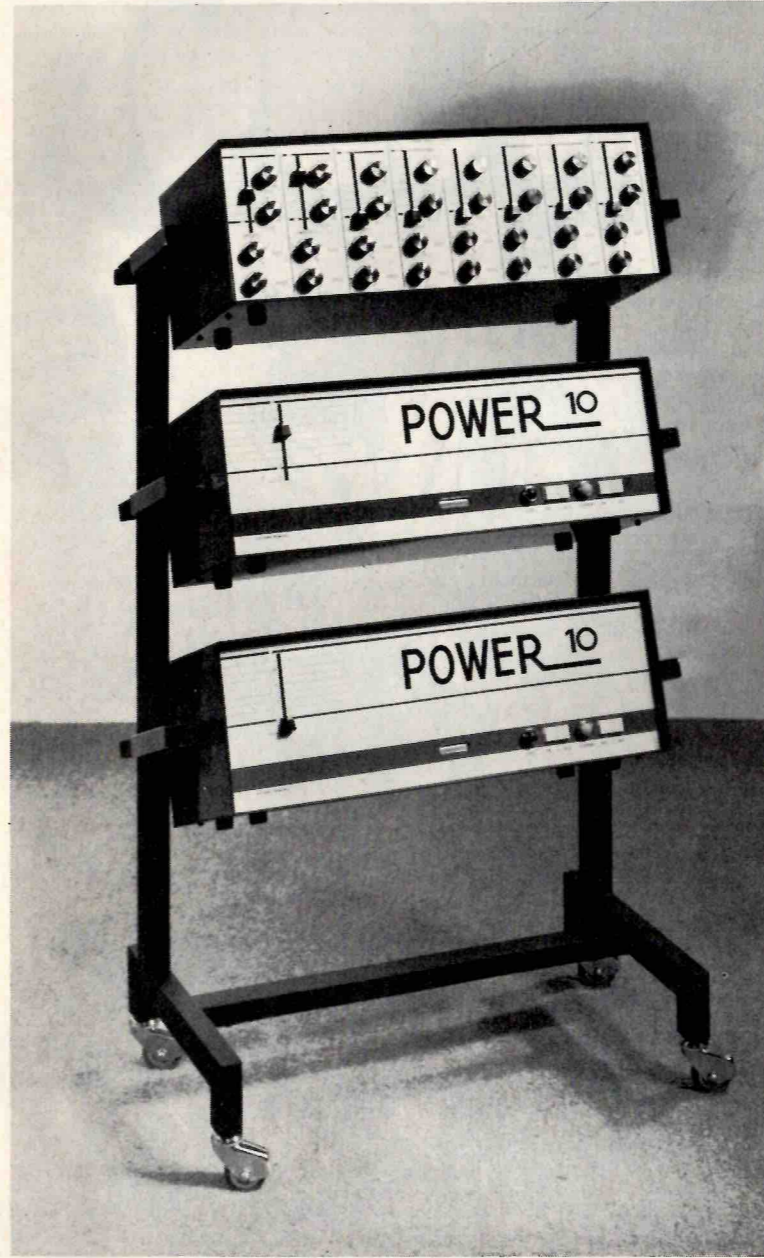
SALT WATER TAFFY
 FINDERS KEEPERS
 HE'LL PAY
 45 TOURS SIMPLE BUDDAH 610010

1910 FRUITGUM CO.
 MAKE I TAKE A GIANT STEP
 POOR OLD MR. JENSEN
 45 TOURS SIMPLE BUDDAH 610011

OHIO EXPRESS
 YUMMY, YUMMY, YUMMY
 ZIG ZAG
 45 TOURS SIMPLE BUDDAH 610012



POWER 10



la sonorisation que tous les professionnels attendent

POWER 10 a été mis au point par des techniciens jeunes, parfaitement conscients des problèmes techniques et artistiques, et des ambitions des orchestres. Ils sont parvenus à proposer ce qui peut se faire de mieux et de plus spectaculaire dans la reproduction des sonorités.

- Préamplificateur correcteur de studio à 8 entrées
- Puissance par multiple de 200 W
- Baffles avec ou sans chambre de compression
- Rendement exceptionnel en puissance et en qualité
- Pupitre de studio réalisable sur demande

BOUVIER, TOURS 24, av. de Grammont
 TÉL. : 53.52.33

Organisation d'assistance technique pour le dépannage et l'entretien
à votre service sur toute la France

Pour le NORD : Maison **BOUVIER**, 12, place d'Erlon, REIMS - 51 - Téléphone : 47.20.44



LA FANTASTIQUE EPOPEE DU ROCK vol.1

LA FANTASTIQUE EPOPEE DU ROCK
 Keep a knockin' - Long tall Sally - Rock around the clock - Blueberry hill - Carol - Turn on your love high - Memphis (Tennessee) - Lucille - Jenny, Jenny - Maybellene - Summertime blues - Tutti frutti - avec Little Richard - Jerry - Lee Lewis - Blue Cheer - Fats Domino - Chuck Berry
 gravure universelle 850.057



GOLF DROUOT SPECIAL
 This hammer - Stagger Lee - Tennessee Waltz - When something is wrong with my baby - Travelin' salesman - La nef des tous - I'll never leave you - "La nuit m'attira" - Look at granny - run run - "Si je ne t'aimais qu'un peu - La tribune piranienne - Bo diddley - That's all I an to you - Les Murators - Paul Harris Group - Robie Lorr - Burt Blanca and his King Crooles - Rock'n roll Gang - The Pyranha Sounds - Lorr, Nicolas Nils et Les Murators
 PRODUCTION HENRI LEPROUX ET PHILIPPE WEIL
 FONTANA gravure universelle 885.850



GOLF DROUOT SPECIAL



DEUX DISQUES EXTRA! le 33^t 30^{cm} 19^F 95

courrier des lecteurs

AUTO-INTERVIEWS

Merci pour l'article sur Julie Driscoll. J'ai beaucoup apprécié son tour de chant à l'Olympia. Je dois avouer que Brian Auger, lui, m'a un peu déçu. Il se lance maintenant dans des improvisations où je ne me hasarderais point à le suivre et je crois me rappeler qu'il y a quelques mois, à la télé, il montrait un peu plus d'humilité. Bravo aussi pour l'article sur Jean Ferrat, venant après celui sur Reggiani, c'est une belle série que vous avez inauguré avec des chanteurs qui, eux, ont quelque chose à dire. Je ne veux pas dire que Philippe Constantin soit atteint de narcissisme, certaines lignes sont amusantes, mais il me semble quand même un peu fort qu'en tant qu'interviewer ses questions constituent elles-mêmes de petites auto-interviews. Dominique Rousseau, Résidence de Tournoie, 94 - Fresnes.

FAUT LE FAIRE!

Quand on critique Sylvie, je suis le premier à écrire pour la défendre, mais quand on la félicite, je remercie l'auteur de l'article qui a bien voulu reconnaître ses dons de chanteuse. Je crois que c'est cela, la diplomatie? Non?!
 Aussi, je remercie Pierre Chatenier pour sa critique sur le Musicorama de Sylvie qui permettra de démontrer à tous les lecteurs de Rock & Folk que la blonde Sylvie n'est plus la jolie poupée s'essayant à la pop music mais une interprète à l'authentique talent de chanteuse. Et sa performance à l'Olympia l'a prouvé. Je dis bien « performance » car elle a épaté un peu tout le monde, Sylvie, et pour épater un tout-Paris blasé, en 1968, eh bien! faut le faire! Patrice Lefebvre, La Citadelle R 23, 30 Bagnols-sur-Cèze.

MERCI, SYLVIE

Je viens d'acheter « Rock & Folk ». La première page jaune m'a sauté aux yeux. J'ai lu cet article fantastique sur le Musicorama de Sylvie Vartan. Je remercie vivement Pierre Chatenier d'avoir fait un tel compte rendu. J'ai écouté la retransmission de ce spectacle en différé, à la radio. C'était très beau. Depuis ses débuts, je savais que Sylvie faisait partie des grandes. Je suis tellement fière de lui avoir fait confiance. Parce qu'il est inutile de vous dire combien j'ai

entendu et lu des méchancetés gratuites et combien on m'en a dites. J'ai toujours passé outre, car je l'ai toujours considérée comme mon amie. C'est Sylvie et Johnny qui m'ont fait découvrir le monde fabuleux de la pop-music. Grâce à eux, je peux apprécier aujourd'hui les extraordinaires Beatles, Otis Redding, Julie Driscoll...

Anne-Marie Cahen,
 16, rue Richepanse,
 78 - Sartrouville.

PAS DES RIGOLOS

Votre n° 18 semble montrer que, petit à petit, vous prenez une route, un style, qui doit, avec le temps, donner un journal sérieux et intelligent. Le courrier des lecteurs, la réponse de M. Kurt Mohr aux propos d'Eddy Mitchell sont exactement le genre d'articles qu'il faut inclure dans le bouquin. C'est avec des études qu'il faut montrer à ceux qui ne sont pas des amateurs de rythme, que ceux qui le sont vraiment ne sont pas des rigolos et des imbéciles comme nous pouvons l'entendre très fréquemment (chose qui pour ma part est courante lors de mes discussions avec diverses personnes). Je dois dire qu'il faudrait beaucoup de pages comme la 57 du n° 18 pour apprendre, pouvoir discuter sur des opinions valables et intelligentes.

Philippe Parra,
 57, rue David-Johnston,
 33 - Bordeaux.

OK, CHARLOTS!

OK! pour les Charlots. Ils le méritent, de devenir les Marx Brothers français. Pour ma part, je ne peux pas m'empêcher, lorsque je lis une interview, écoute un disque ou même de voir leurs têtes, de rire de bon cœur. Quel grand pas ils ont fait, depuis le temps où ils étaient les musiciens d'Antoine à maintenant. Leur style, est à ma connaissance, unique en France. La subtilité de leurs gags, les textes de leurs chansons, à la fois plagiat (Les plaies bois) et propre à eux-mêmes (Albert) en font les chanteurs yéyé comiques du moment. Encore une fois, bravo pour les Charlots et... chauffe Marcel!!! Patrick Combépine, 4^e Compagnie 33 R/Ma CDT, Edrt. Desaix, 97-2 Fort-de-France.

PARFOIS DU JOURNALISME

Je suis étudiant et j'ai l'impression que le rock est rarement au programme des loisirs en faculté. En

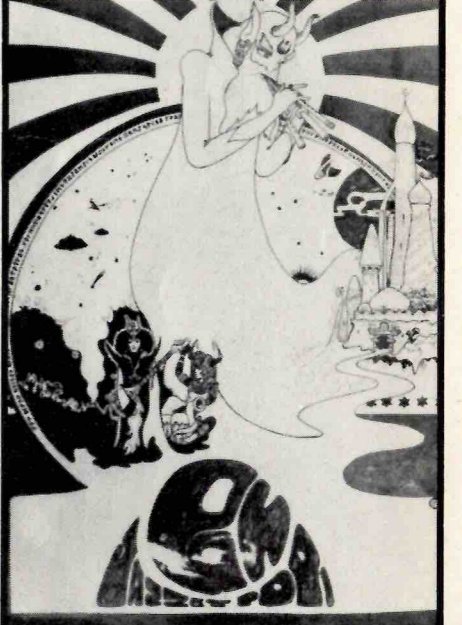
(suite page 57)

COMMANDEZ vos DISQUES directement en ANGLETERRE et aux U.S.A.

PAN

s'en chargera

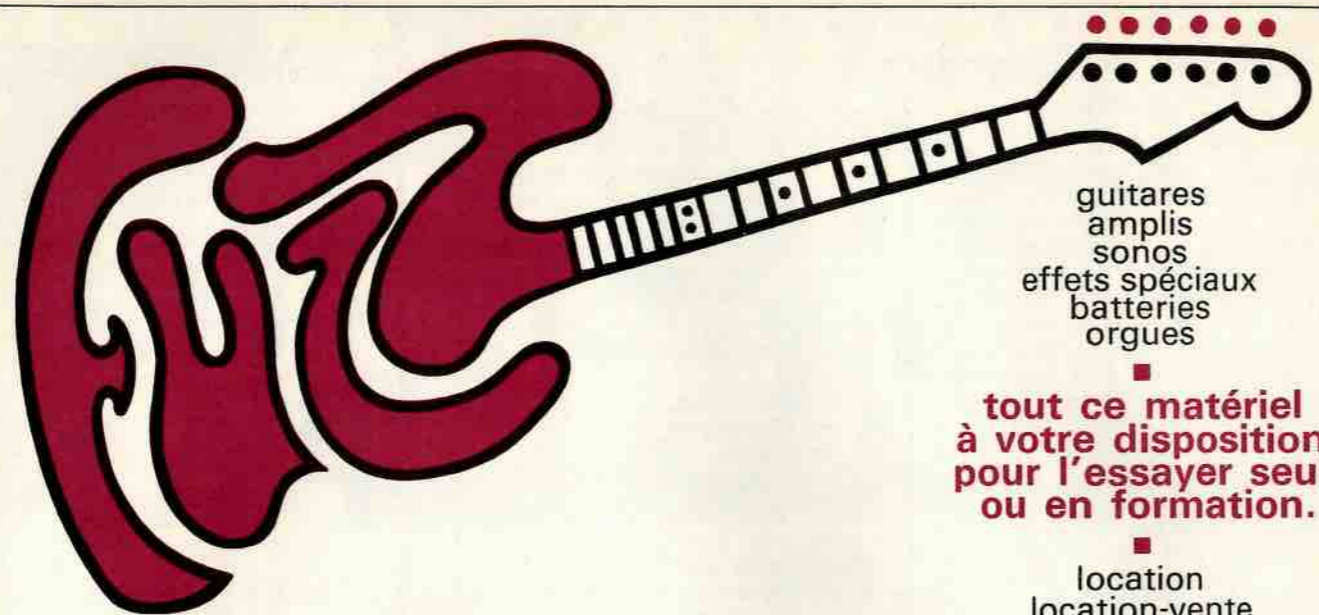
RHYTHM'N' BLUES, POP MUSIC et JAZZ



ADRIEN NATAFF
 vous recevra dans le HIT'S CLUB PAN
 11, rue Jacob - PARIS 6^e
 DAN 18-25
 — SPÉCIALITÉ IMPORTATION —
 ST-GERMAIN-DES-PRÉS

BON DE COMMANDE

Nom.....
 Adresse.....
 Ville.....
 Titre du disque.....
 Référence.....
 Signature:



guitares
amplis
sonos
effets spéciaux
batteries
orgues

■
**tout ce matériel
à votre disposition
pour l'essayer seul
ou en formation.**

■
location
location-vente
occasion

un maxi-crédit



**, une ambiance
fuzz**

49, rue cambon,
paris 1^{er}
(face à l'olympia),
tél. 742.93.57

ouverture jusqu'à 1 heure du matin, vendredi et samedi

ouverture du



28 vendredi
juin 1968

■
1^{ère} fuzz partie
de 20 heures
à l'aube
musiciens,
venez nombreux,
des formations
seront improvisées
sur place,
(des rafraîchissements
seront servis).



BRAVO ARETHA

kurt mohr, jocelyne boursier, françoise seloron et jean-pierre leloir ont assisté à ces trois musicoramas super-rock & folk : aretha franklin, julie driscoll et donovan. tous ont été enthousiasmés mais ils ont conclu : aretha fantastique!

Miller Brisker, Buck Walden, Dave Squire.



Don Townes.



John Wilson, Ron Jackson, René Pitts.



Aretha Franklin le 6 mai : la minute de vérité

Avant le concert, un ami me fit remarquer : « Aretha Franklin, je l'aime beaucoup, tu sais — c'est pour cela d'ailleurs que je suis venu l'écouter — mais n'oublions pas une chose : il existe en musique des émotions mille fois supérieures, celle d'Aretha n'est que viscérale ! »

S'il avait eu raison, s'il existait vraiment une musique plus prenante, plus émouvante que celle d'Aretha, elle tuerait net. Congestion cardiaque, paralysie pulmonaire, que sais-je ! Car Aretha, dès qu'elle ouvre le bec, qu'elle interroge le public du regard, vous savez que c'est la minute de vérité et il se déclenche en vous une chaîne de réactions physiologiques dont l'examen serait hors de propos dans nos colonnes. Comprendons-nous : c'est LE PIED, total et absolu.

Plus encore — si c'est possible ! — que dans ses disques, Aretha Franklin frappe par sa force de persuasion. Elle pense, elle vit chaque mot et chaque parole. A l'inverse d'un James Brown, ironiste et comédien fantastique, Aretha est une artiste « directe », qui se livre sans dé-

tours. Et elle le fait avec des moyens techniques qui laissent parfois : jamais la moindre déficience de voix, que ce soit dans le grave ou le suraigu, dans le chuchoté comme dans le fortissimo. Ajoutez à cela un répertoire (en partie composé par elle-même et sa sœur Carolyn) qui lui va comme un gant, un trio vocal (les Moniques) superbe et un orchestre plus que convenable (dont l'amplification était cependant parfois critiquable) — on ne s'étonne dès lors plus de l'effet de choc produit sur toute la salle.

J'ai vu et entendu trois Aretha : en répétitions, en spectacle et en dehors du travail. A chaque fois c'était bien la même, seule sa toilette était différente. Aretha, je la crois incapable de mentir : c'est pour cela, je suppose, qu'on l'a parfois qualifiée de difficile, de bêcheuse, que sais-je. Aretha est tout d'abord réservée, méfiante même. J'ai comme l'impression que les compliments bidon, ça ne doit pas tellement lui plaire et à qui voudrait s'y essayer, elle a une façon de regarder (Cause toujours, bonhomme !) propre à décourager les plus entrepreneurs.

Aretha, c'est un volcan en puissance, une tigresse. Seulement le déchaînement, il est en principe prévu à heure fixe : pour le spectacle. Le reste du temps, elle ménage ses forces. Son mari et manager, Ted White, est sur ce point intraitable : Aretha exige douze heures de repos par jour et de plus ne travaille qu'un jour sur deux, c'est à prendre ou à laisser ! Oui, évidemment, pour les affaires, c'est peut-être bien regrettable. Mais à la réflexion, n'est-ce pas au fond beaucoup plus sage ? N'est-ce pas, vis-à-vis du public qui vient l'écouter en

concert, d'une honnêteté qui lui fait honneur ? Car ce que nous avons entendu avec Aretha Franklin, ce n'est pas seulement l'une des plus grandes chanteuses de ces cinquante dernières années, mais une artiste au sommet de sa forme. Aretha aujourd'hui, c'est comme Armstrong au temps des Hot Five et Seven ou Parker et Gillespie vers la fin des années quarante. Ce n'est pas dans dix ou vingt ans qu'il faudra se réveiller pour la découvrir, c'est maintenant !

Vous voulez vraiment connaître Aretha ? Alors écoutez BIEN ses disques, écoutez ses paroles et la façon dont elle les articule jusque dans les moindres inflexions. Vous l'aurez comprise au moins à 90 %. Vous y aurez découvert un tempérament fougueux à l'extrême, mais aussi une certaine réserve, et beaucoup, beaucoup de générosité et de bonté. On lui chercherait en vain la moindre trace de complaisance — fait rare chez une vedette qui jongle à tel point de sa technique vocale.

Oui, Aretha est à la fois explosive et incertaine. Explosive car elle en a tant à dire, incertaine car elle voudrait être sûre d'être bien comprise. La vraie éloquence ne prend pas toujours des formes tonitruantes, elle sait aussi parfois se faire suppliante. Avez-vous remarqué la modestie avec laquelle Aretha évolue sur scène, son impatience à enchaîner les morceaux, son regard parfois presque inquiet, l'air de dire : « Je suis heureuse que cela vous ait plu, mais attendez, il y a encore autre chose » ?

Ce regard, je l'ai retrouvé, face à face avec elle, au cours d'un dîner avec quelques intimes. Aretha est peu loquace — comme les personnes qui en auraient

Les Moniques.



trop long à raconter, qui auraient peur de déclencher un flot de paroles intarissable. Souvent c'est alors son mari qui lui vient en aide, qui répond de façon habile à des questions délicates. Car tout est délicat lorsqu'on cherche à entamer le dialogue entre Blancs et Noirs. On peut, évidemment rester prudemment en surface. Mais là n'était pas mon but — ni, je le savais, le leur ! Aretha est venue chanter en Europe, accompagnée de son trio et de son orchestre, presque tous de Detroit. Derrière le flot de musique que nous allions entendre, il y avait un peuple, une nouvelle génération dont la presse et le cinéma nous ont révélé les tribulations et les exploits. Inquiétants ou rassurants ? Je penche maintenant fermement pour la deuxième alternative. A aucun moment et chez aucun des membres de la troupe, je n'ai rencontré la moindre hostilité à l'égard des Blancs pris dans leur ensemble. La meilleure preuve, leur jeune pianiste est blanc et tellement dans le coup à tous points de vue que ça ne viendrait à l'idée de personne de poser des questions idiotes.

Pourquoi rassurant ? Parce que ces « nouveaux Noirs », aussi bien dans leur comportement personnel que dans leur musique, font preuve d'une force intérieure et d'une générosité remarquables. Ils se savent forts maintenant et ils savent aussi qu'ils sont loin d'avoir montré toutes leurs cartes. Attention : ce n'est plus là une fougonnée d'esclaves ou de chiens savants qu'on nous amène pour nous divertir. Ce sont des artistes qui, de leur propre chef ont décidé d'entamer les négociations — pas toujours faciles ! — pour se produire en Europe. Le résultat aura été des plus

Jerry Weaver, Rod Hicks.



Vigon et Aretha.



...avec Herbert Leonard.



satisfaisants, aussi bien pour le public que pour les organisateurs.

Je ne sais si tout le monde aura été conscient de toutes les implications de cette musique. Peut-être même y ai-je cherché davantage que ce que les interprètes ont voulu y mettre consciemment. Je ne le pense pas, toutefois. Interrogés, les musiciens m'ont chaque fois gratifié d'un sourire de connivence. Mais aussi de soulagement. Car ils ne recherchent nullement la bagarre. Ils sont ravis de sentir qu'ils se font enfin comprendre et respecter, sans attitudes protectrices ou condescendantes.

Il est des problèmes qui sont d'un abord particulièrement délicat, du moins entre personnes qui ne se connaissent pas bien. Une question pourtant me tenait à cœur. Je venais de lire sous la plume d'un reporter noir de Chicago un commentaire désabusé sur la retransmission par télévision des funérailles du Dr. Martin Luther King. Encore une fois, avait-il écrit, c'était la fête des Blancs : de long en large, on voyait les grandes personnalités, de Humphrey à Nixon et, presque en guise de consolation, quelques célébrités noires ; mais pas un instant, fit-il remarquer, ne vit-on les nombreuses vedettes noires également présentes, telles que Aretha Franklin, les Supremes, Stevie Wonder, Eartha Kitt, etc. Au fur et à mesure de mes explications, je lisais dans le regard d'Aretha et de son mari les pénibles souvenirs qu'elles évoquaient pour eux.

— Votre journaliste a cru bien faire, dirent-ils, mais il n'a finalement rien compris. La mort du Dr. King a été pour nous tous une telle catastrophe que nous avons, chacun pour soi, voulu lui rendre un dernier hommage. Nous avons

tous cherché à rester dans l'anonymat, à éviter les caméras, pour mieux pouvoir nous recueillir. Nous n'étions pas venus pour une réunion mondaine.

Ce n'étaient pas là paroles d'agitateurs, ni en substance ni dans la manière dont elles étaient exprimées. J'avais en face de moi deux êtres profondément sensibles, mûrs et réfléchis. C'est ça, la nouvelle génération noire : pas nécessairement des teen-agers, mais définitivement plus d'aimables marionnettes. L'évolution ne s'est pas faite en un tour de main, elle est depuis longtemps amorcée. Mais enfin, de plus en plus, le « nouveau Noir » peut sortir de la clandestinité, en prenant des risques, certes, mais il n'est plus isolé et il s'est approprié l'éducation et les moyens financiers pour avoir droit à la parole. C'est réconfortant pour quiconque attache quelque valeur à la dignité humaine.

Comme je n'étais pas venu dans le seul but de parler sociologie, j'ai interrogé Aretha sur ses enregistrements. Les personnels collectifs mentionnés sur certains de ses longplay ne sont hélas qu'approximatifs. Voici donc quelques compléments d'information qu'Aretha a bien voulu me donner et qui intéresseront les lecteurs qui possèdent ses derniers disques. Ainsi, l'organiste de « A Change is gonna come » n'est autre que James Booker (dont un EP existe en France : Pop MPO-3089). Dans « Soul serenade » c'est le saxo King Curtis qui joue exceptionnellement de la guitare (il existe d'ailleurs d'autres disques de lui sur cet instrument). Comme autres solistes de guitare, on entend Joe South dans « Chain of fools », Bobby Womack dans « Nicky Hoeky », Eric Clapton dans « Good to me as I am to you » et Tommy

Cogbill dans « Think ». Tommy Cogbill, ce nom n'est jamais prononcé sans un commentaire particulièrement élogieux ! D'habitude, c'est lui qui joue de la basse mais, pour sa dernière séance, Aretha tenait à ce qu'il joue de la guitare. « Dans son genre, il est aussi fort que Steve Cropper, affirma-t-elle, il a un jeu plus souple que Steve, c'est davantage un soliste ». Quant aux chœurs, ils sont fournis soit par Aretha, réenregistrée trois fois (dans « I never loved a man », « Natural woman » et « People get ready »), soit par les trois sœurs Aretha, Erma et Carolyn (dans « Do right woman », « You are my sunshine », « That's life », « Baby I love you ») soit par les Sweet Inspirations (dans « 96 tears », « Ain't nobody gonna turn me round », « Money won't change you », « Come back baby » et « Groovin' »). C'est Emily « Sissy » Houston, l'une des Sweet Inspirations, qui chante la voix aiguë dans « Ain't no way ». C'est également cette dernière qui donne la réplique à Wilson Pickett dans son disque « Come home baby » (Atlantic 750.004) et non pas une Emily Warwick (qui n'a jamais existé que dans l'imagination trop féconde d'un fan anglais !). Ce ne sont pas là des piaiseries de discographe, car il s'agit bien d'une chanteuse de grande classe, même si elle n'a pas encore eu l'occasion d'être sacrée vedette.

Un mot, pour terminer sur les accompagnateurs d'Aretha lors de ses concerts. Le trio des Moniques : retenez le nom car elles ont l'intention d'enregistrer prochainement sous cette appellation. Elles sont non seulement menues et mignonnes mais elles forment le meilleur groupement vocal, le plus précis qu'il m'ait été donné d'entendre, pas moins !



George Davidson.



Présentation sobre mais percutante qui, sans détourner l'attention de la vedette principale, contribue au contraire largement au succès d'Aretha.

Quant à l'orchestre, parfois très critiqué, qui assura seul toute la première partie du programme, ce sont moins ses qualités intrinsèques qui sont en cause que son amplification et, surtout, le genre de musique (jazz du genre ennuyeux) qu'il tint à présenter. Parmi les musiciens, la plupart d'excellents hommes de séances, dont plusieurs familiers des studios Tamla-Motown, on aurait cherché en vain un soliste dont le discours musical eut pu fasciner. Est-ce donc un art qui se perd ? Les solos, nous en eûmes à profusion, mais aucun, je pense, qui eut pu gagner les foules à la cause du jazz. La question est à revoir ! S'il y a en fin de compte un style qui a eu gain de cause, c'est bien celui d'Aretha Franklin, la « Soul Music », qui réalisa l'unanimité des suffrages.

KURT MOHR

Aretha Franklin :
chant et piano.

Les Moniques :
Charnissa Butts, Carolyn Franklin, Wylene Ivey.

Orchestre, dirigé par Don Townes
(trompette) :

Russell Conway, John Wilson, Ron Jackson (trompettes),
René Pitts (trombone),
Miller Brisker, Donald Buck Walden (saxo ténor),
Dave Squire (saxo baryton),
Gary Illingworth (piano),
Jerry Weaver (guitare),
Roderic Hicks (fender-bass),
George Davidson (drums).

Julie Driscoll le 23 avril : la famille Marmalade

Le 23 avril a eu lieu, dans un Olympia comble, le « Show Marmalade ». Ce show, au nom fort justifié, a souffert d'un manque de cohésion et d'organisation qui ont surtout gêné des artistes



comme « The lion & the fish ». Ceux-ci, en conditions normales, auraient dû obtenir un beau succès. Il y eut les Blossom Toes, groupe de quatre garçons fort sympathiques, ayant un répertoire plutôt psychédélique mais interprétant avec le même bonheur de fort belles ballades. Supportés par un light-show excellent (exécuté par un technicien anglais), ils ont débuté leur tour avec « Listen to the silence », morceau qu'ils avaient déjà joué en direct à Bouton Rouge, puis, avec le concours de l'orchestre de l'Olympia, une ballade, « Love is », qui raconte la fin d'un grand amour. Vint une chanson de fous, écrite par des fous, pour des fous : « The remarkable saga of the frozen dog », démente comme il se doit, burlesque aussi, qui, malgré tout, n'a pas plu au public, moins fou qu'on ne l'aurait cru ! D'ailleurs, ce public a, maintes fois manifesté sa rogne au cours de la soirée, même lorsque Julie expliquait (en faisant un effort louable pour parler français) le thème de la chanson qu'elle allait chanter. De quoi décourager toute bonne volonté. Je n'ai pas toujours compris pourquoi le public sifflait ainsi, il semblait impatient, mais impatient pour quoi ?

Quoi qu'il en soit, j'ai fortement apprécié le tour de chant des Blossom Toes, ils ont fait beaucoup de progrès depuis cet été, ils ont trouvé le style musical qui leur convenait et à présent ils sont au point. Ce sont par ailleurs de très bons musiciens, ils ont accompagné Gordon Jackson, chanteur inconnu, mais plein

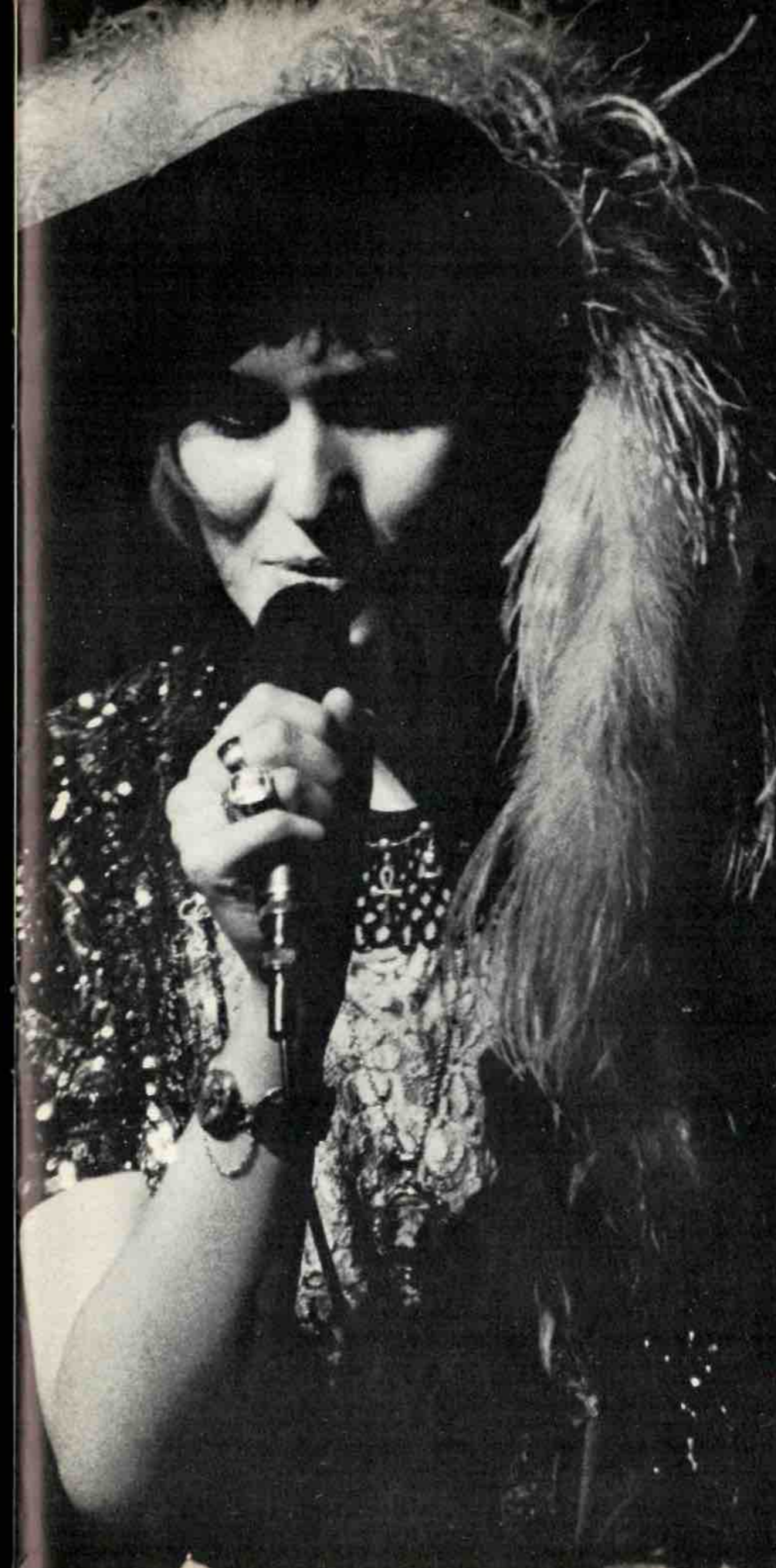
de promesses : Gordon a une belle voix, forte et bien timbrée ; lui aussi a vu sa dernière chanson, « Me and my zoo », sifflée par ce public un peu trop irascible. Lui succéda Chris Barber et son jazz band ; tous les musiciens habillés de la même façon, curieux contraste avec les habits bariolés des Blossom. Chris Barber attaqua avec « Over the glory land » et ce fut la « séquence musée ». En effet, Chris n'a même pas joué la célèbre composition des Beatles : « Cat call », rien que des classiques du jazz, rien de neuf : « White cat blues », « Mercy, mercy, mercy », « Dancy, dancy », et puis je n'ai pu m'empêcher de rire en entendant un quadragénaire (Chris Barber en l'occurrence) chanter : « Oh no, mamma told me not to come » (« Oh non, maman m'a dit de ne pas y aller ») ! Il y eut « Petite fleur », « Sweet Georgia Brown » et, pour le final, « When the saints ». Le public a sifflé, cette fois encore, mais je ne l'en blâmerais pas, car Chris Barber (se prononce Barbeur en anglais) semble vraiment ne plus savoir où se diriger.

La deuxième partie a débuté avec « The lion & the fish », ce sont deux chanteurs, Gary Farr, grand blond, à belle voix, et Kevin petit, frêle, poète, compositeur de nombreuses chansons du show. C'est lui qui a écrit « The remarkable saga of the frozen dog », mais aussi des ballades parlant de la nature, de la campagne : « Country girl », « Every day » et surtout « Green » que, depuis, je ne cesse de fredonner. Il est dommage qu'une erreur de programmation les ait fait passer en début de deuxième partie alors que la salle était « chauffée » ; ils auraient fait un tabac en début de première partie.

* * *

Mais voici Brian Auger et sa Trinity, qui ne se compose plus que de deux musiciens, le guitariste soliste Gary Boyle ayant dû quitter le groupe pour terminer ses études musicales. Cela explose de partout à l'orgue, à la basse, à la batterie, des flots de musique vous assaillent les oreilles sans que vous ayez pu en localiser la source ; tout d'abord « Red beans and rice », puis une version blues de « A day in the life » et enfin « Good bye jungle telegraph », morceau prodigieux, joué en partie à la flûte douce par Brian, reproduisant divers bruits... puis une lutte s'engage entre Brian et son orgue, il joue du bongo, le martelle, et l'instrument enfin vaincu diffuse des sons plus humains, plus familiers.

Julie Driscoll s'avance, long manteau de velours noir, chapeau noir à plumes oranges, elle s'approche du micro en ondulant lentement, elle s'arrête, salue, remercie et se met à chanter, accompagnée par l'orchestre de l'Olympia :



« Don't let me be misunderstood », la salle silencieuse se laisse envoûter par cette voix chaude, un peu rauque. A cet instant, on ne peut s'empêcher de comparer la version de Julie avec celle de Nina Simone, terrible choix, j'opterai cependant pour celle de Julie, car, plus sobre, elle me paraît plus poignante encore. Strip-tease, Julie ôte son manteau qui découvre une robe en dentelle saumon. « Tramp » et « Save me » sont enchaînées rapidement. A la demande générale, elle ôte son chapeau. Puis « Jools » prend une guitare sèche et nous explique qu'elle va nous chanter une de ses nouvelles compositions, « Bosch vark ».

Mettant à nouveau l'orchestre de l'Olympia à contribution, elle attaque une composition de Bob Dylan : « This wheel's on fire », puis « Fire ». Les Blossom Toes sont revenus sur scène et viennent l'accompagner pour sa dernière chanson, de sa composition : « A night full of love », tout un programme. Tous les artistes du show reviennent sur scène pour le final.

Ce soir-là, Jools a fait des merveilles ; de plus, nous avons pu apprécier la solidarité de la famille Marmalade, les Blossom Toes ayant donné un coup de main à presque tous les chanteurs. Un show bien sympathique malgré tout. Aux dernières nouvelles, il paraît que Julie Driscoll et Brian Auger's Trinity ont fait un malheur lors du Festival international de rhythm and blues et de pop music, à Rome, devant 18 000 personnes. Ce n'est que justice. Il ne reste plus à l'Angleterre qu'à découvrir cette chanteuse. JOCELYNE BOURSIER

Brian Auger.



Donovan le 16 avril : séraphique et serein

BALLADE EN BLANC POUR DONOVAN

On commence à s'habituer aux outrances aux stridences des super light-shows britanniques et voici qu'arrive Donovan sur la pointe de sa voix ailée en blanc en spleen avec une flûte un bongo et le reste : piano, saxo, batterie, trompette. Mais c'est la flûte cristalline gracile qui le suit et le souligne mieux qu'une ombre,



la flûte et le bongo.

Doux, il rêve en blanc, rêve d'adolescent qui plane très haut, ailleurs, du côté des montagnes mauves du Tibet, des feuilles vertes et des souvenirs.

« Green leaves and memories ».

Ce samedi soir ressemble à un dimanche de pluie,

Flûte en mineur

Gouttes de pluie.

Séraphique et serein

il chante une complainte enfantine :

« The sun is a very magic fellow

The rain is a very sad lady »

— La pluie et le beau temps, entre la vieille ballade galloise et la mélodie orientale.

Donovan est allé apprendre la valeur du temps qui coule et de la contemplation aux Indes chez le Maharishi Mahesh Yogi, celui qui enseigna la sagesse aux Beatles, et cela se sent, s'entend.

Lalénia est le nom d'une fille et le titre d'une nouvelle chanson :

« When the sun goes to bed,

That's the time you raise your hair »

— Quand le soleil va se coucher,

C'est le moment où tu relèves tes cheveux —

C'est poétique, fragile, joli.

On a presque envie de lui chanter à son tour une berceuse et de lui donner à boire de l'eau de source, dans ses deux mains jointes, en coupe offerte.

Un non violent qui plane, virevolte et cherche dans la salle, une personne, une seule qui sache pourquoi il n'a pas

envie de gueuler, systématiquement. Donovan ne demande surtout pas qu'on casse les fauteuils de M. Coquatrix sur son dos, mais invite au voyage sur la voie lactée des rêves frais, des planètes magiques dont il gravit une à une les marches transparentes.

Deux filles font brûler un bâtonnet d'encens qu'elles gardent serré entre les dents.

Donovan n'est pas une bête de music-hall ; c'est une certaine voix intérieure que l'on peut fort bien se passer de voir, mais que l'on a envie d'entendre, très près, dans l'intimité.

FRANÇOISE SELORON

Donovan en privé : le bien et le mal

Le lendemain de son passage à l'Olympia, j'ai rencontré Donovan. Toujours aussi affable et gentil, malgré une journée harassante : télé, photos, interviews. A un moment il a même délaissé une conversation d'affaires importante pour aller signer un autographe à une fillette qui s'avançait timidement. Donovan ressemble à un lutin, gai, souriant, sympathique.

Vic Lewis (directeur artistique des Nems Enterprises) m'a dit : « Don est un garçon curieux, on ne peut prévoir ses réactions à l'avance, il faut être prêt à le suivre un peu partout, mais il est vraiment charmant ». Capricieux, enfant gâté, Donovan pourrait paraître impossible si sa grande gentillesse ne venait dissiper tout cela.

Dans une salle du George-V, nous étions réunis : quelques journalistes et la télévision italienne qui filmait cette petite conférence de presse. Donovan était content de nous parler et il répondit volontiers à toutes nos questions, prenant parfois un accent écossais (en passant je vous rappelle que Don est né à Glasgow en Écosse). Sous une apparence insouciance, Don est très profond, très réfléchi, il aborde chaque problème de la vie en sage, avec une vue des choses claire, intelligente, nette et étonnamment hardie pour un garçon de son âge (22 ans).

Nous lui avons donc posé toutes sortes



de questions, tout d'abord à propos de son concert de la veille :

— Lors de votre concert à l'Olympia, il y a eu beaucoup de jazz n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas remarqué.

— Cependant vous avez présenté vos musiciens comme des musiciens de jazz !

— Oui, car les musiciens de jazz sont les meilleurs, je pense que les miens font une sorte de jazz classique, c'est vraiment très beau.

— A l'Albert Hall, il y avait Georgie Fame, Jon Hendrick dans votre programme, ce qui tend à prouver que vous aimez vous entourer de musiciens de jazz.

— J'aime ce genre de musique ; les jazzmen font figure de professionnels, ce sont les meilleurs musiciens. Ceux qui font de la musique dite électrique ne connaissent que ça. D'ailleurs, je n'aime pas tellement.

— Projetez-vous de faire plus de jazz ou plus de folk ?

— Il ne me semble pas que je m'adonne à plusieurs sortes de musique, c'est du jazz quelques instants, puis ce peut-être du folk, de la musique classique ou de la musique pop ; en fait, c'est principalement la musique de Donovan.

— Les musiciens qui vous ont accompagnés hier soir, les retrouverez-vous aussi sur vos disques ?

— Oui, la plupart. Les albums « Mellow yellow » et « Sunshine superman » ont été enregistrés avec des musiciens de jazz.

— Est-il vrai que Ringo Starr a joué de la batterie dans « Mellow Yellow » ?

— Non, mais Paul McCartney est venu et a chanté avec les chœurs. Jack Bruce, des Cream, a joué de la basse dans le 33 t « Wear your love like heaven ».

— Qu'est-ce qui compte le plus pour vous : la musique, les paroles, ou la musique des mots ?

— La musique vient toute seule, et parfois les paroles avec. Il m'arrive d'écrire quelque chose et d'y ajouter de la musique. Les paroles que j'essaie de composer sont plutôt de la poésie. — Ainsi, vous pensez être un poète ?

— Oui, mais comme un ménestrel, un poète et un chanteur composant de la poésie et de la musique.

— Quel genre de musique préférez-vous ?

— J'aime la musique, MUSIQUE, comme un gros titre, écrit en lettres capitales : MUSIQUE.

— Comment avez-vous trouvé l'Inde ?

— L'Inde ? Très belle en vérité.

— Avez-vous appris beaucoup de choses lors de votre méditation ?

— Rien de transcendant, je connaissais déjà ce que j'y ai appris ; de toute façon c'était une confirmation.

— Pensez-vous que la méditation soit nécessaire pour vous ou croyez-vous que ce n'est qu'une mode ?

— Non, je pense que c'est sain de pra-

tiquer la méditation, d'avoir un peu de repos pour l'esprit, c'est très bon. Il n'y a rien de mystérieux, rien de surnaturel, rien de magique. Tout le monde peut s'y adonner.

— Que pouvez-vous nous dire de plus à propos de votre collaboration avec les Beatles et les Beach Boys?

— De toute façon, ce n'est qu'une question de temps avant que nous puissions travailler ensemble sur une plus grande échelle. Aussi, plus tard peut-être aurons-nous notre compagnie de disques. Nous rêvons du jour où toute les grandes vedettes appartiendront à une seule maison de disques. Ainsi nous pourrions mieux nous battre. Nous pourrions même nous étendre à la mode, au cinéma..., devenir un organisme social.

— Comme « Apple »?

— Oui, mais le rêve d'Apple se réalise; ce sera comme cela, en plus grand.

— Cherchez-vous à découvrir de nouveaux talents, pour les aider?

— Oui, mais nous aider les uns les autres également. Tous nous réunir: ceux qui font des films, la mode, les peintres, pour devenir plus forts.

— Que pensez-vous de la version de « The season of the witch » par Julie Driscoll?

— Terrible, meilleure que la mienne. J'adore Julie Driscoll.

— Et celle de « Young girl blues » par Julie Felix?

— Bonne, mais moins que la mienne.

— Avez-vous oublié « Colours »?

— Non.

— La chantez-vous encore?

— Oui, quelquefois en concert.

— Pourquoi abandonnez-vous vos anciennes chansons?

— Il y a tant de disques que j'aimerais faire. J'essaie de chanter les chansons que je n'ai jamais enregistrées! Je chante les plus connues, et aussi beaucoup de nouvelles que je viens d'écrire, ce qui me force à abandonner les anciennes. Elles disparaissent dans le passé. Je me dois de chanter ce que je fais actuellement, car si je ne progresse pas, je végète, c'est dangereux. Les artistes sont comme la vie, ils grandissent, se développent sans cesse.

— Et Bob Dylan?

— Cela fait longtemps que je ne l'ai pas vu. J'aime beaucoup son dernier disque. Il revient au style de ses premières chansons.

— Quel titre préférez-vous?

— « Along the watchtower ».

— Aimerez-vous vivre en Inde?

— Non, je préfère vivre dans la partie nord du globe, je me sens bien dans le nord, où il fait froid, où le vent souffle et où il pleut. Je me sens bien sous la pluie!

— Vous n'aimez pas la chaleur?

— Si! Mais je préfère aller vers le froid. Je ne voudrais pas vivre dans un pays

chaud. J'aime avoir quatre saisons. Dans ces pays, il n'y en a que deux. C'est très agréable de vivre au soleil de temps en temps, mais pas continuellement, cela vous rend lent. Ceux qui habitent de tels pays sont paresseux, ils ne font aucun travail.

— Composez-vous d'une façon régulière?

— Quand je me sens abattu, je ne compose pas. Je n'ai pas l'impression de vivre selon le mode habituel: en années, mois, jours, mais seulement avec le jour qui débute le matin et qui finit le soir.

— Restez-vous de longues périodes sans écrire?

— Oui, oh oui, quand je ne vis pas naturellement, quand je travaille trop et que l'équilibre est rompu.

— Que pensez-vous du Flower Power?

— Le Flower Power! Je pense que j'en ai été un des premiers adeptes. C'est un tout, quelque chose de sensible, ce n'est pas une mode, ce n'est qu'une étape positive dans la progression, dans l'évolution. Tout cela parce que les Rolling Stones se sont mis à faire de la musique douce, avec un véritable respect pour la belle musique, la musique sensible.

Lors d'une précédente entrevue avec Donovan, Philippe Rault avait pudiquement éludé la question de la drogue, mais, ce jour-là, c'est Don lui-même qui a prononcé ce mot, ce mot qui, un an plus tôt, aurait évoqué pour lui des expériences plus ou moins drôles: la drogue elle-même, « Cette calamité », dit-il maintenant, mais aussi les tribunaux, les sarcasmes. Aujourd'hui, tout est fini, Don a définitivement rayé ce poison de sa vie, il en parle, oui, mais c'est pour mettre les gens en garde contre ce fléau, il participe à des discussions condamnant l'usage de la drogue, il a même publiquement avoué, à l'Albert Hall: « Je reconnais avoir fait une erreur, je n'avais aucune excuse et je regrette sincèrement ce que j'ai fait ». C'est très courageux de sa part.

Il a fait une bêtise, il le reconnaît et il essaye de faire profiter de son expérience aux autres, cherchant à les aider à revenir à une vie normale.

Il a abordé ce sujet à propos d'une question que je lui avais posée sans d'ailleurs chercher à en venir là:

— Que pensez-vous des Hippies?

— Voyons, qu'est-ce que je pense des hippies? Euh, je pense que « hippie », c'est un très beau mot pour désigner les gens à cheveux longs. Lorsque les gens laissent pousser leurs cheveux, c'est que leur évolution s'annonce et qu'une meilleure vie se prépare pour eux. On se moque bien des principes comme les cheveux courts, les guerres, et toutes ces ordures, on ne désire que vivre, laisser pousser nos cheveux. C'est naturel, c'est sain et très bon pour

l'évolution. Les hippies perdent leur temps en prenant de la drogue, alors qu'ils pourraient se promener dans le monde et réaliser de bonnes choses.

— Mais on peut considérer que la drogue aide les gens à se plonger dans la méditation?

— Non, je ne le pense pas, ce ne peut être en aucune façon une aide, cela peut devenir intolérable. Je pense que c'est une calamité. Si vous pouvez arrêter d'en prendre, c'est que vous êtes fort, mais si vous ne pouvez pas vous en passer, c'est que vous êtes faible. C'est vraiment une calamité. Ils perdent leur temps, ils gâchent leur existence, c'est idiot.

— Mais ils comprennent mieux la vie?

— Oui, comme à travers des lunettes aux verres roses, pas par un contact direct avec la vie.

— Ces lunettes roses sont jolies tout de même.

— Oui, mais la vie est naturellement plus jolie que vue avec l'aide de la drogue. Il y a une façon plus naturelle de voir la vie plus jolie, et ce n'est pas la peine de prendre de la drogue. Tout cela parce que tout le monde ressent les mêmes choses, l'amour est universel, et tout le monde peut tomber amoureux. Et vous pouvez vous sentir beaucoup mieux en tombant amoureux mieux qu'avec n'importe quelle drogue. Je suppose que même ceux qui font la guerre peuvent tomber amoureux.

— Cependant ils n'arrêtent pas de faire la guerre!

— Non, mais il se peut qu'il faille un équilibre: de l'amour et de la guerre. Vous ne pouvez pas toujours aimer de la même façon, sinon ce serait ennuyeux. Il faut qu'il y ait un équilibre. Et puis on ne s'apercevrait pas qu'il y a du bien s'il n'y avait pas de mal.

Par exemple, vous vous sentez abattu un jour puis vous vous sentez en pleine forme un autre jour, c'est naturel! Je ne pense pas qu'il y ait raison de se tourmenter, les choses vont s'arranger, nous avons fini une mauvaise période et nous allons entrer dans une période heureuse.

Si cette heureuse philosophie est le résultat de la méditation dirigée par le Yogi Maharishi Mahesh, je pense que bien des gens devraient se payer le voyage en Inde pour acquérir ce « Moral d'acier ».

— Quels métiers avez-vous exercés avant de devenir chanteur?

— Des jobs ridicules, comme faire de la pâte dentifrice.

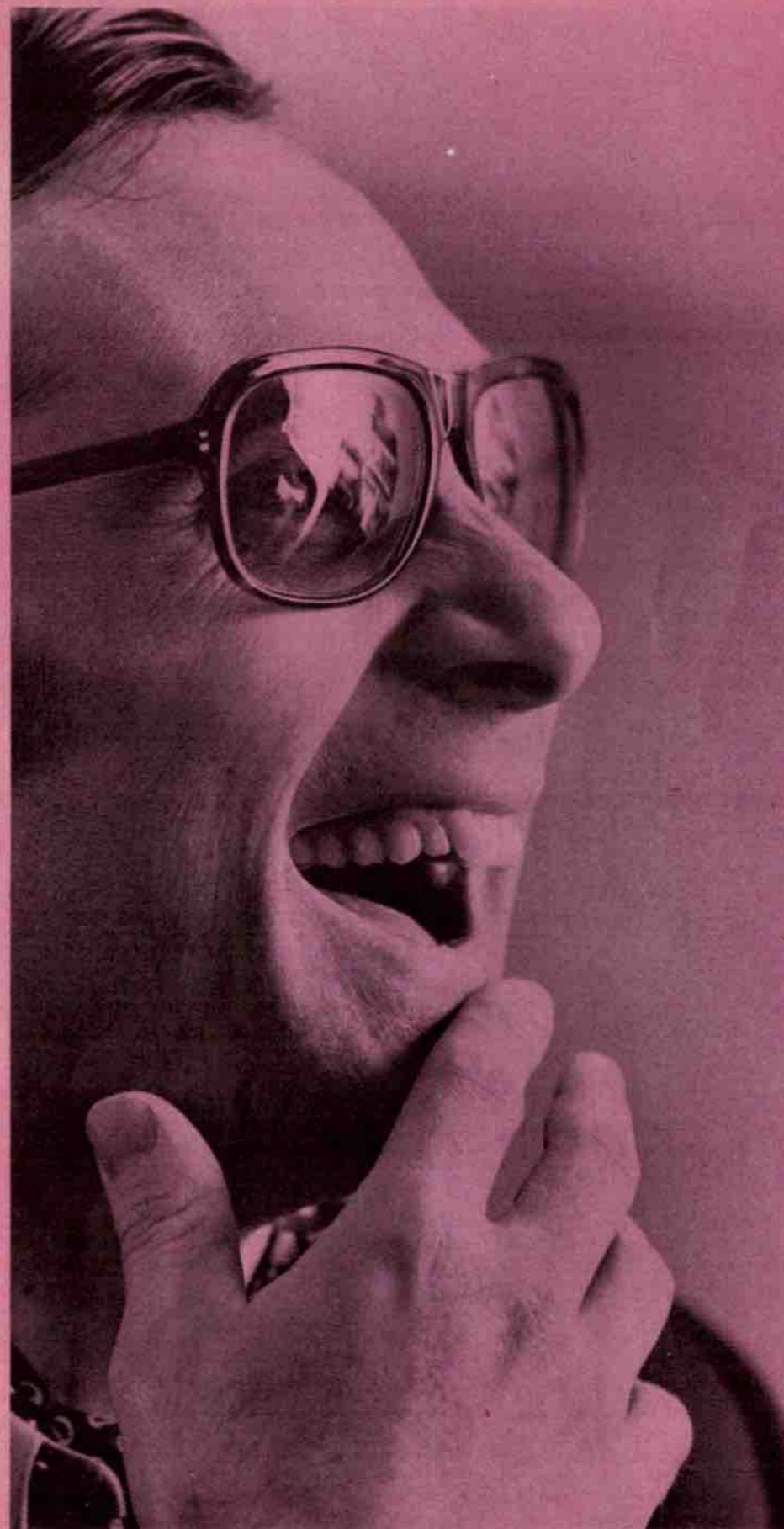
— Et l'armée?

— Je ne crois pas qu'ils m'auraient accepté, je ne peux pas marcher droit. Je n'aurais été d'aucune utilité là-bas.

— Vous pensez donc être plus utile ici?

— Oui, je pense bien.

(Propos recueillis par
JOCELYNE BOURSIER)



— La principale raison de notre rencontre, c'est « Didi dui da », une plage de votre dernier 45 t (1) que je trouve sensationnelle et qui m'a donné l'envie de connaître son auteur, compositeur et interprète. D'autant que j'ai l'impression que vous avez la recette d'un blues à la française, en quelque sorte.

— Ça commence par si bémol, puis mi bémol, ça se complète par si bémol et si bémol septième, c'est le blues qu'on pratique depuis 18... Si le gars qui a inventé le blues pouvait toucher ses droits d'auteur!... Moi, j'aime beaucoup, j'ai toujours aimé le blues. C'est un moyen de mettre du jazz dans la variété. En plus, cela m'amuse, c'est une satisfaction personnelle.

— Dans le même disque, il y a « Broadway », un titre différent du standard américain, et qu'on entend beaucoup en ce moment. On découvre là l'aspect crooner, le côté grand chanteur à la Sinatra...

— Oui, voilà — je me trompe peut-être, mais je n'essaye jamais de convaincre,

UN CROONER PAS SERIEUX

Charmant
Guy
Marchand

(1) Riviera 231.313.

que ce soit dans la conversation ou dans ce que je fais —, je crois que les Américains sont passés maîtres dans le genre et j'ai une admiration énorme pour ce qu'ils font. C'est pour cela que j'emprunte plein de choses là-bas. Je suis un peu sensibilisé par des tas de films d'avant-guerre et d'après-guerre, enfin des années 30 à 45; ça n'est pas par goût du démodé, mais parce qu'il y avait, à cette époque, des choses très riches. Il y en a encore maintenant, mais elles décollent toutes de ces choses-là. Alors, j'essaie de m'en pénétrer pour les adapter en 68. J'aime beaucoup le style Broadway de cette époque, le style des comédies musicales, les films de Bogart...

— Justement, dans « Broadway », vous parlez de comédie musicale; c'est un genre qui vous tente ?

— Oui, bien sûr, mais c'est très professionnel en définitive; c'est très difficile, mais pourquoi ne pas essayer? On danse, on essaye du moins, on chante, on joue la comédie ou, du moins, on essaye aussi.

— Et le côté crooner, là-dedans ?

— Oui, revenons-y. Aux États-Unis, quand un crooner arrive sur scène, quand vous avez Sinatra qui attaque un de ses tubes, tout le monde se marre. Il ne fait pas froid dans le dos, il met les gens à l'aise. Tandis qu'en France, dès qu'on adapte une chanson qui a marché là-bas, par exemple une chanson de Dean Martin, on en fait un truc pompière, on se prenant vraiment au sérieux; alors qu'eux ont un métier extraordinaire qui leur permet de ne pas se prendre au sérieux. Je répète toujours la même chose, mais tout tourne autour de cela, faire les choses sérieusement, le mieux possible, sans prendre trop au sérieux son propre personnage. Et, c'est cela, pour moi, le crooner, c'est quelqu'un qui fait du charme sans se prendre au sérieux.

— Pour vous, le jazz, ça commence avec l'arrangement derrière Sinatra et ça va jusqu'à Archie Shepp, en passant par Armstrong et Bill Doggett ?

— Oui, ou Duke Ellington, Ray Conniff. Je vais en faire sauter quelques-uns en l'air, mais pourquoi pas, du moment que je rêve avec du Ray Conniff, et qu'il se passe quelque chose; pour moi, c'est du jazz. Alors, quand je fais une chanson, je pense d'abord le personnage, l'ambiance, et puis les sons, peut-être même quelquefois au détriment des paroles.

— Et le rhythm and blues ?

— Ce qui me plaît dans le R & B, c'est qu'il est très près des schémas du jazz, du blues, puisqu'il y a « blues » dans le mot. Tous les termes blues, que ce soit « Royal Garden blues », « Century blues », tournent autour d'une ligne harmonique qui est toujours la même, que ce soit lent ou rapide. Et, plus que

l'harmonie, c'est la couleur qui est toujours la même. Je retrouve dans le R & B une espèce d'inspiration moderne et jeune sur des schémas qui sont toujours les mêmes, des basses qui sont toujours les mêmes. Aujourd'hui, les basses sont beaucoup plus rythmées, plus marquées; mais, personnellement, j'aime bien un peu de subtilité dans la section rythmique; c'est moins commercial, peut-être. Mais c'est une mode, aujourd'hui, il faut faire passer énormément de basses. Et, si, en France, on commence seulement à le faire, c'est parce qu'on n'osait pas, parce qu'on se disait, ça n'est pas possible, l'aiguille est toujours dans le rouge. Autre chose, il y a l'anglais qui compte pour beaucoup dans le R & B, car le français ne va pas du tout. Je peux vous chanter « Some of these days » (et il s'exécute, brillamment), ça sonne au moins; mais si je chante « Un de ces jours tu verras, mon amour », ça ne sonne pas. J'ai une excellente amie, qui s'appelle Nicole Croisille; quand elle a sorti son disque, elle a fait « I never leave you ». Ah! bravo, génial, extraordinaire. Alors que si elle avait dit « Je ne te quitterai jamais », ça n'était pas le message, ça ne marchait pas et tout le monde disait que c'était bidon.

— Autre preuve que le jazz vous poursuit, ce dernier 45 t dont nous parlons, vous l'avez fait entouré d'un grand orchestre de jazz dirigé par Pierre Gossez.

— Oui, tous les meilleurs musiciens de Paris, et j'ai pris un pied extraordinaire. D'ailleurs, quand ils sont sortis de la séance, ils m'ont dit « c'est vraiment dommage de mettre une voix là-dessus ».

— Que pensez-vous de ce « rock and roll revival », dont on parle beaucoup, sans être bien sûr qu'il existe, à la suite notamment de la sortie de « Lady Madonna » des Beatles ?

— J'ai toujours aimé le rock and roll. Cela a commencé par « One, two, three, four o'clock, rock... ». Puis, ça a continué avec mon Johnny Hallyday à moi, Elvis Presley. Ça me plaisait terriblement (et il fait une imitation parfaite et tordante d'Elvis), alors de voir le rock revenir à la charge, ça me botte au maximum, car il y a, en plus, quelque chose d'un peu moderne. Mais, moi, si je fais, par exemple, une parodie du rock, elle risque de passer encore au-dessus ou au-dessous, car j'ai de gros défaut de remettre les choses dans leur contexte; ce sera du rock 55.

— Autre retour en force, après le succès incroyable de Reggiani, celui de la chanson à texte. Qu'en pensez-vous ?

— Alors là, c'est un phénomène particulier. Monsieur Aznavour sait très bien chanter, mais, je suis désolé, la première fois qu'il a chanté, il n'avait aucune voix, ou plutôt une voix éraillée; pourtant, il se passait quelque chose d'électrique, qui plaisait au public, quelque chose de

magnétique que personne n'a expliqué dans ce métier. Alors, Monsieur Reggiani, que je connais, et que je suis allé voir trois ou quatre fois parce que vraiment il fallait que je sache ce qui se passait, avoue, et il en est fier, qu'il ne chante pas; il sensibilise ses textes. Et, à Bobino, j'ai été surpris de voir un public populaire, le public qui, théoriquement, ne comprend rien au texte, enfin qui n'en connaît pas une explication littéraire; une explication de texte, ils ne savent pas ce que c'est. Ils sont entrés, ils ont écouté, cela leur a plu; ils ne vont pas vous dire que c'est le message de l'antimilitarisme, que c'est du Vian ou du réalisme gain-bourgeois, non, ils ne diront rien. Ils sont là; et, au début, ils sont surpris, ensuite, ils sont envoûtés, et après, ils sont enthousiastes. Voilà ce qui se passe. Alors c'est valable, si on est sensibilisé et ça n'est pas valable si on ne l'est pas, et puis c'est tout. Moi, je marche!

— En France, je vois deux chanteurs assez proches de vous, pour des raisons différentes. D'une part, quand j'ai entendu « Broadway » pour la première fois, j'ai tout de suite pensé à la voix chaude et profonde de Salvador; d'autre



part les textes, que vous écrivez toujours vous-même, me rappellent Claude Nougaro, en ceci que vous avez un souci commun du bon texte et des bons jeux de mots.

— Oui, mais Nougaro va beaucoup plus loin que moi; il est beaucoup plus travailleur sur les textes et je l'admire énormément. De plus, il s'entoure toujours d'excellents musiciens. Et là, vous parlez justement de types que j'aime beaucoup. Salvador se dit de temps en temps « Je vais sortir un disque, parce qu'il faut absolument que j'en vende; en ce moment, j'ai besoin d'argent »! Et puis, tout d'un coup, il

fait un truc extraordinaire, où il y a une nostalgie formidable du jazz et une voix extraordinaire. Et, lui, il n'a pas de problèmes, c'est un frondeur, un mystificateur parfois — et je le dis bien haut, il sera très content de me l'entendre dire —. Nougaro, lui, est un sincère, un pur, un type de talent extraordinaire, et c'est vraiment un chanteur, d'abord français, de jazz ensuite, et tellement dans son époque. J'aime beaucoup, moi qui n'y suis pas du tout!

— « La passionnata » a été la chanson avec laquelle vous avez débuté; comment cela s'est-il passé ?

— J'étais donc clarinettiste de jazz. Après une période d'adaptation, à mon retour de l'armée, j'ai fait un peu de musique à droite, à gauche. C'était l'époque où on entendait des voix plutôt que de la musique. Je jouais de la guitare, du piano, un peu, et j'ai fait des chansons; d'abord « Le chanteur de charme », plus ou moins sur le jazz. « Mon vieux jazz est mort », aussi, que j'avais trouvée trop triste et trop affectée, et que je n'ai pas mise sur le disque. Puis j'ai fait une chanson espagnole, comme ça, dérisoire, que j'aimais bien d'ailleurs, et qui s'appelait « La Passionnata ». Et, le plus drôle, c'est que les gens aient marché là-dessus. J'avais eu envie de m'amuser sur tous ces chanteurs pathétiques et un peu ridicules du moment et, finalement, la chanson, je l'ai faite nettement pathétique, je me suis laissé prendre au jeu. C'est donc parti au maximum, on a vendu des milliers de disques tout de suite. D'abord, ça a été très sympa, puis on m'a dit que j'étais génial. Là, ça n'allait plus, ça sentait l'affectation. Je ne me plaignais pas des passages radios, bien sûr, mais d'une certaine opinion qu'on avait de moi dans le métier,



à savoir que j'étais le futur Aznavour, etc... Maintenant je suis à ma vraie place, je commence à m'installer. Les gens qui ne m'aiment pas ont le visage qu'ils doivent avoir et ceux qui m'aiment ont aussi leur vrai visage.

— Parmi les chanteurs, dans quelle catégorie vous classez-vous ?

— Dans les fantaisistes.

— Vous êtes passé à « Inter-parade », vous avez fait, vous faites encore pas mal de télé, dont dernièrement un passage dans le dernier « Dim-damdom », et un dans le « Black and white show ».

— Oui, onze télé, en ce moment. Et il y a un truc à voir absolument, dans le prochain « Black and white show »: je fais une imitation d'Al Johnson, pendant dix minutes, avec des ballets, la voix d'Al, les arrangements et tout le tremblement.

— Ça passera bien, les gens aimeront ?

— Mais oui, ça passera. En définitive, je me moque de moi; mais j'ai un très



grand respect pour le public, je lui fait confiance. Car, finalement, si on ne les assume pas sans arrêt avec des trucs, ils arrivent toujours à se faire une opinion assez juste. Il ne faut pas les choquer, il faut les laisser s'adapter. Moi, j'ai vu des gens marcher au music-hall ou devant des trucs anglais, devant du jazz. Justement, reparlons-en, du jazz. N'était-ce pas une musique qui a dû faire ses armes, se bagarrer; au début, on disait que c'était une musique de sauvages.

— Oui, mais n'est-il pas un peu en perte de vitesse ?

— Il n'est jamais en perte de vitesse. Puisque le R & B marche, puisque tout ce qui est sorti de lui marche. Ça n'est pas le côté sectaire du jazz que j'aime, c'est le rythme; le rythme, ça sort tout droit du jazz. Toutes les harmonies de la variété, aussi. Seulement, ça n'est pas un Noir qui joue, c'est un gars avec

des cheveux longs; et il y a des saxes, et la basse joue un peu plus fort. Quelquefois, c'est un peu moins subtil, ou alors, il y a un peu plus de cœur et un peu moins de technique. Ça ne nuit pas, l'essentiel, c'est qu'il n'y ait pas de mauvais goût. La sélection se fait d'elle-même, et au bout de plusieurs années, on fait des rétrospectives de ce qui était bon. Si Duke Ellington jouait à l'Olympia, il y aurait un public peut-être un peu partagé, mais ça serait un événement et ça marcherait, même avec des gens qui l'avaient critiqué auparavant. — Vous avez l'air d'être, d'une façon générale, très décontracté; c'est très sympathique. Mais on a parfois l'impression que vous manquez d'arrivisme, de ce qui vous permettrait de faire un gros coup ?

— En tant qu'auteur-compositeur, — c'est un titre pompeux, mais que j'aime bien —, il m'est très difficile de ne pas être moi-même. C'est pour cela qu'on dit que je me cherche. Je me chercherais peut-être toute ma vie, mais c'est cela qui est agréable, en fin de compte. Et puis, de toute façon, les gens m'aiment bien, il n'y a pas de problèmes. Aujourd'hui, il faut faire des tubes; moi, je suis plus doué pour faire des chansons audio-visuelles, qui inspirent un réalisateur de T.V. Chez Riviera, on me fait confiance, et, par la loi des probabilités, je ressortirai un tube. Si on cherche le tube, si on se limite à des schémas commerciaux qui ne suivent pas vraiment votre personnalité, on est plus ou moins content. Le truc marche et on peut le supporter; il ne marche pas du tout, et on se retrouve avec un truc atroce sur le dos — c'est abominable. Mieux vaut faire des trucs qui vous plaisent vraiment. Si tout le monde faisait comme ça, on y verrait vraiment clair.

— Nous parlions, l'autre jour, de la foire du Trône. Qu'allez-vous y chercher, l'inspiration ?

— Non, mais remarquez, dans ce métier on se ballade, on va au cinéma et on peut se dire: je travaille. Aujourd'hui, j'ai rien foutu, ça n'est pas sérieux? Non! je travaille, je cherche l'inspiration. — Nous savons que vous allez énormément au cinéma; que faites-vous d'autre ?

— Du sport, un peu de tous les sports. Je n'aime pas les sportifs, mais j'adore le sport!

— Quels sont vos projets, des T.V., un disque ?

— Oui, un disque, avec un personnage que j'essaie de faire, une espèce d'Argentin des années 37; un peu de jazz, encore, je ne sais pas trop. On va encore bien s'amuser, au studio. J'espère que ça plaira.

— Vous faire plaisir et faire plaisir ?

— C'est ça, se faire plaisir et faire plaisir

(Interview de FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI)

Il bouscule la pop music !

Jimi Hendrix est un bien étrange personnage. Il s'est trouvé une façon d'être presque aussi originale que sa musique et cultive cette façon d'être avec la plus grande attention. Il soigne son apparence comme le jardinier de Buckingham Palace doit soigner ses roses : avec amour. On dirait qu'à sa musique flamboyante, Hendrix cherche à tout prix à opposer un flegme de vieux lord anglais. Qui dira un jour si cette attitude n'est qu'un moyen de se faire remarquer ou une réaction bien normale après tant d'années de misère? Peu importe, après tout, il convient surtout de prendre

HENDRIX-DANS LES ETOILES





Jimi Hendrix tel qu'il est et de se réjouir que cette façade ne serve pas à dissimuler une musique indigente, comme c'est trop souvent le cas.

L'esprit du blues

Car la musique de Hendrix est, n'ayons pas peur des mots, superbe, et de plus, il semble qu'elle arrive tout à fait à point pour secouer un peu le grand corps hybride de la pop music qui commençait à s'assoupir sur les lauriers des Beatles et à glisser tout doucement vers la guimauve. Une fois encore, c'est d'Amérique qu'est venu le vent, une fois de plus, ce bon vieux blues a redressé la tête. Car, dénaturé ou non, Hendrix est un enfant du blues, on ne fait pas ses classes chez Little Richard ou Otis Redding sans qu'il en reste quelque chose. Et j'irai même plus loin : je ne crois pas que, sur le plan strictement musical, l'Angleterre ait apporté grand-chose à Hendrix, contrairement à ce qui se dit le plus souvent. Nulle part, je ne vois, je n'entends cette fameuse synthèse qu'il aurait réalisée entre Memphis et Liverpool. Non, tout ce que joue Jimi est noir et américain et si, parfois, l'on a l'impression qu'il a subi l'influence de tel ou tel groupe anglais, c'est tout simplement que ce dernier a fort bien assimilé quelques éléments du blues. On en revient toujours au même point !

Et l'esprit, me direz-vous, l'esprit qui souffle sur sa musique ? Là non plus, je ne crois pas que l'esprit de Hendrix soit plus proche de celui des Beatles que de celui d'Archie Shepp. Il y a dans la musique de Hendrix une sorte de perpé-

tuelle revendication, une remise en question de notre société (les mots sont différents, certes, mais le but à atteindre est le même : la liberté) et une violence sous-jacente qui semblent bien être l'apanage des jeunes musiciens américains d'aujourd'hui, dont la lutte est autrement importante que celle des jeunes Anglais.

Ceci dit, Jimi a tout de même trouvé un style bien à lui et il est fort heureux que l'Angleterre lui ait donné la possibilité de faire œuvre de créateur au lieu qu'il reste toute sa vie un honnête artisan au service des autres, aussi bons soient-ils. Et tout cela ne serait pas arrivé si Hendrix n'était qu'un musicien aux doigts agiles. Car de savoir bien jouer de la guitare n'est pas tout, encore faut-il avoir quelque chose à dire. Hendrix a quelque chose à dire, il le dit (bien) et déjà, l'on s'étonne que cela soit « toujours pareil » ! Décidément, les novateurs se verront toujours reprocher leur originalité, et il est bien dommage que cette vérité soit aussi valable pour la pop music que pour le jazz ou le cinéma. Mais il faut bien se faire une raison, ce qui est neuf choquera et dérangera toujours, et le grand public américain (ou anglais, ou français) continuera de préférer les Monkees à Hendrix, quitte à élever une statue à ce dernier s'il vient un jour à se tuer en voiture. La pop music n'est pourtant pas si riche qu'elle puisse se permettre de considérer Jimi Hendrix comme une sorte de monstrueuse excroissance dont elle a un peu honte.

Ceux qui l'ont vu, pourtant, savent ou devraient savoir. Parce qu'il les a secoués dans leurs fauteuils et obligés

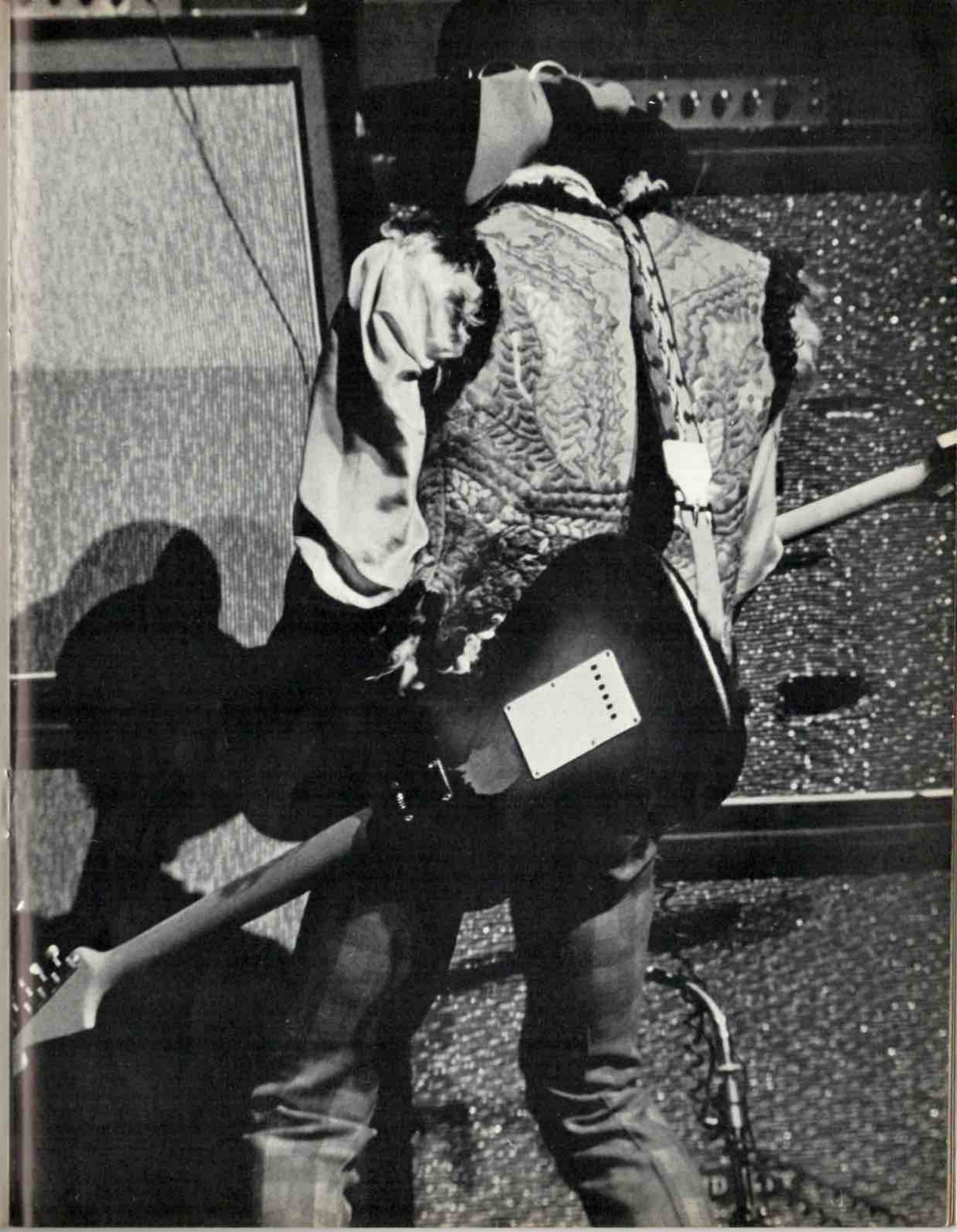
à ouvrir toutes grandes leurs oreilles. Obligés à écouter ce qu'il avait à leur crier à travers sa guitare qui sonne comme tout un orchestre de cuivres, et par sa voix tour à tour traînante ou mordante. Et c'est une réelle satisfaction de voir, à chaque fois qu'il passe par Paris, le public lui faire une belle ovation. On finirait presque par croire que la France est à l'avant-garde de la pop music !

L'homme qui fait l'amour aux étoiles

Eric Burdon, ce chroniqueur de la musique de notre temps, dit tout ou presque quand il chante que son ami Jimi « fait l'amour aux étoiles et à la lune ». Plus qu'un long article, ces quelques mots disent combien, même pour les musiciens, la musique de Hendrix est **différente**. Et c'est vrai qu'elle donne parfois l'impression de ne pas être de notre époque, d'être en avance, très en avance. Et nous qui suivons tant bien que mal, Jimi fait tout son possible pour nous faire « voler » jusqu'aux étoiles avec lui, il revient en arrière même et interrompt son chemin, attendant que nous soyons enfin prêts à pénétrer dans son univers de sons et de couleurs, si éloigné de celui où nous nous étions.

Il fait l'amour aux étoiles, il est assez grand pour cela, quand il oscille sur une scène et que ses mains noires frôlent, caressent, pincet les cordes de sa guitare, faisant naître d'étranges entrelacs de notes qui s'envolent par deux ou par trois à la fois, torturées, écrasées, comme si Jimi cherchait à en extraire l'essence même. Il est grand quand il ronronne, sussure par-dessus les broderies des cymbales et repart jusqu'au délire, jusqu'à la démesure, mordant ses cordes comme un affamé. Il est grand parce que sa musique est grande, c'est la seule raison.

Alors ? Alors, il faut absolument tenter l'Expérience. PHILIPPE PARINGAUX



Croisille en français

« Demain, ils sauront tous »

— Nicole Croisille, la « petite débutante », celle que l'on découvre, déjà un disque d'or chez elle ; ce n'est pas si mal !

— Ce n'est pas moi qui l'ai obtenu, c'est « Un homme et une femme ». Les Américains n'ont pas acheté Nicole Croisille mais la bande sonore du film.

— C'est quand même toi qui chantais. Avec Georgette Lemaire, ils n'en auraient peut-être pas vendu un million ?
— Finalement, il n'y a pas eu que Barouh et moi dans cette affaire. Tout vient du film. Avec « I'll never leave you », c'est l'inverse puisque ça a marché avant le film, lequel n'a pas l'air d'aller très fort... en France du moins. Si « Un homme et une femme » n'avait pas eu le prix à Cannes, la chanson aurait peut-être marché parce qu'elle était faite pour ça, elle aurait simplement mis plus de temps à démarrer. Si, pour « I'll never leave you », il n'y avait pas eu le Midem, je me demande si ça serait parti aussi vite.

— A propos de ce gala, il faut bien dire que tu n'étais pas très enthousiaste. Tu te cachais sous le nom de Tuesday Jackson.
— Moi ! J'allais au suicide ! J'avais dit à Norbert Saada : « Il ne faut pas que je fasse ce gala. Attends. Demain, le disque va arriver dans les radios et ils sauront tous que c'est moi, alors, ça sera foutu ! ». Au départ, il ne voulait même pas que je passe sous un faux nom. Puis, après, il a compris mes raisons. Les premiers disques portaient

sur l'étiquette Tuesday Jackson. Au générique du film aussi, il y a Tuesday Jackson...

Lucien Morisse était d'accord. Il m'a dit « Tu as raison, c'est tellement américain que les gens ne croiront pas que c'est toi ». J'ai fait ça à cause des gens de radio... Parce que les gens de radio, à part mes potes qui savent que je chante en anglais, ne se seraient doutés de rien. Il n'y a que Babar qui a pigé parce qu'elle me connaît depuis des années, depuis le début. Le disque serait arrivé en radio avec le nom de Nicole Croisille dessus, il ne serait pas passé.

— Est-ce qu'il y a tellement de différence entre le fait de chanter en français et en anglais ?

— Quand on chante en français, on est très handicapée. En anglais, on fait du « sound ». En français, il faut interpréter. Moi, j'avais un peu oublié ça. C'est Barouh et Lelouch qui m'y ont forcé. Ils m'ont brimée comme des fous. Les premières séances avec eux, ce que j'ai pu souffrir !

— Remarque, si tu écoutes bien Aretha Franklin, il y a des moments où elle gueule et des moments où elle chante doucement, en interprétant. Ce qu'il faut, ce sont des chansons avec petit couplet et un pont où tu puisses monter très haut.

— C'est ça. Mais il ne faut pas que ça devienne systématique aussi.

— Je t'ai regardée, l'autre soir à

l'Olympia, pendant le récital d'Aretha Franklin, tu n'en perdais pas une. Tu as donc entendu comme moi les deux ou trois ballades qu'elle a chantées, tout en douceur et qui, pourtant, swinguaient. Moi, ça m'a fait penser à Mahalia Jackson.

— Oui, le grand blues ! « Soul serenade », c'était formidable. Mais ce qui m'embêterait, ce serait de l'imiter. Driscoll, elle ne peut pas s'empêcher d'imiter Aretha. Mais elle a également une voix terrible.

— Et maintenant, que comptes-tu faire ?
— Et bien, il faut que je trouve des chansons. Ce matin, il y a trois ou quatre éditions qui m'ont téléphoné.

— Tu vas chanter en français ou en anglais ?

— Les deux.

— Et l'adaptation française, ou l'originale, — Je ne sais pas trop comment on peut appeler ça — personne n'en a parlé.

— Si, Nicoletta, dans le journal. Et tout de suite, il y a des gens bien intentionnés qui me l'ont montré. Parce qu'on essaie de nous mettre face à face, mais on est des bonnes copines, tous les deux. Tu sais ce qu'elle disait, Nicoletta, quand elle venait d'arriver à Paris et qu'elle n'avait pas encore fait de disque ? Elle disait : « Je suis la fille de mes deux tantes : Croisille et Colette Magny ». Enfin, des gens m'ont dit « Dis donc, lis « Rock & Folk », parce que Nicoletta y parle de toi. » Je lis et je vois : « Je ne



que c'est moi... alors ça sera foutu ! »

vais pas la sortir, c'est très mauvais... tout ça. Et puis, elle l'a sorti. Mais ce n'est pas de sa faute.

— Mais est-ce si difficile de mettre des paroles françaises sur un blues ?

— Il n'y a que Nougaro et Gainsbourg qui sont arrivés à mettre des paroles sur du jazz, et non sur du rhythm'n'blues. Pour le jazz, tu peux trouver des mots français. Eddy Marnay, avec Michel Legrand, a trouvé des mots français qui collaient drôlement bien. Nougaro aussi, et Gainsbourg aussi, sur une musique rythmée mais pas sur le blues. Parce que le blues, c'est une musique à répétition. Il y a un riff et puis on enfonce le clou jusqu'à ce qu'on en ait assez, qu'on demande grâce. Pour le texte, c'est pareil. Il y a trois ou quatre phrases qui reviennent tout le temps. Le blues, ce serait « Ne me quitte pas » de Brel avec seulement trois phrases : « Ne me quitte pas, sans toi je ne suis rien. Ne me quitte pas, reste avec moi jusqu'à la nuit... » Et les gars, ils font « Ne me quitte pas, Ah ! non, ne me quitte pas ». Ils rajoutent des bouts de phrases, des mots, pour faire une autre mise en place. Il vaut mieux, peut-être, quatre phrases qui reviennent sans cesse plutôt que des paroles sans intérêt, faussement poétiques.

— Les gens aiment bien qu'on leur raconte des histoires.

— Oui, mais les chansons faussement poétiques, ça aussi c'est dur à avaler.

— C'est tellement plus facile à faire, en plus.

— Par exemple, on me dit « Barouh n'écrit pas des textes de chansons ». C'est un peu vrai, ce sont des textes à lire ou à réciter. Mais j'aime mieux avoir ça, quelque chose à dire et qui colle bien sur la musique.

— Est-ce que tu serais contente de voir ressortir tes anciens enregistrements ?

— Pas du tout. Quand on les écoute avec le recul, c'est assez mauvais. Ma voix était drôlement acide, aiguë. Et la mise en place était plus que primaire. Ça swingue d'une façon brute, mais « Alleluia I love him so », je le chanterais autrement maintenant, pas plus compliqué, pas plus décalé, mais autrement.

— « Alleluia », c'était avant que tu ailles à New York chanter avec Don Costa ?

— Oui, Don Costa m'a fait changer ma manière de chanter. Et puis en Amérique, je me suis abimé la voix. J'ai eu un polype. Et maintenant, il est là et bien là.
— Et il te sert bien !

— Il me sert pas mal. Là, je ne suis pas enrôlée, mais si je ne me fais pas des aérosols, ça va venir.

— Mais Gilbert Bécaud aussi avait un polype. Il s'est fait opérer.

— Il l'a toujours. Il m'a dit : « Ne te fais pas opérer. Tu vas trouver tes distances. Et quand tu as un truc à faire, sur une longueur de temps, vas-y doucement au début, puis, après trois ou quatre jours,

« Un
homme
et une
femme »
ou
« I'll never
leave
you »
?



ça chauffera ». Enfin, j'y arrive...

— Il va bien falloir si tu fais des tournées.

— Cet été, je dois faire des galas avec Adamo. Mais ça me pose surtout des problèmes de musiciens. Arriver à trouver les musiciens qu'il me faut, c'est compliqué. Moi, ce sont des musiciens de jazz.

— Il te faut les musiciens de Nougaro.

— Ils ont des galas avec lui. On attend la résurgence de Nougaro. Les gens vont bien finir par comprendre. Pour Nougaro, on est quelques-uns à militer, Barouh, Gérard Klein, Francis Lai...

— Son dernier album ne passe pas toujours la rampe.

— « Toulouse », je trouve ça formidable. Moi, ça ne me paraît pas difficile. J'ai toujours été dans ce bain-là. J'ai connu Nougaro avant qu'il commence à chanter. Il était parolier. Je n'ai jamais eu de problèmes pour comprendre ses trucs. Je reconnais qu'il faut écouter les chansons plusieurs fois. Il triture tellement le texte. Évidemment, les gens écoutent la chanson une seule fois et ils en perdent la moitié.

— Maintenant, on parle sans arrêt en France des Américains, des Anglais. Toi, tu as vécu, travaillé aux États-Unis. Tu as chanté dans des clubs de jazz à Chicago, tu as fait des disques à New York, peux-tu me dire la différence entre le travail aux USA et en France ?

— D'abord, là-bas, il faut chanter en direct. On n'a pas le droit de faire des « RR » (rerecordings). Et si, vraiment, il y a des passages très mauvais, on va dans un petit studio et on fait un « RR ». Mais si on se fait piquer par un gars de l'Union des musiciens, ça peut coûter très cher. J'ai assisté à toutes les séances de Costa, pas avec Streisand, mais avec la doublure de Streisand dans « Funny Girl », et bien j'ai vu la fille, qui a une voix terrible, brailler pendant toute la séance, en direct. Impeccable. Par contre, Paul Anka, je suis sûr qu'il faisait des « RR ». Trini Lopez aussi. Ensuite, quand tu fais un tube là-bas, c'est plus difficile, mais après tu peux travailler tranquillement pendant trois ans. Et puis, il y a une telle production de disques que les « DJ » ne peuvent pas tout écouter. Ici, déjà, il y a des disques qui passent à l'as. Ils écoutent le début, si ça ne leur plaît pas, ils arrêtent. Mais, là-bas, c'est

tout juste s'il ne faut pas les acheter pour qu'ils écoutent les disques tellement il y en a...

— Et pas toujours que des bons ?

— Tout le matériel qui s'appelle RnB, quand ça arrive ici, ça fait de l'effet, mais le nombre de morceaux qui sortent... C'est toujours la même chose. Regarde les Supremes, elles ont fait trente fois le même morceau, finalement. Ici, par contre, on ne pardonne pas ça. Après « I'll never leave you », je suis drôlement angoissée. Parce que si on fait un truc avec le même tempo, on est foutus. Il faut que ce soit la même formule, le même style, mais que ce soit autre chose.

— Tout le monde t'attend au tournant. Est-ce que tu as une idée ?

— Je ne suis pas tranquille. De toute façon, ce sera dans le style du blues, une ballade qu'on habillera comme ça, mais il faut que ce soit aussi un truc à voix que je puisse chanter tout de suite sans aller chercher midi à quatorze heures. Pour « I'll never leave you », on a fait trois prises et on a gardé la troisième.

— Et tu n'y croyais pas du tout ?

— Oh ! non ! J'ai fait ça comme ça. Mais « Un homme et une femme » j'avais dit « Ça ne marchera pas ». Alors !...

— Trouves-tu que les gens changent quand le succès est là ?

— Tu sais, Barouh vient de faire une chanson sur Killy pour le film de Lelouch. Et avant, il a passé un week-end avec Killy pour essayer de le connaître un peu. Et la chanson dit à peu près « Toi qui vient de défilé le temps, qui vient de gagner, est-ce que tu sais que les gens te jalouent ou t'aiment pour quelques centièmes de secondes et que finalement, ce sont eux qui changent continuellement. Toi, tu es resté le même et tu as toujours envie d'aller te ballader dans les bois. Mais on t'en empêche parce que brusquement tu es idolâtré. Mais enfin, est-ce que tu ne trouves pas que la victoire a un petit goût de ridicule et de dérisoire. Finalement, il reste quoi ? Rien du tout ». Il paraît que Killy aime bien la chanson parce que ce n'est pas un texte sur Killy le grand. Pas un texte qui l'encense.

Et c'est exactement ce que je suis en train de penser. Parce que les gens disent « Ça y est ça marche, elle a la grosse tête » et tout... Mais c'est pas vrai. Ça

ne marche pas, en plus. On parle de moi, d'accord. Les journalistes se mettent à dire : « Qui c'est, cette fille Croisille ? ». C'est bien, mais si je ne sors pas une autre chanson derrière « I'll never leave you », c'est terminé. Dans six mois, on n'en parle plus.

— C'est d'ailleurs étonnant que les gens qui te connaissent depuis longtemps et qui ont tellement répété « Croisille, elle chante bien, elle danse bien, elle sait tout faire, pourquoi elle ne marche pas ? » soient aussi étonnés par ton succès ?

— Parce que c'est en anglais. Et tout le temps, ils me disaient « Tant que tu chanteras en anglais et que tu voudras faire du jazz, ça ne marchera jamais ». Mais là, je crois que c'est la chanson qui explique tout. Elle accroche. Elle aurait accroché, pas par n'importe qui, mais par quelqu'un qui a le sens de cette musique-là. Herbert Léonard, tu la lui donnes, il en fait un succès. Parce qu'il aime cette musique-là et il la ressent bien. Ou un gars comme Eddy Mitchell, je l'imagine bien chantant ça.

— La chanson sur Killy, c'est toi qui la chantes dans le film ?

— Oui.

— Et elle sort quand ?

— A Cannes, au Festival.

— Mais Cannes, ça te porte bonheur. « Un homme et une femme », le Midem, et maintenant de nouveau Cannes et encore avec Lelouch. Tu peux dormir tranquille. Tu n'as plus de problèmes ?

— Je voudrais bien. Mes problèmes sont aussi des problèmes de réalisations. Je voudrais faire un show, sur scène, à la télé. Et pour un show, il faut des gens et des gens qui répètent, il faut les payer. Et moi, pour le moment je ne peux pas me le permettre.

— « I'll never leave you » doit sortir à New York sur Atlantic et Nesuhi Ertegun à Paris a dit « C'est formidable, on va avoir deux filles sur Atlantic, Aretha Franklin et Nicole Croisille ». Quelle tête feras-tu si jamais tu entres au TOP 100 du Cash-Box ?

— Je paye une grande bamboula à tous mes potes. Et puis je fais un rêve, avec Don Costa, à New York, qui tombe de son fauteuil en criant « Non, je ne lui ai jamais dit de chanter comme ça ! »

(Propos recueillis par
PIERRE CHATENIER

Une figure du passé, une page d'histoire reprend vie : Bill Haley. Bill Haley, l'homme qui a vendu 15 millions de « Rock around the clock » et 60 millions de disques au total, est de retour en Europe. En Angleterre, où « The clock » est un nouveau tube, il fait un triomphe partout où il se produit : au Royal Albert Hall, le 1^{er} mai, son spectacle a provoqué de véritables scènes d'hystérie. Duane Eddy, qui figurait au même programme, a également très bien marché, alors que les deux groupes anglais qui assuraient la première partie ont été sifflés. Lorsque Bill Haley et Duane Eddy ont joué, des milliers de garçons et filles en veste de cuir et chaussures de daim (dans le style des années 57) se sont mis à danser dans les allées, à sauter dans leur rangée et à bondir vers leurs idoles. Bill Haley, à la sortie de son concert, a dit : « Le rock revival est une cause

à laquelle il faut se donner. Si Presley, Jerry Lee Lewis, Little Richard et Fats Domino me suivaient en Angleterre, je suis certain que le vieux rock reviendrait à la mode pour encore cinq-six ans. J'étais confiant pour ce style musical après la vogue du soul et du psychedelic car les jeunes avaient besoin de quelque chose d'autre. Ils ne voulaient pas, non plus, des « protest songs » préférant une musique de danse ». Il est utile de rappeler l'histoire de Bill Haley, ce natif de Détroit (Michigan) qui a eu 41 ans en mars dernier.



Tout gamin, il fabrique avec du carton un semblant de guitare. A 13 ans, il joue pour un dollar par soirée dans une espèce de drugstore. Quelque temps plus tard, il forme son groupe avec des garçons aussi enthousiastes que lui et fait avec eux

plusieurs galas. A 15 ans, il quitte la maison paternelle avec quelques sous en poche et sa nouvelle guitare, dans le but de conquérir la gloire. Après plusieurs expériences malheureuses, il joue avec un groupe très coté : les « Down Homers », puis devient le directeur artistique de la chaîne de radio WPWA à Chester.

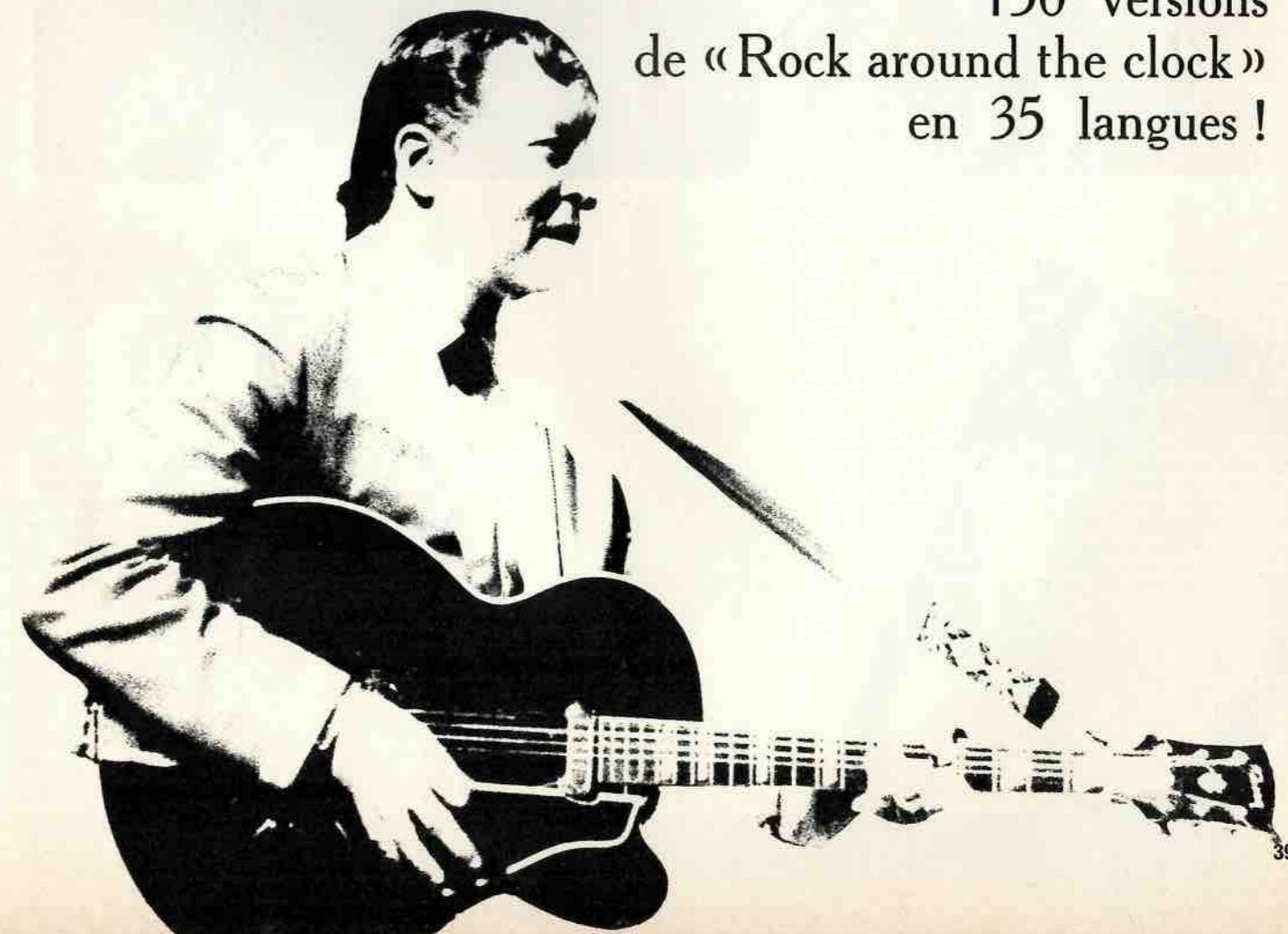


En 1949, Bill Haley sort son premier 45 t avec son nouvel ensemble, les « Saddlemen », pour la firme Cow-Boy de Philadelphie. « My Palomina and I » et « My Sweet Gal from Necado » sont les titres des deux faces. En 1951, son « Rocket 88 » se vend à 12 000 exemplaires. Évidemment, on est loin de ses futurs disques d'or, mais c'est là un début. En 1952, les disques Essex parient sur sa musique, inspirée des chanteurs de rhythm'n'blues et de boogie-

le retour de bill

150 versions

de « Rock around the clock »
en 35 langues !



woogie; ils engagent Bill Haley et ses Saddlemen (qui deviennent les Comets). En 1952, ils enregistrent ensemble une vingtaine de disques. En 1955, le rock explose sur l'Amérique, l'Europe, le monde entier. « Rock around the clock » est un succès mondial. C'est le premier véritable best-seller parmi les soixante que vont conquérir Bill Haley and his Comets; il précède aussi les tubes d'Elvis Presley, Little Richard, Gene Vincent and so on. Parmi ses autres hits, citons en 1956 « Shake, rattle and roll », « See you later alligator », « Rock a beatin' boogie »; en 1957 « Rip it up », « Rockin' thru the rye ». Bill Haley est déjà venu deux fois en Grande-Bretagne: la première fois en 1957 et la seconde en 1964. On a pu le voir également au cinéma dans « Rock around the clock » et « Blackboard jungle » (Graine de violence).



J'avais rencontré Bill Haley le 24 septembre 1966 lors de son passage au feu Alhambra de Paris. Je vous livre ci-dessous quelques extraits de notre entretien.

J. B. : Bill, comment voyez-vous notre pays?

B. H. : J'aime beaucoup votre pays, j'aimerais y revenir souvent. La première fois que nous sommes venus, c'était à l'Olympia, en 1958: il y eu beaucoup de chahut.

J. B. : Quels sont les autres pays que vous avez visité?

B. H. : Ils sont très nombreux, c'est incalculable: l'Australie, toute l'Amérique, la plupart des pays européens et asiatiques.

J. B. : Vous êtes-vous produit au Star Club d'Hambourg?

B. H. : Oui, en 1962. L'ambiance qui régnait était formidable et le club est immense. A notre programme, il y avait les Searchers, les Swinging blue jeans et Kingsinze Taylor.

J. B. : Que pensez-vous des Beatles et d'Elvis Presley?

B. H. : A chaque fois que le rythme tombe, il y a des gens comme les Beatles ou Elvis Presley pour tout relancer. Le style des Beatles est très étendu, ce qui leur permettra de durer...



J. B. : Vous connaissez bien Elvis?

B. H. : Elvis et moi sommes de bons amis. Mais Elvis Presley est un beau garçon, ce qui n'est pas mon cas. C'est pour cela qu'il préfère faire du cinéma; moi, je ne suis qu'un chef d'orchestre. Elvis Presley a débuté dans mon spectacle en 1954, il venait d'enregistrer « That's all right mama » et me disait souvent que j'étais son chanteur préféré. Je l'admire beaucoup et après tout, c'est lui qui a gagné le plus d'argent depuis ses débuts!

J. B. : Et Bob Dylan, et James Brown?

B. H. : Ce sont deux spécialistes, je ne vous apprendrai rien. Chez Dylan, j'aime surtout ses folk songs

tel « Blowin' in the wind ». Brown, lui me rappelle le Little Richard des années 55-56-57. C'est un magnifique « showman ».

J. B. : Certains ont dit que vous étiez le roi du rock, que répondez-vous à cela?

B. H. : C'est une question de goût personnel. On a dit que nous étions les créateurs de cette musique. Parmi les autres prétendants, citons Little Richard et Jerry Lee Lewis; mais, je crois qu'en fin de compte, je remettrais la couronne à Elvis.

J. B. : Qu'est-ce qui vous a provoqué le plus de joie durant votre carrière?

B. H. : Depuis 1950, nous jouons du « country and western »; en 1953, nous eûmes notre premier succès, mais en 1956, lorsque « Rock around the clock » obtint le triomphe que vous savez, j'eus la plus grande joie de ma carrière. « Rock around the clock » avait été écrit par Jimmy de Knight et Max Freedman, originaires de Philadelphie. Mon directeur artistique, chez Essex, n'en voulut pas. Finalement, j'enregistrai cette chanson pour les disques Decca dans l'après-midi du 12 avril 1954, au Pithian Temple de New York. « Thirteen women », « ABC Boogie » et « Shake, rattle and roll » furent enregistrés pendant la même séance. Depuis, il y a eu 150 versions de « Rock around the clock » en 35 langues diverses...

Bill Haley triomphe toujours avec cet air vieux de 14 ans déjà.

JACQUES BARSAMIAN

TROIS BRETONS



La Bretagne, pays de tradition, pays controversé, soulevant le chauvinisme de certains, les moqueries des autres, retient ce mois-ci notre attention: en effet (le saviez-vous?), outre les calvaires, les bigoudens et les crêpes, elle est aussi fertile en musique et en poésie d'une haute qualité. Nous avons décidé de réunir dans un même article trois chanteurs qui commencent à faire sérieusement parler d'eux et qui, tous, y sont nés. Leurs œuvres et leurs idées sont différentes, mais à notre avis complémentaires plus que contradictoires. Chacun d'eux, apportant des éléments personnels et nouveaux à la chanson francophone, mérite notre sympathie éveillée.



ALAN STIVELL: BEATLES BRETONS

ALAN STIVELL, 22 ans, est le benjamin d'entre eux. Reconnaisable entre mille grâce à sa coiffure médiévale et surtout à sa harpe celtique au son merveilleusement cristallin, Alan est une figure inamovible du « hootenanny » du Centre Américain où, chaque mardi, il fait la joie des quelques centaines de spectateurs en présence. Nous vous livrons ses propos sur la musique celtique et la façon dont il l'adapte à son répertoire.

R & F : D'abord, qu'est-ce que la musique celte?

A. S. : Commençons par: que veut dire celte? Les Celtes sont une communauté de peuplements qui, dans l'Antiquité, avait conquis une grande partie de l'Europe, lui apportant sa langue et sa culture. Puis, avec la colonisation romaine et les invasions germaniques, la civilisation celtique dut se retrancher dans les zones où on la trouve encore maintenant: Irlande, pays de Galles, Ecosse, Ile de Man, Cornouailles, Bretagne. La musique celtique, tout en évoluant, a conservé beaucoup des caractères de la musique européenne ancienne (celle-ci était très proche de la musique orientale, mais au fil des siècles une série de mutations d'origine aristocratique a peu à peu « grignoté » les musiques populaires traditionnelles. C'est pourquoi la musique celtique a gardé des ressemblances avec celles de l'Orient: ainsi par exemple certaines chansons des Iles Hébrides en rappellent d'autres du Tibet, etc.). La musique celtique a beaucoup influencé, notamment, le folklore anglo-saxon: des chansons en Anglais que l'on connaît par Joan Baez ou Pete Seeger, comme « Jackaroo », « Henry Martin », « House Carpenter » ou « Pretty Saro », ont des musiques parfaitement celtiques.

R & F : Influence aussi, je crois, sur la pop music actuelle?

A. S. : Oui, très nettement; c'est un point peu connu des amateurs, mais le fait est cependant réel, scientifique: « A taste of honey » ou « Eleanor Rigby » des Beatles, sont des airs celtiques. C'est pourquoi le jeune Breton qui, actuellement, se moque du folklore de son pays tout en sifflotant un thème de Joan Baez ou des Beatles, sans le savoir, revient au galop à son naturel: j'en connais de nombreux exemples, ça se ressemble comme deux gouttes d'eau! (Il faut dire que l'aversion de notre Breton s'explique du fait qu'il est habitué à entendre du folklore autochtone de fort mauvaise qualité. CQFD).

R & F : De votre côté, comment vous rattachez-vous à cette musique?

A. S. : Mais d'abord, de par mon répertoire de chansons folkloriques américaines d'influence celte (« Shenandoah »), irlandaises, écossaises, bretonnes, je prouve le rapport étroit qui existe entre les folklores breton et anglo-saxon. Bien sûr, je chante et compose aussi en Français, mais, là encore, la musique reste celtique. Pourtant, je n'ai nullement l'intention de me cantonner dans le folklore, puisque de nos jours toutes les catégories de musiques tendent à se rapprocher. (N.D.L.R.: la frontière entre le « free-jazz » et le « psychédélique », entre le « folk » et le « pop » sur le 30 cm « In my life » de Judy Collins, entre « Cut across shorty » de Cochran et un « Hillbilly », est parfois difficile à établir, en effet.)

R & F : Vous n'êtes donc pas spécifiquement, pas exclusivement, un folkloriste?

A. S. : Non, ce qui en fait m'intéresse et conditionne ma musique, c'est le fond celtique qui demeure, et non pas la forme folklorique traditionnelle: on peut très bien faire de la musique vraiment celtique avec une guitare électrique et des amplis!

GLENMOR: DIEU ME DAMNE

GLENMOR, chanteur chevronné et poète au grand cœur, a 35 ans et dirige un cabaret dans son pays, près de Morlaix. C'est le seul des trois que nous n'avons pu rencontrer, car il habite trop loin. Les Parisiens toutefois ont été nombreux à l'applaudir à la Mutualité le 22 mars dernier. Le visage triangulaire, les cheveux longs et la barbe en pointe, il incarne la révolte généreuse d'un homme qui à travers son œuvre, cherche à retrouver la pureté première de l'amour et de la sincérité, un peu à l'instar de Brassens, l'un de ses grands amis, mais cependant avec parfois plus de virulence, comme dans « Dieu me damne »: « Dieu me damne ».

En direct
des dolmens:
Alan Stivell,
Glenmor et
Jacques Bertin.



» Si pour bâtir gîte et maison
 » Qui font de l'idiot l'honorable
 » Il me faille défaire une seule chanson
 » Au nom d'un crédit probable
 » Dieu me damne
 » Dieu me damne
 » Si pour me sentir encore vivant
 » Et survivre à l'ombre de leur colère
 » Il me faille subir le martial talent
 » De ceux qui n'ont de couilles qu'à la guerre
 » Dieu me damne

» S'il me faut
 » Pleurer de nuit
 » Parce qu'au jour on rit des larmes
 » Et tronquer les couleurs de la vie
 » Avec des mots l'orgueil et les armes
 » Dieu me damne.»

Connaissez-vous beaucoup de chanteurs aussi sincèrement véhéments, à l'heure actuelle? D'ailleurs, ce n'est pas par hasard que Glenmor a été censuré pendant plusieurs années sur les antennes de l'O.R.T.F. Récemment enfin accepté, il y a remporté un triomphe sans bavures. Le problème de la Bretagne libre? Il y pense et, licencié en philosophie, il nous semble que sa position n'a rien de risible: en effet, il n'existe pas un nationalisme, il en existe deux: celui qui veut conquérir et coloniser tout le monde, et celui qui, injustement attaqué, se place en légitime défense; si vous voulez, celui des États-Unis contre celui du Vietnam du nord où, il n'y a pas si longtemps, celui de la France contre celui de l'Algérie. Ethniquement, historiquement, nous venons de le voir, les Bretons sont des Celtes, pas des Français; alors?... (Pour dissiper toute équivoque, précisons que je ne suis nullement breton, mais il faut savoir examiner avec sympathie tous les points de vue).



Quoiqu'on en pense, Glenmor est de ces hommes dont la valeur artistique impose le respect: il semble qu'actuellement il traverse une période comparable (excusez-moi d'y revenir) à celle des débuts de Brassens. Le même sang de la liberté, du refus des concessions, coule en ses veines; nul doute que si certains sourient encore, le talent immense de Glenmor en sortira victorieux et magnifié, comme pour son prestigieux aîné. Mais oui, pourquoi pas?

JACQUES BERTIN: LA VOIE DE BREL

JACQUES BERTIN, peut-être le plus étonnant de nos trois hommes, originaire de Rennes, vivant à Paris, s'exprime de façon beaucoup plus française, et si la chanson est un art, alors c'est peut-être lui le jeune auteur-compositeur le plus qualifié pour

nous le rappeler. Un critique n'a pas hésité à déclarer que dans la chanson française étaient survenus trois événements essentiels: il y a trente ans, Charles Trenet; il y a quinze ans, Georges Brassens; et maintenant, Jacques Bertin. Son premier 30 cm a remporté le Grand Prix de l'Académie Charles Cros: coup d'essai, coup de maître! Il a bien voulu se soumettre à notre petit questionnaire:



R & F: Pourquoi êtes-vous devenu chanteur?
JACQUES BERTIN: Je faisais des études à Lille et, par violon d'Ingres, j'écrivais des chansons. Je participais à des « jam-sessions » avec des amis et un jour, un journal local avait organisé pour les jeunes chanteurs un concours que j'ai gagné; Jacques Douai, qui faisait partie du jury, m'a encouragé à venir à Paris où il m'a présenté à Luc Bérimont. Celui-ci m'a fait concourir à la « Fine Fleur » où j'ai gagné, à la suite de quoi j'ai enregistré pour BAM un 30 cm qui a remporté ce prix, au mois de mars 1967. Au départ, je ne voulais pas à tout prix « faire carrière », puisque je faisais des études de journalisme, mais la chance aidant, je m'y suis prêté volontiers.

R & F: Comment composez-vous?
J. B.: Pour la musique, je n'ai pas eu de formation technique; j'ai appris la guitare tout seul, la musique me vient spontanément. Je veux surtout qu'un air « colle » au texte, et cela se sent plus qu'on ne l'explique.

R & F: Avez-vous eu des « maîtres »?
J. B.: Je ne le crois pas; au début, je pensais sans arrêt à bien poser mes notes, à articuler le mieux possible, etc. Je cherchais ma façon de m'exprimer, que je pense avoir à peu près trouvée à présent; quand je chante aujourd'hui, je ne pense plus à tous ces problèmes techniques, c'est devenu naturel. Alors, les ressemblances que l'on a pu me trouver (notamment avec Jacques Douai ou Jacques Brel) devraient à mon avis être à l'avenir de moins en moins sensibles.

R & F: Justement, à ce propos, quand Luc Bérimont écrit sur vous que le « fils de Brel est ici », qu'en pensez-vous?

J. B.: Bérimont en fait a écrit que je suis « un même groupe sanguin plutôt qu'un même visage ». Je pense qu'il y a en moi quelque chose de plus passionnel, de moins

anecdotique que dans Brel. Je crois que je commence à comprendre: on peut être le dauphin de Brel ou de Ferré, mais pas de Brassens, parce qu'il est allé jusqu'au bout de son art. La voie de Brel par contre n'a pas encore fini d'être explorée.

R & F: Comment situez-vous le bonhomme par rapport à ses chansons?

J. B.: Je ne raconte pas des histoires qui me sont arrivées: par exemple, dans « Faut-il être fou? », bon, je n'ai pas vécu la guerre d'Espagne, et pourtant j'ai vécu les sentiments qui y sont dépeints. Ce n'est qu'une toile de fond, pour montrer qu'il est possible de se poser les mêmes questions, de traverser la même crise dans des circonstances très différentes.

R & F: Qu'est-ce qui est important dans votre vie quand vous ne chantez pas?

J. B.: Le cinéma, j'y vais aussi souvent que possible, mais toutefois sans me considérer comme un vrai cinéphile. J'aime aussi le journalisme. Et puis surtout j'aimerais, par le truchement de la chanson, avoir la possibilité d'accéder à d'autres activités sociales, culturelles, etc.

R & F: Vous aimez la Bretagne?

J. B.: Ah ça, c'est à la fois très simple et très complexe à expliquer: d'un côté j'aime bien la Bretagne parce que j'y suis né, que c'est un beau pays, etc. C'est le point de vue sentimental de la question. Du point de vue politique, je ne me sens absolument aucune affinité avec le nationalisme breton; je hais tous les nationalismes. En 1945, les Français qui avaient fait de la résistance et qui disaient « nous avons sauvé la France », mais c'était « nous avons sauvé la liberté » qu'il aurait fallu dire! Pour résumer sur ce sujet, je ne comprends pas qu'on me pose encore des questions sur ce que je considère comme un faux problème.

(N.D.L.R.: Attention, la Bretagne n'est absolument pas un thème des chansons de Jacques Bertin, elle s'y trouve comme un décor, joli, beau même, et poétique, parce que c'est ce qui lui vient le plus naturellement et c'est très bien ainsi; mais le hasard aidant, cela aurait pu être la Côte d'Azur ou Ménéilmontant).

R & F: Qu'espérez-vous pour l'avenir?

J. B.: J'espère être reconnu: je veux dire par là être considéré comme quelqu'un d'important dans le monde de la chanson, avoir aussi quelque influence dans ce métier pour contribuer à faire admettre la chanson au rang d'art, qu'elle soit prise avec autant de sérieux que, par exemple, la littérature ou le cinéma.

Alan Stivell, Glenmor, Jacques Bertin: trois fortes personnalités, éminemment sympathiques que vous devez découvrir, si ce n'est fait: le premier pour sa mise en valeur originale de la musique celte, le second pour sa virulence qui secoue toutes les apathies, le troisième pour le sang neuf qu'il apporte à la chanson française. Il est probable qu'avec de tels atouts dans leurs jeux, le temps leur apportera la consécration que chacun d'eux mérite.

JACQUES VASSAL

P.S. Alan Stivell: un disque super 45 t. FONTANA 460.244 ME.

Glenmor: renseignements pour disques et récitals: Mlle Garlonn Legoarnic, attachée de presse, 27, avenue Duquesne, Paris VII^e. Jacques Bertin: un disque 30 cm. BAM C 425, série « Club ». J. V.



Rita Pavone et Henri Leproux.



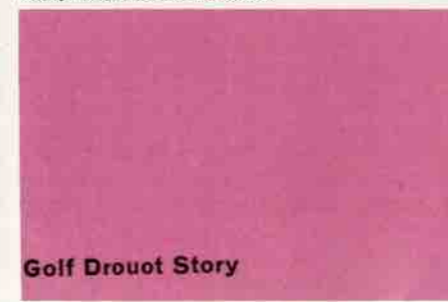
Rocky Roberts et les Airdales.



La Guitare d'Or.



Philippe Adler, Trini Lopez, Jacques Garnier.



Golf Drouot Story



Moustique, révélation de la Guitare d'Or.



Les Aiglons et Evy.



ET LA FETE CONTINUE



Noël Deschamps.

Coquatrix et Leproux, directeur du Golf Drouot, organisent du 1^{er} au 3 juin 1963 « La guitare d'or » — ou jamboree du rock et du twist. Elle a pour but de donner une possibilité de s'exprimer aux nombreux groupes n'ayant pas encore fait leurs preuves, qu'elle que soit leur nationalité. « Possédant quelques six cents adresses de divers orchestres, souligne Henri Leproux, il ne me fut

pas difficile de trouver des candidats ». Deux cents groupes se présentent aux éliminatoires. Il en vient de toutes les villes de France, mais aussi de Suisse, Belgique, Angleterre, Luxembourg, et même des militaires américains... Le conseil d'administration, composé de Bruno Coquatrix (président d'honneur), Lucien Morisse (président), Henri Leproux (vice-président) et Daniel Fili-

pacchi (secrétaire général), des journalistes comme Christophe Izard (France-Soir), le parolier Georges Aber... sélectionnent seize finalistes qui reçoivent tous un prix: le premier d'une valeur de 5 000 F en espèces. Il ira aux Vicomtes, avec Jean Bouix (actuel chanteur du Paul Harris Group); le second à Moustique (1 000 F); le troisième aux Klebers (500 F plus une prime offerte par Europe 1

6

comme premiers provinciaux classés). Il y a également des prix pour le plus jeune, le premier groupe instrumental (les Strangers du Havre), la première formation étrangère (les Sherptomes avec le futur Eddie Lee Mattison) et la première chanteuse (Minou, devenue depuis chanteuse de l'orchestre de Jacques Hélian). Des artistes comme Johnny Hallyday et Sylvie Vartan sont venus les encourager avant d'applaudir Jerry Lee Lewis, l'un des pionniers du rock, dont c'est la première à Paris. Il interprète tous ses succès, de « Great balls of fire » à « Whole lotta shakin' goin' on ». Il se roule par terre, monte sur son piano et tape sur son clavier dans l'hystérie générale. Ce festival, présenté brillamment par Jacques Martin, restera dans les mémoires.

LA FOLLE NUIT

Un autre événement inoubliable se déroule le 22 juin : la « folle nuit de la Nation ». Cent cinquante mille fans, canalisés par un service d'ordre, viennent entendre gratuitement leurs idoles Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Richard Anthony, les Chats Sauvages, le gala est organisé par Europe 1 et le mensuel « Salut les Copains », qui célèbre son premier anniversaire. « Johnny Stark et Lucien Morisse, dit Henri, vinrent me voir au Golf Drouot l'après-midi du fameux jour, voulant se renseigner sur un éventuel chahut de la part de ma clientèle. Je leur assurai qu'ils pouvaient avoir confiance, les jeunes du Golf Drouot étaient enchantés du spectacle qui leur était réservé ». Pour Hallyday, véritable roi de la fête, c'est le triomphe : littéralement électrisées, des filles sautent des barrières, escaladent le podium pour danser avec Johnny tandis qu'il chante « Les bras en croix ».

La presse critique beaucoup cette soirée et Daniel Filipacchi réplique : « Il est bien évident qu'il y a là de quoi exciter la jalousie ; car aucun politicien, aucune organisation de rencontre sportive ne peut espérer approcher le succès de Sylvie Vartan ou de Johnny Hallyday ». C'est à cette époque qu'on commence à parler en France, sous la plume de Jean-Claude Berthon, des Beatles. Berthon titre : « The Beatles, doivent faire un malheur en France » et il poursuit : « Deux guitares espagnoles, une batterie et un harmonica, voilà tout l'attirail que possède The Beatles pour faire hurler sur leur passage le jeune auditoire anglais ». Leur coupe de cheveux défraie particulièrement la chronique : « De passage à Paris, nous rencontrâmes un jeune photographe allemand qui portait une frange sur le front et nous décidâmes d'en faire autant ». Au Golf Drouot, le style Beatles a des répercussions ; beaucoup d'habitues adaptent cette coupe et Henri

ajoute : « C'est à ce moment-là que les groupes se mirent à venir sur scène avec quatre micros au lieu d'un comme par le passé, lorsqu'il y avait un seul chanteur ».

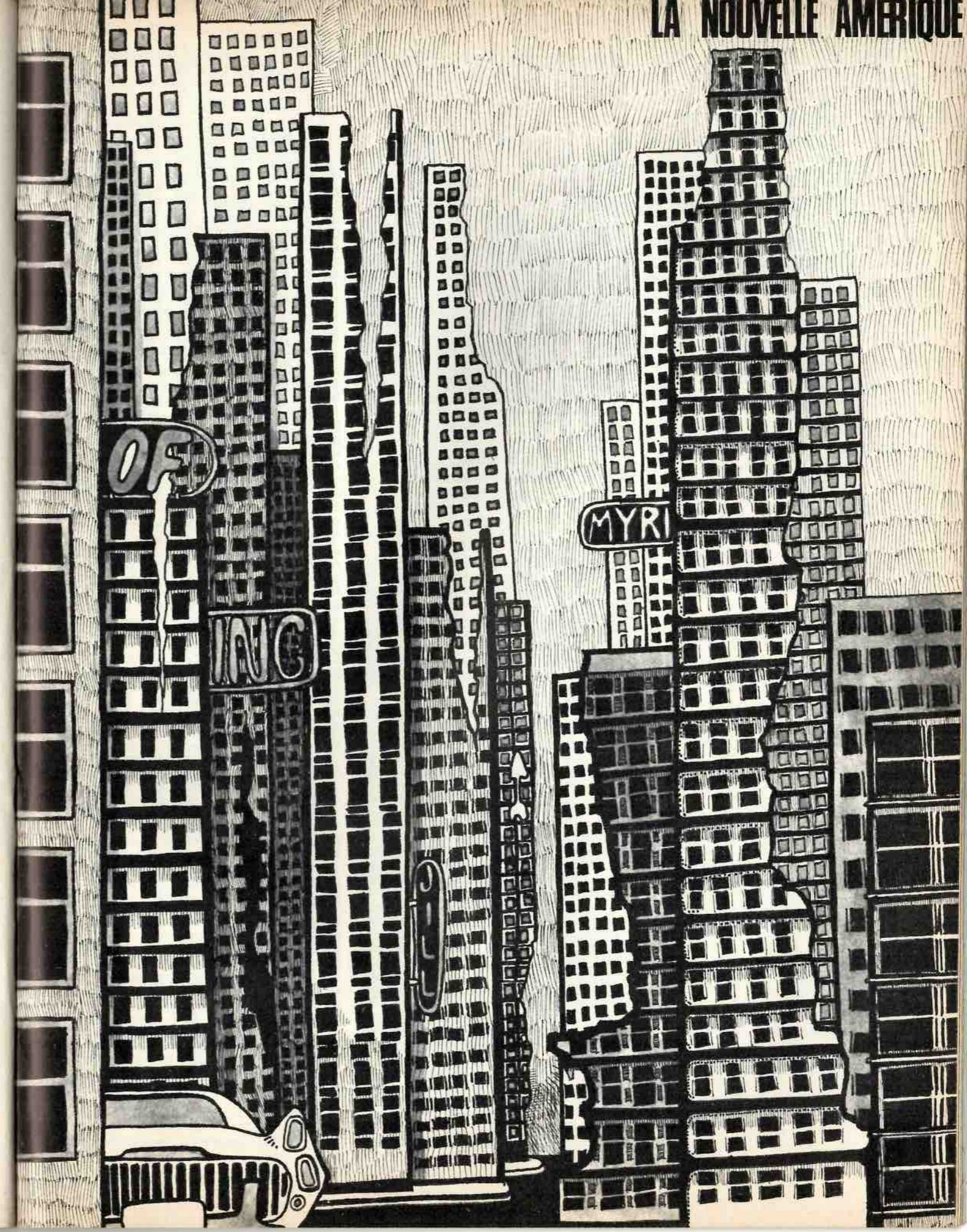
A 9 000 MÈTRES

A partir de la rentrée, en septembre 1963, la maison Coty, à l'occasion de la sortie d'un nouveau parfum « Amant », décide d'offrir régulièrement chaque vendredi un prix de 500 F à la meilleure formation du tremplin des amateurs et un bulletin hebdomadaire « Golf Drouot Actualités », à la clientèle du Club. Henri Leproux et Roger Frey publient chaque semaine la vie du Club, les échos, le hit parade et le compte rendu de la précédente soirée du tremplin. Le 30 septembre, Hector débarque au Golf en jacre. Il est filmé par les actualités cinématographiques « Pathé Journal ». Le 27 septembre, le groupe anglais des Witchdoctors obtiennent un gros succès au Golf. Henri Leproux, de son côté, passe à l'émission de l'O.R.T.F. « Performance » — où il interprète une ballade de Jean Sablon. Radio Monte-Carlo présente tous les jeudis une émission de deux heures intitulée « Visa pour le Golf Drouot », réalisée par Pierre Guy. Pour son six millionième disque, un madison, André Verchuren enregistre « Carrefour Drouot ». Le 14 octobre, Françoise Dumayet tourne pour la télévision, au Golf Drouot « L'avenir est à vous ». Cette émission sera suivie de plusieurs autres, tournées au club avec Moustique, Long Chris, Ron & Mel, les Jumelles, Eddy Mitchell. Le 4 octobre, Gene Vincent, les Sunlights, Frank Adams, Tony Victor, Moustique, les Chats Sauvages, Ron & Mel (avant leur départ pour une longue tournée), Eddy Mitchell (fasciné par son idole de l'époque, Gene Vincent) et les Aiglons se produisent sur le podium après avoir applaudi les vainqueurs de la soirée, des étudiants de Bordeaux, les Chacals. Le 11 octobre, les Sorts se produisent pour la première fois en France, au Golf. « Comme ils n'avaient pas d'orchestre, ajoute Leproux, ce soir-là, ils chantèrent accompagnés par une bande magnétique de leur play-back orchestre. Ils débarquaient tout juste de Madagascar ». Ce soir-là, également au manoir le Petit Prince, un garçonnet de onze ans, arrivé de sa Suisse natale. On peut lire dans le mensuel « Music-hall » le hit parade du Golf Drouot et la sélection des meilleurs orchestres présentés par Henri Leproux. Le vendredi 25 octobre, Rita Pavone, grande vedette italienne déclare à sa descente d'avion : « Ma première visite sera pour le Golf Drouot ». On l'y voit effectivement quelques heures plus tard. Elle remettra le prix de 500 F à Samson Bay (aujourd'hui Patrick Samson, grande vedette Outre-Alpes) et ses Phéniciens. Ce même jour,

début (avec son groupe les Gentlemen de Tours), un jeune chanteur : Alan Jack. Le mardi 29 octobre, les passagers du DC 8 de l'UAT qui reliait Paris à Marseille purent constater une animation insolite : Sheila est là, avec Claude Carrère et Henri Leproux. Ceux-ci animent l'émission « Exclusif », en direct pour Radio Monte Carlo. A une altitude de 9 000 mètres, à une vitesse de 900 km/h, tous trois confient leurs impressions aux auditeurs. Quelque temps plus tard, Sheila chante sur la scène du Gymnase de Marseille, accompagnée de ses musiciens, les Guitares, qu'elle avait découverts au Golf Drouot. Le 10 novembre, Michel Cogoni, d'Europe 1, anime « Bon Dimanche les copains » dans le club d'Henri. Le 22 novembre, une nouvelle vedette naît sur le tremplin. Son nom : Noël Deschamps, chanteur des Atomes. Noël a 21 ans, il écrit et compose ses chansons. Henri dit de lui : « C'est une certitude, Deschamps ira loin ».

JEAN FERRAT ET VINCE TAYLOR

Le même jour, une jeune fille de 14 ans réalise le rêve de beaucoup de jeunes : connaître la capitale et être reçue au Golf Drouot. Elle a su trouver le plus beau titre pour une chanson dont les paroles ont été proposées à tous les jeunes français. « La course folle » est le titre de la version chantée par Marijan (depuis devenue Michel Orso), du succès des Aiglons « Stalactite ». Christiane Lepout, de Clermont-Ferrand reçoit une garde-robe complète en présence d'Olivier Despax, Hugues Aufray, Gillian Hills, Monty et bien d'autres. Le 6 décembre, Rocky Roberts et les Airdales font une grosse impression sur le public du Golf qui avait déjà apprécié la prestation de Bibiche, figure légendaire du Golf. La fille de Max Linder lui remet une guitare et distribue des pièces gratuites permettant d'assister à la projection du film « En compagnie de Max Linder ». Le 28 décembre, un groupe anglais se révèle au Golf : les Downbeats. Dans la salle, on peut voir Nino Ferrer, Billy Bridge, Jean Ferrat, Sheila, Sophie et Vince Taylor. « Balzac-10-10 », l'émission de R.T.L., animée par Jacques Garnier et Philippe Adler, plante ses micros au Golf Drouot. Little Stevie Wonder est le premier invité au club dans le cadre de cette émission qui a lieu chaque jeudi. Outre-Atlantique, le Golf jouit d'une réputation flatteuse : le « New York Herald Tribune » y consacre de très importants articles. La presse internationale est touchée par le phénomène Golf Drouot : « L'illustré de Lausanne », l'hebdomadaire italien « Set-teno », divers journaux allemands et japonais se joignent à « Cinémonde », qui consacre une rubrique hebdomadaire à ce célèbre club. (à suivre). JACQUES BARSAMIAN



L'Amérique est-elle à l'origine des mouvements de jeunes qui agitent le monde? Déjà, nous avons consacré une large place au phénomène hippie. Ce mois-ci. Alain Dister en Californie et Claude Villers à New York font le point sur une situation qui laisse espérer une évolution des esprits. De nombreuses publications ont commenté les événements récents en France : nous avons pensé qu'il nous incombait de traiter ce sujet dans le cadre d'un pays où naquirent et s'épanouirent des formes musicales que nous défendons.



Alain Dister : journal d'un étudiant californien.

LUNDI 8 heures. On a bu tout le lait. Et des corn-flakes sans lait, c'est plutôt raide. Et puis ce matin, ça va mal. La douche est occupée depuis hier soir par un type qui savait pas où dormir. Ma voiture ne démarre pas et le campus est au moins à 200 mètres. Je n'y arriverai jamais à temps pour le cours d'épistémologie constructive. Jill est dans une humeur épouvantable et parle de déménager.

12 heures. Encore du rôti de bœuf à la Cafeteria. Avec cette sauce mexicaine qui donne des bulles dans l'estomac. Pourtant, le hall à manger vaut bien qu'on y prenne quelques repas. Quelle architecture! Et Jill qui boude de l'autre côté de la table.

12 heures 31. La glace a fondu au soleil et le chocolat patauge dans une mare de flotte. Musique! Vingt musiciens dispensent des harmonies ellingtoniennes dans une cour. Les ouvriers du bâtiment voisin en profitent pour coincer une bulle. Cela me fait penser à récupérer le disque de danses balino-singalaises que Stevie m'a emprunté pour une session psychédélique.

18 heures. Le soleil tombe vite. James passe, encore défoncé. Redescend-il quelquefois?

MARDI 9 heures 37. Plus de Jill! En profiter pour téléphoner à Myriam. Devant le campus, deux personnes, un couple, évangélistes. Il faut casser du communiste, et rallonger les mini-jupes, et bouffer du poisson le vendredi et ne faire l'amour qu'en cas d'absolue nécessité. Sinon, feu éternel, géhenne et déconsidération de la voisine vous pendent au nez. Sûrement des gens du Sud. De temps en temps, un hippie leur donne la réplique.

10 heures 52. Méditation essentielle et révolution sibirite. Un cours intéressant. Un peu confus, tout à fait incompréhensible mais passionnant. Tout de même, la pro-

chaine fois, j'emporterai de la lecture ou je ferai la caricature du swami.

15 heures. Voilà Myriam. Elle vient d'assister à une réunion du parti néo-Trotzkyste. Elle veut m'emmener coller des affiches et vendre des badges. Je préférerais voir W.C. Fields au ciné-club.

19 heures. James plane toujours.

MERCREDI 10 heures 41. J'arrive en retard au cours de mathématiques transcendantes. Tiens, un nouveau professeur. Un Français qui parle avec un affreux accent. Je comprends un peu. Il est drôle ce type, grand, maigre, avec ses cheveux dans les yeux et sa barbichette en pointe et ses pieds nus et ses colliers. Il arrive d'Afghanistan. On dit que son père est un homme politique très important dans son pays.

11 heures 25. Je le revois à la Cafeteria avec un photographe français.

Myriam manifeste avec deux mille confrères pour qu'on légalise le nudisme sur le Campus entre 13 heures et 15 heures 30. C'est donc avec Kathlyn que je passe l'après-midi, à parler des plantes sur l'herbe. A moins que ce ne soit l'inverse. Elle est belle, Kathlyn. 256 étudiants — au moins, et lorsqu'il fait très froid — sont amoureux de sa chevelure de feu — (oh, que c'est mauvais).

Un chanteur pousse la romance, tout seul, dans l'espoir de ramasser quelques pennies pour un hamburger.

20 heures 55. James passe. Il faudra que je lui demande comment il fait pour ne pas redescendre.

JEUDI 11 heures 23. Cette fois, ce n'est pas la peine que je me dépêche pour aller au cours. Il y a cinq minutes qu'il est terminé. Mais comme, de toute façon, il n'y a rien à faire dans cette piaule, autant aller finir de dormir sur les pelouses du campus en regardant les filles passer. Comme cela, on ne sait jamais si l'on rêve ou non.

13 heures. Un groupe Country and Western joue sur les marches, juste devant moi. Une fille au violon, plus un banjo et une guitare. On tape du pied, on sourit. Les musiciens ont l'air de sortir d'un saloon 1860. Le chanteur mange sa moustache quand il ouvre la bouche.

15 heures 18. Lecture sur les statistiques financières à travers les cunéiformes du code d'Amourabi. Comme par hasard et par enchantement, je suis devant le seul — parmi 12 — récepteur de télévision qui ne marche pas. Je tourne le bouton et attrape la bande dessinée sur les Beatles. Enfantin et pas drôle. Je préfère dormir.

En attendant Joan.

21 heures 45. Je crois que je commence à comprendre le truc de James.

VENDREDI 12 heures 10. L'herbe sent bon dans la pièce. Joan dort encore. Il faut que je me dépêche pour acheter une centaine de « Barb » et les revendre à l'entrée du campus.

14 heures 15. Encore vingt numéros à vendre. C'est fatigant, ce boulot, mais ça rapporte vite et beaucoup. Dès que j'aurai terminé, je fonce à San Francisco voir Cheryl d'abord et, ce soir, danser au Fillmore avec Big Brother et Country Joe. Les évangélistes sont toujours là. Maintenant, il y en a quatre. Mais je crois qu'ils ne sont pas tous d'accord. Sans doute parce que l'un est noir.

16 heures 18. Tant pis pour l'anthropologie psychédélique. San Francisco, la ville, le bruit. Toutes les petites épiceries avec les

devantures multicolores: Seven Up! Et les Noirs dans les rues, les enfants qui dévalent sur leurs chariots à roulettes, les tramways filent, emportant leur cargaison de « middle-class » vers des banlieues lointaines, jalousement tenues à l'écart des agitations juvéniles; les funiculaires s'accrochent aux pentes de Powell Street. Le marteau-pilon creuse Market pour y installer le métro; les clochards flottent entre deux bars, le regard mouillé. Les maisons sur Sutter s'en vont gratter le ciel de leurs pignons rococo; un bout de brume se sauve sur une hauteur Ashburienne. Je pense à tout cela en regardant défilier les poutres de fer du Bay Bridge sur Alcatraz. A Cheryl aussi, à sa peau d'ébène et sa maison pleine de mystères et de surprises.

23 heures. James Joplin vient d'empoigner le micro pour la deuxième fois et pour la deuxième fois, la salle s'est soulevée et s'est mise à onduler. Dans un coin, James virevolte.

SAMEDI 13 heures 05. Je me lève péniblement. Pas envie de retourner à Berkeley, mener ma petite vie plastique et confortable, évoluer entre la Cafeteria, les pelouses, les filles trop belles et le grand hall du « Student's Union » où il fait si bon dormir sur un grand canapé, réveillé par les coups de langue trop familiers de l'un des cent mille chiens du campus. Ou caracolier dans une voiture de sport ou chevaucher une moto bigarrée.

Bouffer un plat de riz chez le chinois parce que c'est moins cher que les hamburgers et attendre la sortie du « Barb » pour gagner juste ce qu'il faut pour tenir jusqu'à la sortie de l'Express Times, qu'on vendra de la même façon.

Ou parler de Révolution devant une pile de disques en caressant son chat. Créer un parti, histoire d'embêter le Peace-and-Freedom et parader avec la poitrine constellée de badges: Libérez Untel, Paix par-ci, unité par-là et liberté pour les cul-de-jatte de faire le prochain steeple-chese de Bay Meadows.

Ou demander au Swami du moment de trouver le moyen de sortir de tout cela avec le moins d'efforts possibles. En méditant, en transcendant, en lisant deux ou trois lignes de I-ching et de Baghavad-gita et en croyant trouver la clé du Tout et du Rien. En se laissant pousser la barbe pour ressembler au Che, en y ajoutant même le béret. Et en marchant pieds nus comme Sri Truckmuche. Ou s'envoyer en l'air, histoire de voir un peu plus loin et redescendre pour ne plus rien voir du tout.

0 heure 14. James passe. Je le suis.

Dimanche. Non, il n'y a plus de dimanches. Plus de jours ni d'heures. Plus d'un et de deux et des autres. Plus de Berkeley. Plus d'Amérique. De Jeffplane et de cadavre reconnaissant. De Peace et de Freedom. De Haight et d'Ashbury. De Love et d'Amour. Plus de haine et de parabole. De planète Terre et de l'influence de Saturne sur le comportement vagus sympathique des natifs du Capricorne. D'esprit et de corps. Plus de Leary et de Johnson. De Vietnam et de cité du Vatican. Plus de Beatles ni d'Évangile. Plus de Vedanta et de Bakoumine. Plus rien que ça. « Just that ». Qui est tout cela à la fois. Ce qui n'explique rien, de toutes façons.

ALAIN DISTER
SAN FRANCISCO

Claude Villers : l'ordre et la justice

« ... Qui voulez-vous de Jésus ou de Barrabas? et la foule répondit: Barrabas... Barrabas... »
l'Evangile.

Voici venu le temps de la révolte. Partout dans le monde, les jeunes essayent enfin de secouer l'apathie, la routine, la monotonie d'une vie conformiste, aux structures si étroites que, même en ouvrant parfois une fenêtre, la poussière n'arrive pas à sortir. Aux États-Unis, les jeunes avaient déjà, depuis quelques années, commencé à miner ce monument qu'est la fameuse « American Way of life ». A leur manière, le rock n' roll, Bob Dylan, le L.S.D., les Hippies et toutes ces choses que les adultes sensés accueillirent avec un sourire de mépris en disant: « ... Ça leur passera... » étaient de petites charges de dynamite ayant à peine lézardé l'édifice.

Aujourd'hui, les explosions deviennent de plus en plus violentes.

L'époque où les pionniers du protest song s'adressaient à quelques initiés en usant de périphrases est terminée, c'est dans un langage clair et net et direct que les leaders de la jeunesse américaine disent maintenant: « On va tout casser... car il faut tout casser! ». Alors l'adulte américain a peur.

Peur de perdre ou même de gagner la guerre au Vietnam, peur de cet été qu'on annonce particulièrement brûlant, peur de la politique qu'il ne comprend plus parce qu'il s'en était désintéressé, si confortablement installé devant sa T.V., peur des prochaines élections présidentielles, dont il sent le contrôle lui échapper, peur à travers tout cela de ses enfants qu'il ne reconnaît plus. Ses enfants qui ne croient plus aux belles paroles, aux belles promesses de belles voitures, de belles situations.

J'ai vu, le samedi 27 avril, plus de 100 000 personnes défiler en une double marche à l'Est et à l'Ouest de Manhattan et se rejoindre au Sheep Meadow de Central Park pour protester contre la guerre et le racisme. Plus de 100 000 personnes assises dans l'herbe rare qui écoutaient la veuve de Martin Luther King (il devait présider la manifestation):

« ... J'aimerais partager avec vous, quelques notes retrouvées dans les poches de mon mari après sa mort... ».

A COUPS DE PARAPLUIE

Mais s'il était facile de dire au Révérend! King, lorsqu'il rappelait la misère, le racisme, l'injustice: « Mais oui... mais oui... attendez, ne vous inquiétez pas... ça va venir... », aujourd'hui, il n'en est plus de même.

Et pas seulement pour les problèmes raciaux. Car si les jeunes Noirs ont compris qu'une maison qui brûle est plus efficace qu'un beau discours pour obtenir enfin que le Sénat examine le projet de loi (qui dormait depuis des années) contre la ségrégation dans la vente ou la location des appartements, l'ensemble de la jeunesse sait maintenant qu'il va falloir bousculer les « vieillards »

dans leur bien-être béat pour leur faire comprendre qu'il ne suffit pas de subir une civilisation dont ils sont devenus les esclaves contents de l'être, mais surtout de maîtriser, de dominer, de guider, cette civilisation de façon à ce qu'elle dépende de nous et non pas le contraire.

C'est pourquoi j'ai vu les jeunes faire en quelques jours du Sénateur McCarthy (adversaire de la guerre), une nouvelle idole de la politique américaine aux diverses élections primaires. C'est pourquoi Robert Kennedy était entré dans la compétition. C'est pourquoi j'ai vu, la nuit du 22 mars, d'autres milliers de jeunes se faire matraquer avec une violence inouïe, par les policiers dans le vaste hall de Grand Central Station (la gare centrale de N.Y.) et devant le Musée d'Art Moderne le 23.

Alors des messieurs aux cheveux blancs, révoltés par la brutalité de la police font le salut hitlérien et crient « Sieg Heil », des dames frappent à coup de parapluie les « flics » et risquent à leur tour la prison. Alors l'assistant du Maire de New York témoin des violences, blâme l'action de sa police et invite les gens à porter plainte devant les tribunaux.

C'est pourquoi j'ai vu le Révérend Adam Clayton Powell, leader noir, déjà le dimanche 24 mars, à l'Abyssian Baptist Church de la 138^e rue, en plein Harlem, haranguer plus de 5 000 fidèles massés dans l'église et sur le parvis, en prédisant la guerre civile, qui unira les jeunes Noirs et les jeunes Blancs, contre le pouvoir politiquement rétrograde et ses leaders qu'ils soient blancs ou noirs, car plus qu'une lutte raciale, ce sera une lutte de génération. Le prêtre termina son sermon en disant: « Nul ne pourra arrêter ce qui va se passer ici, cet été ».

C'est pourquoi j'ai vu le Maire de New York, John Lindsay, la nuit de l'assassinat de Martin Luther King, marcher dans les rues de Harlem sans gardes du corps et réussir à ce que New York soit la ville la plus calme des U.S.A. dans les jours qui ont suivi le meurtre du leader noir.

HARLEM VERT

D'ailleurs Lindsay est certainement l'un des rares hommes politiques à avoir la confiance des Noirs et des jeunes. Il faut reconnaître que ce maire, lui-même jeune et dynamique, ne ressemble en rien aux roitelets tyranniques qui le précédèrent ou dont les semblables règnent encore sur les autres villes. Bien que membre du parti républicain, généralement considéré à droite, Lindsay est un vrai libéral. Il harcèle sans cesse un sénat local archi-conservateur avec une multitude de projets d'urbanisation, de décentralisation, de lutte contre le chômage, le sous-emploi, la misère et les rats dans ce ghetto — reçu en héritage de l'indifférence de ses prédécesseurs — qu'est Harlem, où il a créé une nouvelle police « sans armes » composée de jeunes de 18 à 30 ans pour assurer la sécurité en faisant oublier les inutiles brutalités des « cops » à longues matraques.

Qui plus est, Lindsay est un adversaire de la guerre au Vietnam et a même osé, le 27 avril, « oublier » la parade officielle patriotique et militariste pour prendre la parole à la tribune de la manifestation pour la Paix.

ROCK 'N' ROLL REVIVAL

avec



BUDDY HOLLY
33 t. 30 cm. 200.012
33 t. 30 cm. Coral 182.000



JERRY LEE LEWIS
33 t. 30 cm. Vol. I HA 2.138
33 t. 30 cm. Vol. II HA 2.440
33 t. 30 cm. Vol. III HA 20.013



LITTLE RICHARD
33 t. 30 cm. Vol. I HA 2.055
33 t. 30 cm. Vol. II HA 2.126
33 t. 30 cm. Vol. III HA 2.193



BILL HALEY
33 t. 30 cm. AH 13



CARL PERKINS
33 t. 30 cm. HA 2.202



GENE VINCENT
33 t. 30 cm. 194.000



Original recording
Licensed by CORAL RECORDS
a division of MCA Inc., New York, U.S.A.

Original recording
Licensed by DECCA RECORDS
a division of MCA Inc., New York, U.S.A.

Original recording
Licensed by DECCA RECORDS
a division of MCA Inc., New York, U.S.A.

distribués en France par la Société Française du Son

LA NOUVELLE AMERIQUE



barbe) soit représentée à l'Université de l'État, sous prétexte que les acteurs y mimaient une scène d'amour particulièrement osée d'après eux. Les Crane, jeune et brillant journaliste, par des questions très subtiles, leur piqua quelques banderilles bien ajustées. « S'il y avait eu seulement des meurtres, des tortures, des violences et pas de scène d'amour, auriez-vous interdit la pièce ? — Euh... non... »

— Pourquoi interdisez-vous une pièce (à des étudiants pour la plupart majeurs) où un homme et une femme font l'amour ensemble alors que vous autorisez toute une série de magazines pornographiques, de films où l'on peut admirer les photos sans aucune retouche (sexe y compris) de dames ensemble et, séparément de messieurs ensemble ?

Mais la mise à mort, ce fut la confrontation des deux censeurs avec l'auteur de la pièce, Michaël McClure, et son metteur en scène Rip Thorn, tous deux n'ayant pas plus de 28 ans.

McClure au Sénateur Whitmore : « D'abord, au nom de qui, pensez-vous avoir le droit de parler ? »

— Mais au nom des gens de cet état... — C'est faux ! Vous représentez le passé. Un homme politique doit être un homme d'avenir. Vous défendez ceux qui croient savoir parce qu'ils ont vécu mais pas ceux qui savent qu'ils doivent vivre. D'ailleurs, vous verrez, vous ne serez jamais réélu ». Rip Thorn au sénateur Porter :

ADDITIF :

I) Comment aller aux États-Unis ?

Charters. (FNAGE, 18, rue Dauphine, 5^e). Icelandic (départ quotidien de Luxembourg : le moins cher).

II) Comment traverser les États-Unis ?

Avion. Bon marché mais peu intéressant. Location de voiture. Très chère. 50 à 75 F par jour. Drive-away. Livraison d'une voiture. Durée limitée. Essence à payer. Mais possibilité de voir du pays. A New York, toutes les agences de drive-aways sont situées au coin de la 42^e Rue et de la 7^e Avenue. Greyhound. 99 dollars pour 99 jours. Possibilité d'aller partout (voyager la nuit pour ne pas payer d'hôtel). Rencontres limitées aux voisins de fauteuil. Assez fatigant, mais on doit s'y faire. Le stop. en principe interdit dans beaucoup d'États. La police ferme les yeux. Surtout, ne pas marcher au bord d'une autoroute. Les voitures ne s'arrêtent pas, sauf les paniers à salade. Pour le reste, à vous l'aventure et bonne route !

III) Comment survivre aux États-Unis ?

L'immigration est très ferme quant aux lois sur le travail. Restent les petits boulots : vente de journaux Underground à la criée, travail journalier à la campagne, guitare sur les campus. La plonge est un métier, avec un syndicat, et le pratiquer risque d'entraîner l'expulsion. De toutes façons, il y a mille et une astuces que tout Français digne de ce nom saura découvrir et apprécier. A. D.

« A l'époque, vous auriez fait condamner Shakespeare, simplement parce que c'était nouveau et que cela aurait bousculé vos habitudes. D'accord, vous avez beaucoup travaillé, pour nous peut-être sûrement, et vous êtes fatigué. Alors laissez-nous continuer et ne venez pas nous emm... sous prétexte qu'on vous a appris à vous servir d'une pioche, si nous utilisons la dynamite ». Il faut bien sûr reconnaître la très grande liberté dont disposent ici ceux qui veulent s'exprimer, même si l'émission (dont l'indicateur, tout un programme déjà, est « A day in the life » des Beatles) ne débute qu'à 23 h 15, même si certainement, les propos

vont plus loin que ce qui était prévu. (Bien que le show soit enregistré une semaine avant, donc on aurait pu y faire des coupures). Pour les « gardes rouges américains », la « Révolution » — qui n'est pas seulement une révolution culturelle — ne fait que commencer et aucune opposition, pas même la brutalité de la police, ne pourra l'endiguer. Lorsque l'on parle aux leaders de la jeunesse américaine, il ressort que cette Révolution est plus que nécessaire.

« Nous remercions vivement la police, m'a dit l'un des organisateurs de la grève de l'Université de Columbia, John T..., grâce à sa violence, pendant quelques heures, l'indifférence insensée des adultes de ce pays a été un peu ébranlée, bien qu'ils ne comprennent pas qu'on puisse se faire matraquer pour autre chose qu'un match de base-ball... Il leur faut du sang pour qu'ils lèvent une de leurs paupières de plomb. Mais elle est si lourde qu'elle se referme presque tout de suite ». Et c'est vrai, il a fallu l'assassinat de Martin Luther King pour rappeler que la haine fanatique et imbécile des racistes existait toujours.

Il a fallu qu'éclatent soudain des émeutes dans tous les quartiers noirs des grandes villes américaines, pour, comme je l'ai déjà dit, réveiller les sénateurs. Mais déjà, l'assassinat de Martin Luther King est oublié par les « bonnes consciences ». Les organisateurs de complots courent toujours et la police locale de la capitale d'un état raciste comme le Tennessee n'est pas pressée de faire avancer l'enquête.

« ... Après tout, ce n'était qu'un nègre... » Et même le FBI (la police fédérale) a mis quinze jours pour retrouver la fiche d'un repris de justice, dûment encarté depuis des années dans son « sommier ». Monsieur Edgar J. Hoover (dont Eugène McCarthy exige le départ de la direction générale du FBI) préfère traquer les étudiants qui eux, commettent un « crime impardonnable » en brûlant leur livret militaire, alors que pour lui, Martin Luther King n'était qu'un « agitateur », certainement à la solde des « communistes ». Mais déjà, les incendies, les pillages dans Washington même, sont oubliés. « ...Qu'ils brûlent donc leurs maisons ou pillent les magasins de leurs quartiers, comme ils ont fait, cela ne me gêne pas... tant que ce n'est pas dans mon coin... »

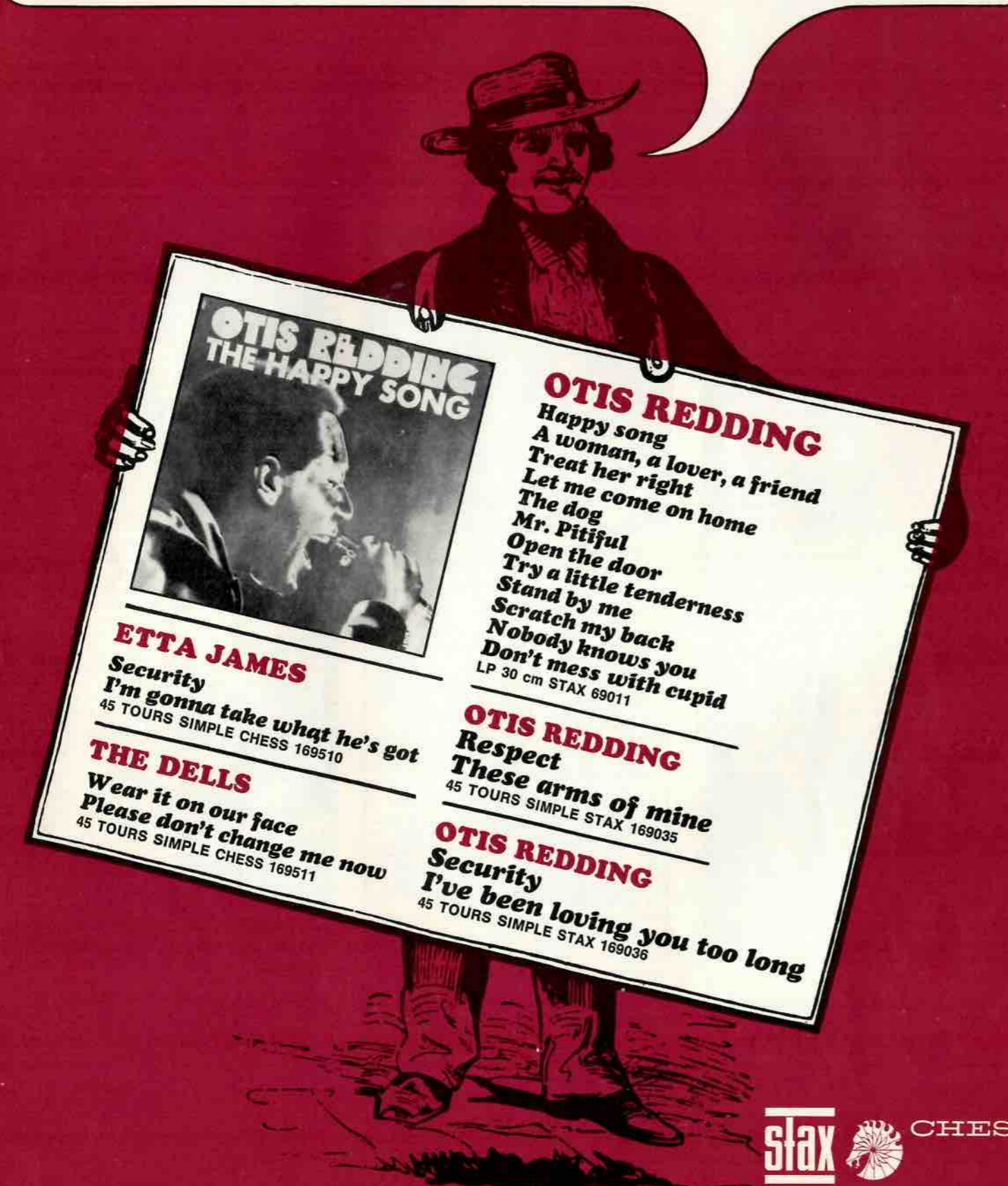
D'autres s'insurgent en disant : « ...Vous avez vu ce qu'ils ont fait dans « notre » beau pays... qu'ils retournent donc chez eux, en Afrique... ». S'il fallait que tous ceux qui n'ont pas une bonne dizaine de générations aux USA derrière eux retournent dans leurs pays d'origine, il n'y aura plus que les Indiens en Amérique. Être émigré Polonais, Italien, Hollandais, Allemand, ça ne se voit pas, il suffit d'apprendre l'anglais ; pour les noirs, il n'y a rien à faire.

Plus personne aujourd'hui ne se rappelle que l'impatience des ghettos a tiré le signal d'alarme et que le beau train risque fort de dérailler cet été. « Combien faudra-t-il de morts pour qu'enfin nous ayons paix et justice ? », a demandé Mme Martin Luther King, à Memphis, après la mort de son mari. C'est pourquoi les jeunes veulent secouer l'indifférence des adultes.

Car l'indifférence à notre époque est un crime, et elle n'est pas réservée à la seule Amérique.

CLAUDE VILLERS
NEW YORK

RHYTHM'N BLUES DE CHOC!



OTIS REDDING
THE HAPPY SONG

OTIS REDDING
Happy song
A woman, a lover, a friend
Treat her right
Let me come on home
The dog
Mr. Pitiful
Open the door
Try a little tenderness
Stand by me
Scratch my back
Nobody knows you
Don't mess with cupid
LP 30 cm STAX 69011

ETTA JAMES
Security
I'm gonna take what he's got
45 TOURS SIMPLE CHESS 169510

OTIS REDDING
Respect
These arms of mine
45 TOURS SIMPLE STAX 169035

THE DELLS
Wear it on our face
Please don't change me now
45 TOURS SIMPLE CHESS 169511

OTIS REDDING
Security
I've been loving you too long
45 TOURS SIMPLE STAX 169036

stax  **CHESS**
DISTRIBUTION C.E.D.

LA NOUVELLE AMERIQUE



Additif :
le stop en
Amérique

L'auto-stop ou hitch-hyke est devenu pratiquement une institution en Amérique. Il offre de nombreux avantages: gratuité, rencontres intéressantes et parfois même

agréables, connaissance du pays traversé, etc... et quelques dangers, comme ces pilotes de dragsters qui prennent les autoroutes pour la piste de Bonneville ou les pervers de tous poils (!) qu'il faut parfois combattre. Pour mon goût personnel, l'auto-stop aux États-Unis est surtout une source d'aventures quasi-inépuisables. Bien qu'y ayant risqué ma vie plusieurs fois avec des conducteurs ivres à n'en plus pouvoir tenir le volant ou encore fumant la marijuana tout en discutant avec le passager assis à l'arrière, j'éprouve toujours un immense sentiment de joie et de liberté à me retrouver, un matin, le pouce levé au bord d'une route. Chaque conducteur est en lui-même une aventure en puissance. L'un vous fera découvrir, dans le Nord du Canada, la beauté diaphane d'une aurore boréale. Des chasseurs vous raconteront leurs poursuites après un élan furieux ou des hardes de chevreuil. Un fermier vous ramassera à 6 heures du matin dans la plaine infinie de la Saskatchewan et vous offrira de partager son maigre repas; vous prêtera un lit pour vous reposer et vous demandera, lorsque vous partirez, de lui envoyer une carte postale de la Tour Eiffel pour le Nouvel An. Ou encore vous trouverez un aviateur qui bifurquera brusquement vers une base secrète et éloignée, vous laissant avant l'aube en pleine forêt de l'Ontario, à 100 kilomètres de toute habitation, avec pour seuls compagnons des ours et des myriades de moustiques. Vous verrez au crépuscule les cerfs venir brouter sur le bord de l'Alaska Highway. Et lorsque, épuisé, vous vous croirez perdus, il se trouvera toujours quelqu'un pour venir vous offrir une cabane en bois ou une chambre d'hôtel.

Car, pour ces conducteurs, vous représentez une aventure, quelque chose qui leur est trop extérieur et qu'ils peuvent partager un bref instant avec vous. Dès lors, vous vous verrez offrir de l'argent, des bonbons, des vivres. Chaque région a ses types différents. Dans les fortes concentrations cubaines de l'Est, on rencontre surtout des représentants en tous genres. La route leur est longue et monotone et le stoppeur est un petit rayon de soleil, l'occasion de penser à autre chose que le produit Untel à fourguer à la Société Machin. Ils vous récompenseront souvent de leur apporter cet oxygène: chambre au motel avec, le matin, une enveloppe glissée sous la porte pour payer le petit déjeuner, dîners somptueux dans les beaux restaurants où votre entrée, blue jeans, pieds nus et barbe de 8 jours ne manquera pas d'attirer l'attention. Dans le Midwest, des fermiers, souvent modestes, vous offriront de passer quelques jours à travailler avec eux. Chose d'ailleurs plutôt épuisante lorsque l'on connaît les lourdes chaleurs estivales de là-bas. Les expériences les plus passionnantes vous attendront en Californie. Avec les surfers, qui font toute la côte dans le seul but de trouver une plage et des grosses vagues. Avec les coureurs solitaires, qui passent leur vie au volant, fuyant partout et partout cavalant après quelque chose, ils ne savent trop quoi au juste, leur voiture pleine de débris de toutes sortes, où il faut se caler entre des piles de cartons vides. Et surtout avec les beatniks (ou hippies). La Californie, l'Oregon, le Colorado sont les États où on les rencontre le plus souvent. Vous monterez alors à bord de camion-laitiers (suite page 55)

MARTIN & C°

MARTIN & C°

MARTIN

MARTIN & C°



MADE IN U.S.A.

LA REINE DES GUITARES FOLK!

EXCLUSIVITÉ

VICTOR FLORE

11 bis, Rue Pigalle, PARIS-9°

TÉLÉPHONE :
874 - 55 - 85



MÉTRO : TRINITÉ
OU PIGALLE

POUR LA PROVINCE

S.C.A.L.A., 21, RUE DU COMMERCE 37 - TOURS

MARTIN & C°

MARTIN & C°

MARTIN & C°

MARTIN

CLUBS :

GRATUITEMENT dans votre salle

« PROCOLOR-SYSTEM »

Une attraction pour votre clientèle :
Projections automatiques de diapositives de vedettes et grands spectacles.

Déjà dans les meilleurs Clubs de Paris.

DÉMONSTRATION TOUS LES
APRÈS-MIDI (sauf Mardi) AU
GOLF-DROUOT (2, rue Drouot,
Paris-9^e).



EUROPE-PUBLICITÉ

48, rue de la Chaussée-d'Antin,
PARIS-IX^e - Tél. : LAF 15-46 à 49

discoJockey

66 rue de Provence Paris 9^e Téléphone 874.36.00

LE SPECIALISTE N°1
DU RHYTHM & BLUES



TOUTE LA VARIÉTÉ
AMÉRICAINNE



expeditions dans toute la France!

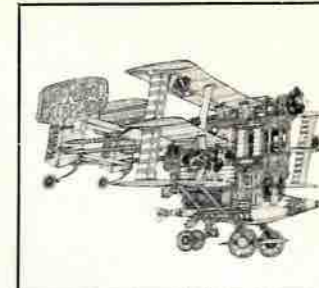
TOUS
les meilleurs
disques
français et
d'IMPORTATION
les instruments,
les accessoires,
les partitions
que vous
cherchez



au discobole

GALERIE DES MARCHANDS - COUR DU HAVRE
GARE S^t-LAZARE PARIS 8^e - TEL. 387 41-43

deux disques,
deux conceptions
du pop: julie driscoll
et le
jefferson airplane



MARMALADE RECORD CO
SHOW OLYMPIA '68

I'm a lonesome hobo (Julie Driscoll - Brian Auger's Trinity). Mercy, mercy, mercy (Chris Barber's Band). Red beans and rice (Brian Auger and the Trinity). This wheel's on fire (Julie Driscoll and Brian Auger's Trinity). Cat call (Chris Barber's Band). Everyday (The Lion and the Fish). I'll be your baby tonight (Blossom Toes). Love is (Blossom Toes). Me and my zoo (Gordon Jackson). Green (The Lion and the Fish). A day at the cottage (Gordon Jackson).

MARMALADE GU 658.085
(30 cm - 22,90 F)

BLOSSOM TOES
I'll be your baby tonight.
Love is.

MARMALADE 421.183 (45 t
simple - 6,50 F)

Pour ceux qui n'ont pu assister au Marmalade Show à l'Olympia, et pour ceux qui, ayant eu la chance d'y assister, ont envie d'en réentendre les chansons, Polydor a eu la bonne idée d'éditionner un album comprenant les principales productions actuelles des groupes. Quelques titres de cet album vous sont déjà connus tels ceux de Chris Barber, et « Red beans and rice » de Brian Auger. Mais il vous en reste beaucoup à découvrir : « I'm the lonesome hobo » de Bob Dylan, qui conte la tristesse d'un vagabond « sans famille ni amis » ; « This wheel's on fire » également une composition de Bob Dylan, qui est l'une des plus belles interprétations de « Jools » et je dois ajouter que Brian Auger est pour quelque chose dans la merveilleuse atmosphère du morceau, d'ailleurs, elle est entrée au Top 30, du premier coup à la 24^e place. Je crois que Julie et Brian tiennent le tube (enfin, oserais-je dire ! l'Angleterre se décide à reconnaître leur talent), c'est le moindre mal que je leur souhaite. « Everyday »

est avec « Green » une composition de Gary Farr et Kevin Westlake, pleine de poésie et de douceur. « Green », assis devant sa fenêtre pendant un après-midi d'hiver, un garçon rêve en contemplant les arbres nus, il les entrevoit avec l'aide de son imagination, verts, verts comme ils le sont en été. A noter les belles phases au vibraphone du batteur des Blossom : John Palmer. « I'll be your baby tonight » de Bob Dylan, à ce propos il est bon de remarquer que malgré son absence de la scène, Bobby est toujours l'un des compositeurs le plus chanté. Les Blossom Toes l'interprètent avec beaucoup de dynamisme, un peu comme Bob, avec une guitare métallique. « A day at the cottage » est une chanson dédiée à Stevie Winwood (Traffic), dont Gordon Jackson est un grand ami, en souvenir des bons moments qu'ils ont passés ensemble dans la maison de Stevie à la campagne. Les meilleures productions de la firme Marmalade sont représentées dans ce disque. Il y a même des hits en puissance tel « This wheel's on fire ». La qualité de ce disque est indiscutable, aussi laissez-vous tenter, vous ne le regretterez pas.

JOCELYNE BOURSIER

JEFFERSON AIRPLANE
AFTER BATHING AT BAXTER'S. The ballad of you and me and pooneil. A small package of value will come to you, shortly. Young girl sunday blues. Martha. Wild tyme. The last wall of the castle. Rejoyce. Watch her ride. Spare chaynece. Two heads. Won't you cry. Saturday afternoon.

RCA VICTOR 740.523
(30 cm - 19,95 F)

Sur un amas de voitures et de détritius, décor tout

droit sorti d'un week-end de Godard, l'avion de Jefferson vogue dans les airs, seul oasis de couleurs dans un univers blanc et noir... La présentation du troisième album du Jefferson Airplane — le premier à être publié en France où nous n'avions eu droit qu'à des 45 tours jusqu'à présent — donne le ton. Il est regrettable que RCA ait cru devoir nous priver de la présentation-dépliant de l'édition américaine qui préparait visuellement l'auditeur à cette musique faite pour déranger l'esprit. Ce disque témoigne de la qualité et de l'originalité de la musique d'un des meilleurs (sinon le meilleur) groupes américains. Alors qu'il y a seulement trois ans, tout ce qui se faisait de neuf dans la musique pop nous venait d'Angleterre, c'est aujourd'hui outre-Atlantique qu'il faut découvrir les créateurs de sons nouveaux. Des noms ? Le Jefferson Airplane, le Grateful Dead, Country Joe and the Fish, Canned Heat, Big Brother and the Holding Company, les Doors, Clear Light et peut-être le Quicksilver Messenger Service qu'on ne connaît ici que de réputation et dont le premier disque est annoncé aux États-Unis.

Tous ces jeunes gens ont réussi à créer leur propre langage. Délaissant la musique noire par refus de tomber dans une pâle imitation de la virilité agressive des grands de la « soul music », ils ont su trouver un moyen d'expression où abondent trouvailles rythmiques et harmoniques, une musique qui parle à toute une génération. Ce qui étonne chez le Jefferson Airplane, c'est la cohésion et la mise en place. On sent que les membres de la formation ont travaillé leur métier pendant les soirées de danse du Fillmore Auditorium et de l'Avalon, les

temples de la musique hippie de San Francisco. Dans les meilleurs moments, il y a des envolées qui rappellent les improvisations des musiciens de jazz. L'influence du jazz n'est d'ailleurs pas fortuite. Ainsi dans « A small package of value will come to you, shortly », véritable happening musical, on reconnaît les premières mesures de « Blue Monk ». Ou dans « Rejoyce » que la chanteuse-organiste Grace Slick a composé en hommage au grand James, c'est aux accents de l'improvisation modale chère à John Coltrane que Grace Slick confronte les personnages joyciens.

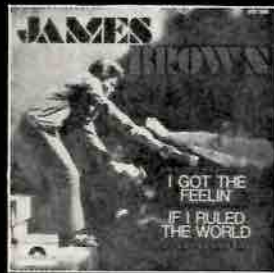
Comme nombre des plus intéressants albums qui ont marqué ces derniers mois (« Sergeant Pepper's lonely hearts club band » et « Their satanic majesties request » notamment), « After bathing at Baxter's » se présente sous la forme d'un tout musical plus que comme une collection d'une dizaine de compositions. Chaque morceau prolonge le précédent et prépare le suivant. Les musiciens de Jefferson Airplane n'hésitent pas à prendre des risques, à s'engager sur des voies nouvelles. Leurs compositions s'organisent autour d'improvisations menées par le guitariste Jorma Kaukonen, catalyseur de la formation au même titre que le guitariste Jerry Garcia pour le Grateful Dead. Dans « Spare Chaynece », longue improvisation de neuf minutes, il répond aux sollicitations rythmiques de la basse électrique de Jack Casady et de la batterie de Spencer Dryden pour créer de longues phrases au cheminement, fascinant comme des posters de Peter Max. A quand la publication en France des deux précédents albums du Jefferson Airplane ?

GUY KOPELOWICZ

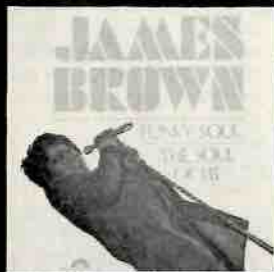
JAMES BROWN

Exclusivement
sur
polydor

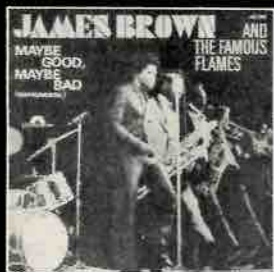
"THE KING"



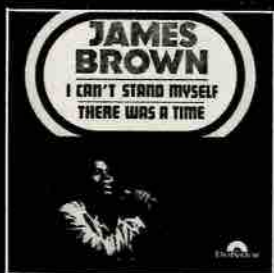
I GOT THE FEELIN'
45 t. simple
421.185



FUNKY SOUL
45 t. simple
421.178



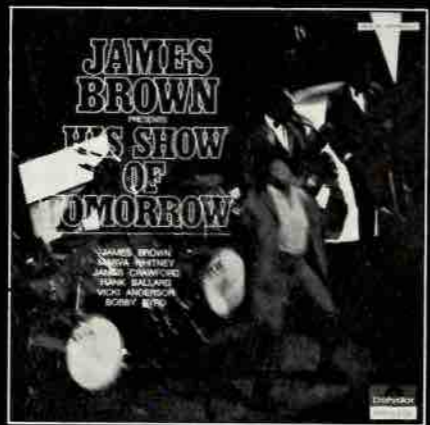
MAYBE GOOD, MAYBE BAD (INSTRUMENTAL)
45 t. simple
421.188



I CAN'T STAND MYSELF
45 t. simple
421.169

33 tours 22,90 f
GRAVURE UNIVERSELLE (mono & stéréo)

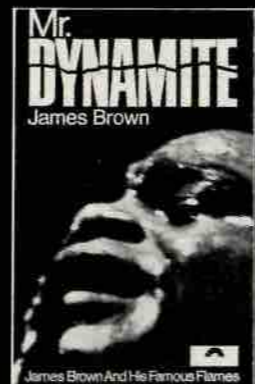
JAMES BROWN & THE FAMOUS FLAMES - "I can't stand myself"
POLYDOR-PRIVILEGE 658 077



JAMES BROWN presents HIS SHOW OF TOMORROW POLYDOR-PRIVILEGE 658 073

Cassettes & Microcassettes

JAMES BROWN "Mr Dynamite"
cassette 914 503 mono



JAMES BROWN - "It's a man's man's man's world - cold sweat - I can't stand myself - Papa's got a brand new bag"
microcassette 7506 EP

ORIGINAL RECORDING BY KING RECORDS, U.S.A.

LA NOUVELLE AMERIQUE

La Nouvelle Amérique (suite de la page 51)



transformés en maisons roulantes et vous y trouverez une demi-douzaine de garçons et filles fumant tranquillement, allongés sur des matelas, ou jouant de la guitare et chantant de vieilles ballades. Ce sera pour vous le début d'une grande aventure car l'on vous proposera peut-être d'aller partager leur vie à San Francisco ou dans une communauté de campagne. Sans doute, à ce moment-là, aurez-vous trouvé ce que vous cherchiez. Enfin une partie. L'insolite, l'anecdote, la découverte vous

attendront à chaque petite boutique de hamburgers, dans chaque gare de Greyhound où, épuisé et transi, vous irez dormir quelques heures. Des routiers vous ramasseront pour discuter le coup, vous raconter leur vie, leurs problèmes professionnels et leurs opinions sur leur pays. Après une gymnastique tenant de l'alpinisme et du parcours du combattant, vous vous retrouverez perchés dans une cabine confortable, bien au chaud, avec des cigarettes et du café, secoués comme un prunier à chaque changement de vitesse. Jack Kerouac, l'un des écrivains les plus connus de la beat generation, a raconté ses aventures dans un livre extraordinaire : « Sur la route » (« On the Road ») que je ne saurais trop vous recommander (Éditions Gallimard).

Outre la littérature, l'auto-stop a également ses classiques dans la pop-music. « Route 66 » et « Hitch-Hyke » par les Rolling Stones (d'ailleurs, le mot Rolling Stone — pierre qui roule — était dans l'esprit de son créateur, Muddy Waters, particulièrement fait pour désigner les hobos et autres « Lonesome riders »). « Highway 61 », par Bob Dylan. Cet autoroute, qui part de Duluth-Minnesota, sa ville natale, dut être la première sur laquelle il leva le pouce lorsqu'il partit de chez lui. « Ramblin' boy », par Tom Paxton, « Key to the Hiway » par Big Bill Broonzy, etc... etc... Les citer tous prendrait des pages et des pages, car pratiquement chaque chanteur de blues, de folk ou de rock en a écrit, tant ce mode de vie est profondément lié au caractère américain, homme de nulle part vivant partout à la fois. En France, seul Antoine mit en musique

quelques-unes de ses aventures : « Autoroute européenne N° 4 », « Je reprends la route demain », variante française du « On the road again » que l'on trouve dans tous les répertoires. Maintenant, la route dépasse l'Europe et l'Amérique. Elle fait le tour du monde. Elle passe à travers toutes les civilisations et les courants de pensée, de Paris à Istanbul, puis à Boukara, Téhéran, Karaclin, Cahore, Rawaljindi, Khatmander, Calcutta, Bangkok, Hanoi, Fairbanks, Vancouver, San Francisco, Santa Fe, New York (et je ne parle que de la route la plus fréquentée). Elle offre un contact direct avec la majorité des grands problèmes actuels ou, plus simplement, permet de voir un peu où l'on en est, de se projeter de mille façons sur mille sortes de gens et de situations. Peut-on dire que par elle on peut trouver alors une certaine vérité ? Un proverbe arabe affirme que l'individu est fait pour être nomade. Sans doute est-ce une solution pour que les hommes, apprenant à se connaître, commencent à se comprendre et à s'aimer.

ALAIN DISTER

P.S. : A signaler que San Francisco a abrité pendant le mois de mai — les 18 et 19, très exactement — un festival de folk-rock. Le programme en fut très alléchant : Jefferson Airplane, les Doors, Eric Burdon et les Animals, Country Joe, Steve Miller, Big Brother, Ravi Shankar. Tout cela s'est déroulé à Santa Clara Country Fairgrounds et nous comptons bien en reparler. Le rock de la West Coast semble bien se porter.



IMPORTE ET GARANTI :
FRANCE : S.A.R.L. A.P. FRANCE
28 30 avenue des Fleurs LA MADELEINE / LILLE
BELGIQUE : Ets. A. PREVOST & FILS S.P.R.L.
107 avenue Huart Hamoir, BRUXELLES 3

Distributeurs pour le sud de la France :
TECMA 161, avenue des Chartreux MARSEILLE
TECMA 10, rue d'Armagnac TOULOUSE
RADIOVISION 7, Cours de la Liberté LYON

000.000.000 \$

WANTED

ELVIS

dit "le King"



ON RECHERCHE

cet homme chez tous les Disquaires de France

FORTE RECOMPENSE

à toute personne fournissant les renseignements demandés

Concours ouvert à tous les acheteurs
du disque 740.534

RCA VICTOR



courrier des lecteurs

(suite de la page 17)

Sciences, les gens ne s'intéressent que très peu à la musique. Dans ce milieu, j'estime pourtant que la pop music faciliterait aisément l'accession à la grande musique classique et contemporaine. Je pense d'ailleurs que cela pourrait fort bien être une voie de travail pour vous que d'amener les jeunes à comprendre et apprécier non seulement les formes les plus recherchées de la musique populaire actuelle, mais aussi la grande musique. Ainsi, je trouve que le disque « Yper Sound » de Pierre Henry et Michel Colombier n'aurait pas dû être passé sous silence comme il l'a été (ou peu s'en faut), car il est un lien entre les deux genres (et quel lien !). Je ne vous demande pas de parler de Varèse et Xénakis, mais un certain esprit qui les rend sensible à la bonne musique doit se créer chez vos lecteurs. La critique du disque « Days of future Passed » des Moody Blues, par Jean-Noël Coghe, par exemple, s'avère tout à fait excellente. Le travail que vous avez effectué jusqu'ici m'apparaît dans l'ensemble très intéressant,

mais c'est parfois du « journalisme » et rien d'autre.

M. Jean Morlais,
46, boulevard Voltaire,
35 - Rennes.

ET ALAN PRICE ?

Je vous aime beaucoup, mais laissez-moi vous dire que vous êtes tous des imbéciles. Qu'attendez-vous pour faire un article sur Alan Price ? Qu'il parte ? Eh bien, cela va être fait. Alors bougez-vous, peut-être que sa décision n'est pas irrémédiable ? Faites un effort, consacrez-lui quelques lignes. Vous n'allez pas laisser partir un des meilleurs chanteurs et surtout un des meilleurs musiciens de notre époque. Vous en porterez, avec les autres magazines et les disc-jockeys, une lourde responsabilité. Je sais que le talent n'a maintenant plus beaucoup d'importance, on préfère ce qui est commercial. J'espère que vous publierez cette lettre pour montrer aux lecteurs de votre revue l'injustice flagrante dont est victime Alan Price. Malgré tout, je vous adore tous. Mille amitiés. Marie-Françoise.

PHIL OCHS PASSIONNANT

Je tiens à vous dire (à vous faire savoir plutôt puisque c'est ce que

veut votre lecteur) que je suis d'accord avec la lettre que vous avez intitulée « Et le folk » d'Alain Lemierre, page 55 du dernier numéro. Cependant je suis moins catégorique que lui et je pense par exemple que votre titre « Rock and Folk » est encore pleinement justifié (cf. par exemple votre numéro avec Bob Dylan qui était **très bien** : je vous en félicite autant que je vous en remercie : vous aurez toujours mon chaleureux assentiment, mes encouragements et mes sincères remerciements chaque fois que vous parlerez de Dylan, le seul chanteur (tout du moins étranger) que je connaisse : pour moi il n'y a que lui !). Mais enfin, tout comme Alain Lemierre, je ne peux que vous encourager à intensifier les rubriques folk : continuez. Et puis, la lecture Rock and Folk n° 17 m'a suggéré d'autres réflexions que je vous livre. Tout d'abord, les deux pages consacrées à Phil Ochs, que je ne connaissais pas, m'ont vraiment **passionné**. Vite, vite faites-nous connaître ce nouveau chanteur (je veux dire nouveau pour nous) : je crois que c'est très important et surtout influez auprès des milieux et maisons de disques compétentes pour que soient (suite page 60)



shade

Représenté en France
par Garen, 59 bis, rue Denis-Papin
78 - Houilles

Juliette Greco, Jacques Liébard et Marcel Dufrieux.

Pourquoi
pas vous



VIGON
IT'S ALL OVER
THE SPOILER
VIGON
IT'S ALL OVER
THE SPOILER
VIGON
IT'S ALL OVER
THE SPOILER



45 TOURS SIMPLE
ATLANTIC 650.101

DISTRIBUTION BARCLAY



LA MAISON DU JAZZ

24, rue Victor-Massé, PARIS-IX^e

Métro Pigalle

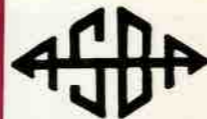
Tél. : 878.29.61

GUITARES ÉLECTRIQUES - BATTERIES
AMPLIFICATEURS - SONORISATIONS
SAXOPHONES - TROMPETTES
CLARINETTES - VIBRAPHONES
GUITARES CLASSIQUES
ORGUES ÉLECTRONIQUES - TYPIQUES

LA MAISON DES
GRANDES MARQUES
INTERNATIONALES

Premier

Ludwig



Fender

HOHNER

GRETSCHE

FARFISA

Gibson

COUESNON

Selmer

Framus

VOX

WELSON

AKG

KLEMT

clubs rock & folk

LES CLUBS DE PARIS

GOLF DROUOT. 2, rue Drouot. Métro : Richelieu-Drouot. Ouvert tous les jours sauf le mardi de 15 h à 19 h et en soirée le vendredi et le samedi de 21 h à 2 h (entrée : 4 F) (week-end : 8 F). Animateur : Henri Leproux.

WEEK-END-CLUB. 20 bis, rue de la Gaîté. Métro : Edgar-Quinet et Gaîté. Ouvert samedi de 15 h à 19 h (entrée : 5 F) et de 21 h à l'aube (entrée : 10 F). Dimanche de 15 h à 19 h (entrée : 7 F). Animateur : Alain Pillant.

BUS PALLADIUM. 6, rue Fontaine. Métro : Pigalle. Ouvert tous les soirs de 21 h à l'aube et le dimanche en matinée de 15 h à 19 h. Prix : 10 F. Animatrice : Madame Collin.

TOUR CLUB. 8, rue de Tanger. Métro : Stalingrad.

RÉGION PARISIENNE

CLUB DU CENTAURE. 34, avenue Kellermann, Soisy-sous-Montmorency. Ouvert le samedi de 21 h à 2 h (entrée : 6 F) et le dimanche de 14 h 30 à 19 h (entrée : 10 F) avec orchestre. Animateurs : Max et Alain.

LE TERMINUS. En face de la gare de Corbeil. Ouvert tous les dimanches de 14 h 30 à 19 h 30 (entrée avec consommation : 10 F). Animateur : Robert.

LE TRIDENT. 23, avenue des Fauvettes, Neuilly-Plaisance. Ouvert tous les dimanches de 14 h à 20 h (entrée : 8 F). Animateur : Jean-Claude Passault.

REGISKAIA CLUB. Meudon-la-Forêt. Ouvert jeudi et vendredi de 21 h à 2 h ; samedi de 21 h à l'aube ; dimanche de 15 h à 19 h 30. Animateur : Régis.

PROVINCE

LE MAJESTIC. 90, route de Lens (59) La Bassée. Ouvert le dimanche de 16 à 22 h. Entrée : 5 F (avec la consommation). Animateur : Christian Martin.

EDEN RANCH. 134, route de Lens, Loison-sous-Lens. Ouvert le samedi de 21 h à l'aube et le dimanche de 16 h à 1 h du matin sans interruption (entrée : 5 F). Animateur : Eugène Bernhard.

LE SOUPIRAIL. Rue Curiel, Marseille-13^e. Ouvert tous les jours de 15 h à 19 h et le samedi de 21 h à l'aube (entrée : 4 F semaine) (10 F week-end). Animateur : Francis.

LA CHAUMIÈRE. Place Gambetta (62) Carvin. Ouvert tous les dimanches après-midi. Entrées de 5 à 10 F. Animateur : Yves Moyaert.

LE CABARET DU PORT. Ile de Bourguine, Angoulême. Ouvert dimanches et jours fériés de 15 h à 19 h 30. Consommation : 5 F. Animateur : Abel Généraux.

LE VROOM VROOM. 114, faubourg des Casseaux (87) Limoges. Ouvert tous les jours à partir de 15 h en matinée et à partir de 21 h en soirée. Animateur : Coco.

FRESNOY DANCING. Bd Descats (59) Tourcoing. Ouvert le dimanche de 15 à 21 h (entrée : 5 à 10 F) Animateur : Philippe Deconinck.

WEST SIDE. Palais d'hiver, bd Stalingrad (69) Villeurbanne. Ouvert le samedi de 20 à 2 h. (entrée : 7 F) et le dimanche de 14 à 19 h (6 F). Animateur : Jacky Thomas.

LA PRAIRIE. Pont-Evêque (38) Vienne. Ouvert le samedi de 21 à 2 h (entrée : 7 F) et le dimanche de 15 à 19 h (6 F). Animateur : Alain Di Folco.

ROGERS
U.S.A.

la batterie la plus prestigieuse du monde

à l'avant-garde
de la percussion.

sa caisse claire **DYNA-SONIC**
ses accessoires **SWIV-O-MATIC**

catalogue gratuit et adresse de nos revendeurs sur demande à

SOCARO

Importateur exclusif
pour la France

18, rue La Vieuville, Paris-18^e - Téléphone : 606-68-06



JEAN-PIERRE PRÉVOTA
battereur d'ANTOINE

a préféré **ROGERS**

MAJOR CONN

3, rue Duperré, PARIS 9^e

IMPORTATIONS GROSSISTE

AGENT des Marques Mondiales :

Fender Guitares
et Amplis

HAGSTROM Guitares
Suédoises

LEVIN Guitares Suédoises

LUDWIG Matériel U.S.A. n°1

A. ZILDJIAN Cymbales

OLYMPIC Matériel Anglais

CRÉDIT
pour toute la
France conditions
exceptionnelles

ORGUES Électroniques

Sono Public address

Fender

R. & F.

Nom

Adresse :

Veillez m'adresser votre catalogue :

(Précisez l'instrument demandé)

COURRIER (suite de la page 57)

enfin distribués en France ses disques : un seul article de deux pages me fait brûler d'envie d'entendre un chanteur que je ne connais même pas !

Alain Petithory,
10, route de Doullens,
80 - Abbeville (Somme).

En réponse aux nombreuses lettres de lecteurs désireux de correspondre avec certains chanteurs américains de folklore, voici quelques adresses utiles :

— Bob Dylan : c/o Albert Grossmann ; 75, East 55th. street, New York City, N.Y. (U.S.A.).

— Pete Seeger, Tom Paxton et Arlo

Guthrie : c/o Harold Leventhal Management ; 200, West 57th. street, même ville.

— Joan Baez : c/o Vanguard Recording Company ; 71, West 23rd. street, même ville, N.Y. 10010.

— Elektra Records : 1855, Broadway, même ville, N.Y. 10023.

J. V.

LE METIER

Tout le métier en parle : le supplément mensuel de Rock & Folk, uniquement diffusé sur abonnement, est devenu en trois mois l'organe de presse indispensable au Show Business. Disque, Radio, Télévision, Auteurs, Interprètes, Compositeurs, Éditeurs, Musiciens, Impréarios, Le Métier en parle. Pour 50 F par an, vous recevrez tous les mois votre « Rock & Folk » habituel avec le cahier « Le Métier » encarté au centre. Au sommaire du numéro de juin : Jean-Michel Pou-Dubois et les Studios Europa-Sonor. L'histoire du disque. Des chiffres de vente de disques chez Polydor. Les orgues Farfisa. Le who's who des Marouani, grande famille du show-business. Le contrat Barclay-Atlantic. Les prix annuels de la SACEM. Les activités de Lee Hazlewood et Criterion Music...

BULLETIN D'ABONNEMENT SPÉCIAL

" Rock & Folk " + " Le Métier " (à remplir ou à recopier)

NOM : Prénom :

Adresse : Profession :

Je désire recevoir pendant 1 an — 6 mois (1) Rock & Folk (11 ou 6 n^{os}) et son supplément " Métier " à partir du mois de Ci-joint la somme de que je verse par chèque bancaire — chèque postal ou mandat aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e (C.C.P. Paris 1964-22).

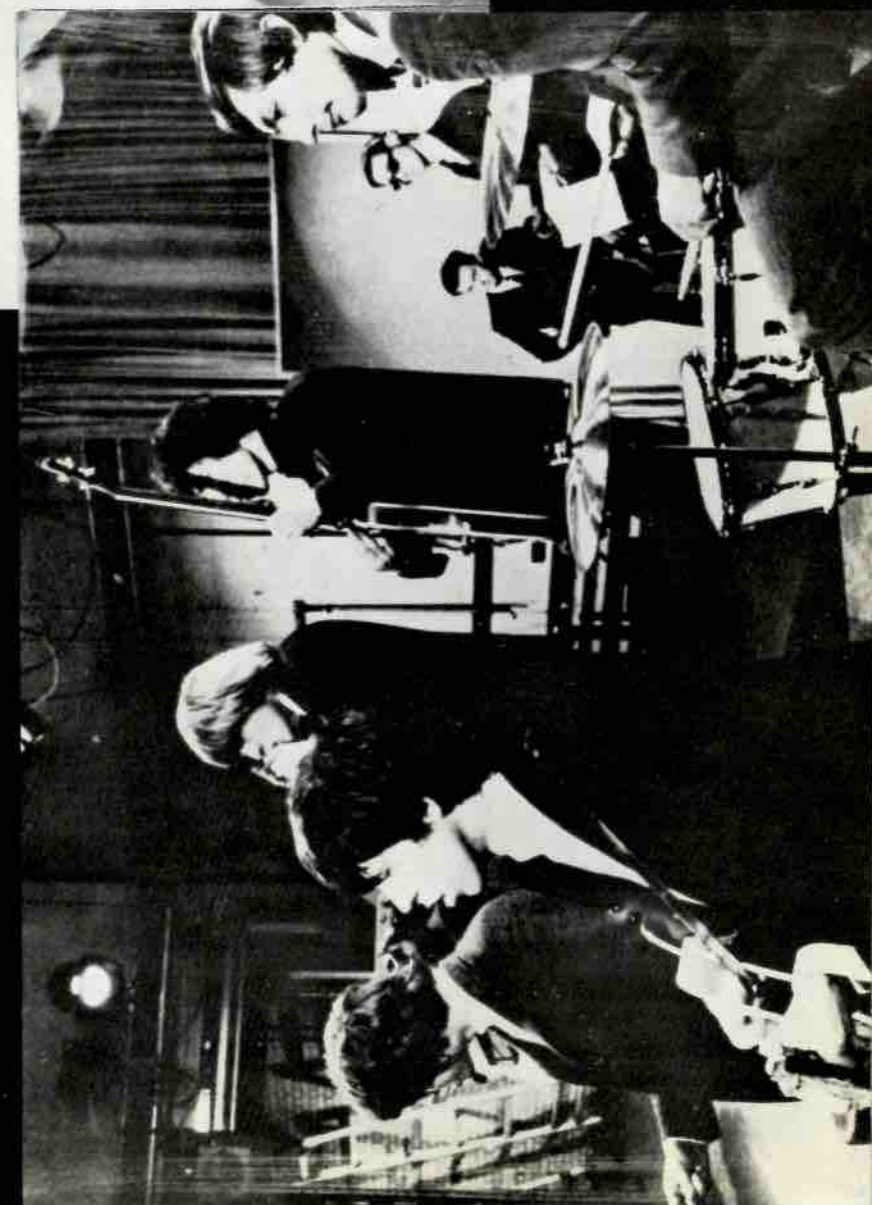
Tarif d'abonnement " Rock & Folk " + " Le Métier " (2)

	6 mois	1 an
France	27,50 FF	50 FF
Belgique	300 FB	550 FB
Suisse	27,50 FS	50 FS
Autres Pays	32,50 FF	60 FF

(1) Rayer les mentions inutiles.
(2) Tarif dégressif pour abonnements multiples sur demande.



TOUJOURS
L'HARMONICA
HOHNER



POUR LES
ROLLING STONES

DISQUES DU MOIS

JOAN BAEZ

Pack up your sorrows. The swallow song.

AMADEO 21.853 (45 t simple - 6,50 F)

Avouons-le, même au risque d'entendre résonner quelques pleurs et grincements de dents, Joan en ce moment nous déçoit, ce n'est plus du tout ça, du moins folkloriquement parlant. Je sais bien qu'elle-même a récemment désavoué ce qualificatif: il est bien temps! La voix reste fort belle, naturellement, mais alors, tout ce qu'il y a autour, c'est du remplissage bien sirupeux. Mieux vaut se rappeler le bon vieux temps des merveilles baenziennes du passé.... J. V.

BEE GEES

Jumbo. The singer sang his song.

POLYDOR 421.182 (45 t simple - 6,50 F)

(Angleterre: Polydor)

Pas très accrochant, ce dernier Bee Gees, encore que « Jumbo » ait quelques sérieuses trouvailles. De la musique très soignée qui correspond davantage à l'optique « 33 tours » que pour un simple. K. M.

ARCHIE BELL & THE DRELLS

Tighten up, part. 1 & 2.

ATLANTIC 650.097 (45 t simple - 6,50 F)

« Je suis Archie Bell avec les Drells, de Houston, Texas », c'est ainsi que se présente lui-même ce nouveau chanteur. Son « Tighten up » qui est grimpé telle une flèche à la première place du Hit Parade américain devrait faire un malheur dans les discothèques. Organiste, guitariste et batteur ont décroché une drôle de petite combine, attention! Curieux, Atlantic voulait à l'origine faire la promotion sur « Dog eat dog », mais le public réclamait le verso, « Tighten up », qui sort maintenant en France en deux parties. K. M.

WILLIAM BELL

HOMMAGE A OTIS REDDING: A tribute to a king. Every man oughta have a woman.

STAX 169.033 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Stax)

Entreprise scabreuse que d'enregistrer un hommage à un ami qu'on vient de perdre. William Bell s'en tire pourtant fort bien. Bien qu'il ait enregistré chez Stax depuis 1961, ceci est son premier disque publié en France et comporte deux très bons titres dans le genre « Soul ballad ». Très bel arrangement pour les cordes dans « Every man ». K. M.

THEODORE BIKEL & THE PENNYWHISTLERS

SONGS OF THE EARTH: Niska bania. Oi; tumani mayi. Dobryvechir diwchino. Sij mesece. Get up get out. Sweetest dreams be thine. Segaba la nina. Kaloda duda. Tino mori and Sva lok le nado. Thalassa. Purim suite. Kudryafchik maladoi.

VOGUE CLVLXK 252 (30 cm - 19,95 F)

Theodore Bikel est un chanteur juif américain bien connu pour ses innombrables enregistrements de chansons yiddish, russes, anglaises, grecques, etc. et j'en passe. Une très belle voix, beaucoup de métier et une sincérité égale dans toutes ses tentatives; une culture musicale immense. The Pennywhistlers: un groupe américain de sept filles qui chantent avec beaucoup de talent et dans le même esprit que Theo. Leur rencontre constitue donc une expérience d'un grand intérêt, et le résultat — un plaisir pour l'oreille. Ils savent s'adapter au climat de chaque folklore choisi, à l'ambiance de chaque pays chanté: Espagne, Russie, Serbie, etc. Les deux meilleurs moments sont à mon sens: « Oi, tumani mayi » (c'est Russe, brillant comme la neige des steppes et ça veut dire: « O, mes brouillards »), et « Get up, get out », chanson écossaise de Matt McGinn très drôle et très ravigotante. Le genre de disque que l'on écouterait longtemps et souvent le soir à la veillée. J. V.

BLUE CHEER

Summertime blues. Out of focus.

PHILIPS FB 304.162 (45 t simple - 6,50 F)

Les Cream ont encore fait des adeptes. Car le bon vieux rock « Summertime blues » a fait peau neuve, a rajeuni. C'est à présent sous l'empreinte des Blue Cheer, un « psychoblu ». « Out of focus » est de la même veine. Ancien disque pop au Pop-Club (c'est un critère de qualité) il permet de faire connaître les Blue Cheer d'éclatante façon. Jo. B.

EARL BOSTIC

THE BEST OF EARL BOSTIC: Flamingo (10.282). Deep purple (10.281). Smoke rings (10.283). What no pearls (10.383). Always (10.382). Moonglow (10.300). Cherokee (10.299). Liebestraum (10.409). When your lover has gone (10.387). East of the sun (10.388). Beyond the blue horizon (10.392). Harlem nocturne (10.288).

Dream (10.398). Song of the islands (10.401).

POLYDOR 658.078 (30 cm GU - 22,90 F)

(U.S. King)

Earl Bostic, mort d'une crise cardiaque voici quelques années, était un sax alto dont les disques connurent un énorme succès durant une quinzaine d'années (1945 à 1960). Son plus gros tube, « Flamingo » (1951), d'un swing dément et insolent, ravit ses admirateurs et rendit fous-furieux ses détracteurs qui trouvaient cela le comble du mauvais goût. Bon nombre de ces disques virent le jour en France sous forme de 78 t (Vogue) pour passer ensuite sur microsillon (Vogue, Président, Odéon, Polydor). Entre mars et juin 1959, réenregistra en stéréo plus d'une centaine de ses anciens succès. Longtemps ces nouvelles versions restèrent inédites, mais en voici 14 qui apparaissent dans le disque qui nous occupe. Le personnel se compose de Earl Bostic (sax alto), Roland Johnson (vibraphone), Warren Stephens et Allan Seltzer (guitares), Herb Gordy (basse) et William Erskine (drums). Les séances eurent lieu dans les studios King à Cincinnati aux dates suivantes (correspondant aux numéros de matrices que nous donnons pour chaque titre): 26 mars (10.281-83), 27 mars (10.288-10.300), 4 et 5 juin (10.382-92), 8 et 9 juin (10.398-10.401), 10 juin (10.409).

L'idée de réenregistrer tous ces succès n'était pas fameuse, du moins pas sans sérieuse préparation psychologique. Le résultat, sans être bâclé — car Bostic était un musicien de classe — sent néanmoins le travail de rond-de-cuir. Mieux valait garder des interprétations inspirées, fumantes, en mono, plutôt que d'avoir du travail à la chaîne stéréo. Cet état de chose est particulièrement frappant dans « What no pearls » et « Always » qui souffrent d'un grave défaut de mixage: sur un appareil mono, on n'entend pratiquement que le guitariste puis le vibraphoniste qui semblent s'ennuyer fermement. Bostic lui-même est cependant loin d'être endormi et donne un bon échantillonnage d'interprétations bien assises. Particulièrement recommandé à ceux qui n'aiment pas le jerk et le boogaloo. K. M.

JAMES BROWN PRESENTS THE SHOW OF TOMORROW: JAMES BROWN: That's Life. Please

par
Jacques Barsamian,
Jocelyne Boursier,
Pierre Chatenier,
Fr. R. Cristiani,
Kurt Mohr,
Jean Tronchot,
Jacques Vassal.

BUFFET
Champion
PARIS

18, 20, Passage du Grand Corf
PARIS-2^e - GUT. 88-77 et 78

PLEASE PLEASE. VICKI ANDERSON: Tears of joy. If you don't give me. JAMES CRAWFORD: I'll work it out. Stone fox. MARVA WHITNEY: If you love me. What kind of man. BOBBY BYRD: Funky soul, Pt. 1 & 2. HANK BALLARD: Which way should I turn. Funky soul train. POLYDOR 658.073 GU (30 cm - 22,90 F) (U.S. King)

A part les deux titres par James Brown qui débute chaque face et qui ont été enregistrés en public (très bien du reste), les autres titres sont par des artistes dont James Brown produit les disques pour King. Vous n'avez donc pas un véritable « live show », mais le résultat n'en est que meilleur sur le plan technique. James Brown et son orchestre sont fulgurants dans une nouvelle version de « Please please please », de très loin supérieure à l'originale. Si vous avez le moindre doute sur la stature de Mr. Brown: écoutez « Please » et vous saurez qui est le roi. « That's life » est également fort bon, James Brown y ressemble par moments de façon étonnante à Louis Armstrong! Quant aux autres artistes, peu ou pas connus en Europe, ils vous en boucheront un coin et vous changeront pour une fois des Sounds Memphis ou Detroit. La moins bonne, c'est probablement Vicki Anderson dans « If you don't give me », où elle veut trop forcer ses cordes vocales. Quant aux meilleurs on a de la peine à choisir entre James Crawford, Bobby Byrd ou Hank Ballard dont le « Funky soul train » est encore un de ces boogaloes déments. K. M.

ERIC BURDON & THE ANIMALS

Anything. It's all meat. BARCLAY 060.931 (45 t simple - 6,50 F)
Cette fois Eric Burdon et les Animals ne se sont pas réunis pour faire un succès. Dans « Anything », la mélodie n'est pas trop mauvaise, mais les paroles sont navrantes. « It's all meat » est une revue des grands bluesmen comme Muddy Waters et Eric Clapton, un peu dans le genre de « Monterey ». Un coup pour rien, attendons le prochain. Jo. B.

CLARENCE CARTER

She ain't gonna do right. The road of love. ATLANTIC 650.092 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Fame)

Le chanteur, guitariste et pianiste aveugle Clarence Carter avait fait une première apparition sur le marché français avec « Step by step » par Clarence et Calvin (Atco 17). C'est probablement le même Calvin qui chante la deuxième voix dans « She ain't », une bonne interprétation dans le style Sam & Dave. Mais c'est « Road to love », un blues très sobre qui rappelle John Lee Hooker qui fera dresser les oreilles. L'accompagnement est hélas un peu mécanique. C'est Spooner Oldham qu'on entend à l'orgue. K. M.

LES CHARLOTS CAF' CONC' CHARLOTS. La route de Pennzac. Le sheik. La rodeuse de barrière. Le mistingo. Sur la commode. Les jardins de l'Alhambra. Le trompette en bois. Dur de la feuille. Tu finiras sur les planches. Il m'a vu nue. Sors d'ici. VOGUE CLVLX 266 (30 cm - 19,95 F)

Les Charlots, cette fois-ci, n'ont pas eu besoin de s'écrire des chansons sur mesure. Profitant du retour à la mode de « la vieille chanson », ils ont puisé dans le répertoire incroyable du café-concert pour en sortir onze titres qui leur conviennent à merveille. Classiques de Georghius, œuvres de Bach et Laverne, faux folklore breton ou arabe, humour bête et méchant de la belle époque, allusions polissonnes, tout est prétexte à rire grâce à la malléabilité de la voix d'Alfred « the organ ». En tout cas, les Charlots ont remarquablement adapté leur personnalité aux divers titres, passant du comique troupier au mélo avec une aisance déconcertante. J. T.

GEORGES CHELON

Sampa. Refoule. Girouette. La statue. PATHÉ EG 1.081 (45 t EP - 10 F)

Seul intérêt de ce disque: « Sampa » ou les confidences d'un chien, où rien n'a été négligé pour plaire aux auditeurs de l'ORTF et des maisons de la Culture (avec « C » majuscule): un texte à la recherche de la qualité et des arrangements de cordes dans le style symphonique. Pas du tout pour les amateurs d'Otis Redding ni des Beatles. P. Ch.

CLEO

A mes bottes. On court. Un dur au cœur tendre. Pourquoi veux-tu que l'on se marie. VOGUE EPL 8.621 (45 t EP - 10 F)

La frange crânement coupée au raz des yeux, comme un casque, Cléo est un petit personnage volontaire et combattant qui a l'air de se battre quand elle chante. Comme la hargne ne remplace pas le swing, elle devrait mettre un peu de charme dans ses interprétations. P. Ch.

GLEN DALE

I've got you on my mind. Now I see you, now I don't. FONTANA MF 260.140 (45 t simple - 6,50 F)
Un orchestre à cordes soutient bien la voix de Glen Dale et donne un peu de relief à la chanson: « I've got you on my mind ». La face B est médiocre. Cependant les petits « chatouillements » des cordes ont du charme. Jo. B.

JACQUES DUTRONC

Il est cinq heures, Paris s'éveille. L'augmentation. Comment elles dorment. Fais pas ci, fais pas ça. VOGUE EPL 8.611 (45 t EP - 10 F)

Les derniers-nés des Établissements Dutronc-Lanzmann. Avec, sans doute, la meilleure chanson du moment: « Il est cinq heures... »; un texte qui fera date par sa référence à la gare Montparnasse « qui n'est plus qu'une carcasse » et un accompagnement de flûte génial dû à Roger Bourdin. Bref, un titre qui sent bon les croissants chauds et le café-crème; mais, qui, également rappelle beaucoup certaine chanson d'un Monsieur Desaugiers, écrite en 1815, et qui s'appelait « Paris à cinq heures du matin »! F.-R. C.

DON COVAY

Don't let go. It's in the wind. ATLANTIC 650.094 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Atlantic)

Deux titres produits à Muscle Shoals par Tommy Gogbil, arrangés et interprétés de façon très raffinée, mais qui en l'occurrence manquent curieusement d'émotion. Est-ce trop bien fait, trop pensé ou quoi? Cela mérite en tout cas l'audition. Peut-être serez-vous plus emballé que moi. K. M.

DAVE

Si je chante. J'habite une autre maison. Moi et mes chansons. L'amour est roi. BARCLAY 71.258 (45 t EP - 9,73 F)

On doit croire fortement en Dave chez Barclay si on en juge par la qualité et l'originalité de la pochette à qui on peut donner l'oscar de la pochette du mois. Même si

on s'étonne d'une telle débâche de moyens pour un 45 t. Dave est né en 1944 à Amsterdam et on nous dit qu'il rêve de voyages et vit sur un bateau. Il a un physique intéressant et une voix personnelle. P. Ch.

JULIE DRISCOLL; BRIAN AUGER AND THE TRINITY

This whell's on fire. Black Cat MARMALADE 421.187 (45 t simple - 6,50 F)

Sur la face A, le nouveau titre de Julie la Frisée qui n'a pas l'impact de « Save me ». C'est une œuvre de Bob Dylan, mais Jools n'arrive pas à décoller. Les arrangements sont tout à fait confus. Driscoll ne serait-elle qu'une passade pour amateur snob? Face B, le bouillant Auger complètement déchainé. Là aussi, je suis un peu déçu. Le jeu de l'orgue de Auger est loin de me satisfaire. Que ceux qui n'ont jamais entendu Jimmy Smith ou Booker T me jettent la première double-croche, mais il faut parfois avoir les yeux en face des trous et les oreilles de chaque côté du visage. La bande à Marmalade a déjà fait mieux. Un disque raté dans une carrière ce n'est pas bien grave. Ça arrive à tout le monde. P. Ch.

GILLES DREU

Alouette. Je marcherai jusqu'au vieux chêne. L'homme qui vola les étoiles. Ma prière DISC'AZ EP 1.201 (45 t EP - 10 F)

Gilles Dreu est un nouveau type de chanteur. Il a de la force, de la puissance. La photo sur la pochette donne le ton. On est loin du minet chantant. La sonorité d'ensemble tranche nettement sur l'ensemble des productions actuelles. Le grand Gilles est sans nul doute un chanteur adulte. Un disque qu'il faut avoir. P. Ch.

MAURICE FANON

La chambre. Les orgues de Monsieur Johnson. Carcassonne. Quand je serai mort. Le général. Soir de décembre. Nos femmes à nous. Si je n'ai pas d'argent. Le fusillé. La calamité. Gaspard. La guerre. BARCLAY 80.368 S (30 cm - 26,90 F)

Premier disque depuis deux ans de l'auteur de « L'écharpe » et de « La petite juive ». Fanon ce n'est ni un chanteur de R'n'B, ni un folksinger. Mais il a des choses à dire et il les dit. Brutalement comme dans « Les orgues de monsieur Johnson », tendrement « La

chambre » ou « Nos femmes à nous », il sait aussi être ironique « La calamité » qui, malheureusement, ne passera jamais en radio. Fanon a une voix grave, chaude, qui se fait parfois violente mais dans laquelle on ne cesse de trouver un peu de tendresse, de cette tendresse qui le fait s'insurger contre les maux de l'humanité. La prise de son est par ailleurs d'une exceptionnelle qualité. C'est une rentrée discographique éclatante. P. Ch.

FOUR TOPS

If I were a carpenter. Baby I need your lovin'. TAMLA-MOTOWN FT 125 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Motown)

Deux des meilleurs titres des Tops. « Carpenter », popularisé en France par Johnny Hallyday, est tiré de leur dernier LP américain et « Baby » n'est autre que leur tout premier succès chez Motown (1964), un titre vraiment marquant dans l'histoire du R & B. K. M.

ARETHA FRANKLIN

LADY SOUL: Since you've been gone. Chain of fools. Niki hokey. Money won't change you. 96 tears. Come back baby. Good to me as I am to you. Ain't no way. People get ready. Night life. Going down slow. ATLANTIC 920.033 GU (30 cm - 26,90 F) (U.S. Atlantic)

Un disque fantastique, d'un bout à l'autre. Que dire de plus? Même les mélomanes très difficiles, qui ne recherchent que ce qui existe de mieux dans chaque genre de musique, se doivent de posséder ce disque. On croit avoir fait le tour d'Aretha Franklin avec son premier LP Atlantic. Avec celui-ci le plaisir est renouvelé, et il est peut-être dans l'ensemble d'un niveau encore plus élevé. Une seule remarque restrictive: les titres de l'édition française ne correspondent pas exactement à l'édition américaine, dont une plage, « Groovin' » reste pour le moment inédite chez nous. Nous espérons qu'elle pourra être incluse dans le prochain LP de manière à mettre un terme au cauchemar des titres en double ou manquants. K. M.

FREDDY & THE KINFOLK

Blabbermouth. The groat. ATLANTIC 650.089 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Dade)

Enregistré à Miami (Floride) pour les productions Marlin,

ce pseudonyme couvre certainement l'identité du batteur Freddy Scott et de son orchestre (cf. interview de Boogaloo Pete, R & F n° 14, p. 26). Ce n'est pas sans rappeler les Bar-Kays et comporte de bonnes astuces rythmiques « The goat », oui, d'accord, chouette, mais ça n'arrive toutefois pas à la cheville de « Billy Goat Stomp » de Jelly Roll Morton (1928 - oui M'sieur!). K. M.

BOBBIE GENTRY

Big boss man. Parchman farm. CAPITOL CLF 507 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Capitol)

En voilà une qui est bien partie! Profitant du départ fulgurant qu'elle avait prise avec son « Ode to Billie Joe », Bobbie Gentry, sans affoler, sans rechercher à tout prix un nouveau supertube, continue gentiment, sagement dans la bonne voie. Elle reprend ici de façon très réussie « Big Boss Man » de Jimmy Reed (1963) et « Parchman Farm » de Mose Allison (1957) dont les versions originales n'ont jamais été publiées en France. Mose, en voilà un qui était en avance de 10 ans, qui est passé au Blue Note, à Paris (oui!) pratiquement inaperçu! K. M.

JOHNNY HALLYDAY

A tout casser. Ma vie à t'aimer. Cheval d'acier. Quand l'aigle est blessé. PHILIPS 437.428 BE (45 t EP - 10 F)

« A tout casser », thème du film du même nom, est un nouveau succès pour notre Johnny national. C'est de loin la meilleure chanson de ce nouvel EP: La présence de Jimmy Page, soliste des Yardbirds, encadré de Micky Jones et Tommy Brown dans les arrangements y est pour quelque chose. Également au menu de ce 45 t, l'adaptation de l'un des premiers succès d'Elvis Presley « Loving you ». J. B.

HAPPENINGS

Music, music, music. When I lock my door. B.T. PUPPY 603 (45 t simple - 6,50 F)

Beaucoup d'emprunt aux Beach Boys dans ce disque, qui n'en est pas moins agréable à écouter. D'ailleurs la production des Happenings est toujours de bonne qualité. Les orchestrations y sont soignées et les vocaux bien étudiés. A conseiller aux amateurs de ce genre de musique. Jo. B.

FRANÇOISE HARDY

Ma jeunesse fout le camp. Mais il y a des soirs. Il n'y a pas d'amour heureux. C'était charmant. VOGUE EPL 8.613 (45 t EP - 10 F)

Deux bons tubes pour Françoise Hardy: Une chanson de Guy Bontempelli « Ma jeunesse fout le camp » et une autre de Georges Brassens, sur un poème d'Aragon « Il n'y a pas d'amour heureux ». Personnellement c'est surtout cette seconde que je préfère: La voix et le caractère de Françoise collent parfaitement à ce thème. J. B.

JIMI HENDRIX

& CURTIS KNIGHT GET THAT FEELIN'. Ballad of Jimi. No business. Future trip. Gotta have a new dress. Hornests nest. Don't accuse me. Flashing. Hush now. Knock yourself out. Happy birthday. LONDON 195.002 (30 cm - 26,90 F)

L'album « Get that feelin' » a été enregistré, par PPX Entreprises, aux États-Unis avant que Jimi Hendrix ne débarque en Angleterre. En fait, si Jimi Hendrix joue de la guitare, c'est Curtis Knight qui chante. C'est ce dernier qui a également composé la majorité des titres qui nous sont proposés, dont l'excellent « Hush now ». Un bon 30 cm assez différent de ce que fait aujourd'hui le Jimi Hendrix Experience. J. B.

HÉSITATIONS

The impossible dream. Nobody knows you when you're down and out. KAPP KV 531 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Kapp)

J'aime que ce disque n'ait pas été fait sur mesure selon les canons de la dernière mode, mais déplore cet amalgame de talent véritable et de goût douteux, cette douche écosaise qui tour à tour passe du vrai au faux. La version originale de « Nobody knows you » (par Bessie Smith) date de 1929 et dans sa sobriété se trouve être beaucoup plus émouvante. K.M.

HOLLIES

Jennifer Eccles. Try it. FONTANA MF 260.146 (45 t simple - 6,50 F)

« Jennifer Eccles » permet d'identifier les Hollies à tous les coups. Cela en devient même monotone et manque d'originalité, tous les hits des Hollies peuvent se comparer et se confondre. Le « Hollies' sound » est lassant. La face B est surprenante, autant la face

A est banale, autant celle-ci est étrange, remplie de sonorités électroniques, de frottements, d'extases d'ordinateurs, c'est « psychédélique ». Le disque est quand même bon. Jo. B.

PETER HOLM

Monia. La ballade de John Foster. My prayer. Chanson de voleur. RIVIÈRA 231.314 (45 t EP - 10 F)

Il a une voix agréable et il se sort assez bien de « My Prayer » très marquée par les Platters. Mes préférences s'en vont aux deux titres dont les textes ont été écrits par Frank Thomas, et qui recèlent un petit goût de voyage. P. Ch.

JOHN LEE HOOKER

Shake it baby. Let's make it baby. POLYDOR 421.175 (45 t simple - 6,50 F)

Enregistré en public au cours d'un concert de l'American Folk Blues Festival, John Lee Hooker est accompagné par T-Bone Walker au piano, Willie Dixon à la basse et Jump Jackson à la batterie. Ce n'est certes pas un des sommets du blues, mais ça rock joyeusement et sans prétention. On aime mieux ça que de l'artificiel. « Shake it baby » a eu un gros succès non seulement en France, mais — chose rare! — également en Afrique. K. M.

JANIS IAN

Insanity comes quietly to the structured mind. Sun-flakes fall, snoweays call. VERVE-FORECAST 518 904 (45 t simple - 6,50 F)

Janis est une jeune auteur-compositeur - chanteuse et d'après les paroles qu'elle nous prodigue, elle semble avoir fort bien assimilé le style West Coast: des paroles belles et pleines de sens cachés et de significations ambiguës. Malgré sa jeunesse qui transparait dans sa voix, Janis fait des chansons de valeur. Jo. B.

ISLEY BROTHERS

Take me in your arms. Why when love is gone. TAMLA-MOTOWN FT 127 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Tamla)

Leur passage chez Tamla en 1965 leur a fait perdre leurs maniérismes et leur nervosité; ils y ont beaucoup gagné en puissance. Les trois frères Isley (Ronald, Rudolph et O'Kelly), d'enfants prodiges sont devenus des Soul Brothers qui font le poids. Le premier titre comporte une section rythmique qui rappelle beaucoup les musiques tribales africaines

alors que le verso se rapproche plutôt des Four Tops. K. M.

JAIBI

What good am I. You got me.

KAPP KV 527 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Kapp)

Juste un curieux prénom (probablement la transcription des initiales J.B.) et une jolie fille noire aux cheveux crépus (ferait-elle partie des Black Muslims?) n'est pas suffisant pour lancer une nouvelle artiste. Jaibi chante bien mais thèmes et arrangements ne sortent pas de l'ordinaire. K. M.

ETTA JAMES

Security. I'm gonna take what he's got.

CHESS 169.510 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Cadet)

Deux titres impressionnants produits à Muscle Shoals et tirés du LP Cadet 802. Etta James n'est pas loin d'égaliser Aretha Franklin mais ses accompagnements sont moins travaillés, moins inspirés. On prend quand même joyeusement le pied! K. M.

BEN E. KING & DEE DEE SHARP

We got a thing going on. What'cha gonna do about it.

ATCO 66 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Atco)

Deux géants réunis pour la première fois. Mais prise de son, arrangements et thèmes ne leur rendent pas justice. On devine plus qu'on entend Ben et Dee Dee en grande forme, à moitié submergés par un accompagnement indifférent. Voici deux artistes qui ont prouvé qu'ils pouvaient être de toute première classe mais qui ont presque toujours souffert de thèmes ou d'accompagnements médiocres. Peut-être que sous la direction d'un Jerry Wexler ou d'un Tom Dowd... non? Oh oui, la pochette, l'horrible gaffe: la photo de B.B. King! Voilà ce qui peut se produire lorsqu'on se passe les commandes au bout du fil, entre dactylo, photographe et maquettiste. On veut vous induire en horreur! K. M.

FÉLIX LECLERC

LA VIE. La gaspesie. Passage de l'outarde. L'écharpe. Une valse. Les moutons sur la rivière. La Vie. Errances. Do ré mi. Blues pour Pinky. Variations sur le verbe donner. Tzigane.

PHILIPS S 844.717 BY (30 cm - 22,90 F)

Dernier 33 t de notre ami québécois, et qui vient tout droit de sa cabane au Canada (photo au verso du disque) ou de ses « Errances » à travers le monde et les bois, à la recherche de son pays. La plupart des chansons de cet album sont celles du tour de chant; elles bénéficient d'un support instrumental parfois très heureux — on pense, dans « La vie », à Pachebel —, parfois gênant, dans « La gaspesie », par exemple. On peut, en effet, préférer le simple accompagnement de guitare que se donne Félix Leclerc sur scène. Cependant, reconnaissons que l'accompagnement, dans le style Bechet du « Blues pour Pinky » est une merveille dans le genre. C'est d'ailleurs, un des grands moments du disque, avec « Do ré mi », très drôle, et les « Variations sur le verbe donner », où le débit évoque inévitablement Brassens. « Tzigane » laisse percer l'amour de Félix Leclerc pour ces gens-là et leur musique. Quant aux « Moutons sur la rivière », c'est une récréation sur Panurge, où se greffe l'histoire d'un berger et d'une Margoton. Félix Leclerc s'exprime comme un poète, comme un poète classique, naturaliste, tourné vers l'extérieur, vers la sensation ou la description, plus que vers l'intérieur ou le moi profond. Pas de causticité à la Brassens chez lui, mais une tendresse amusée et contemplative, à laquelle se mêle parfois une touche de tristesse. Un disque agréable, qui devrait charmer les oreilles des amateurs de folk-song et de bonne chanson. F.-R. C.

LEMON PIPERS

Rice is nice. Blueberry blue. BUDDAH 610.009 (45 t simple - 6,50 F)

Des cascades de harpe de « Rice is nice » aux égrèments de timbre de « Blueberry blue », c'est un disque tout en douceur, harmonie de sons. Prenant de bons gimmicks, les Lemon Pipers ont fait un disque aussi réussi que leur précédent: « Green taminourine ». Jo. B.

LOS BRAVOS

Bring a little lovin'. Make it last.

BARCLAY 60.926 (45 t simple - 6,50 F)

Un disque truffé de gimmicks; du vent peut-être, mais du vent qui tient de la tempête! La voix claquante et impertinente de Mike Kogel peut de nouveau lui valoir un gros tube avec « Bring a little lovin' ». Une voix qu'on adore ou qu'on

déteste mais qui ne peut laisser indifférent. K. M.

MIRIAM MAKEBA

Malayisha. Ring bell, ring bell. Saduva. Maria fulo.

REPRISE RVEP 60.115 (45 t EP - 10 F)

A l'Olympia à la fin du mois, Miriam Makeba ne manquera pas de chanter ce « Malayisha », qui, après « Pata pata », est en train de grimper dans tous les hit-parades. Il est grand temps de rendre hommage à la grande chanteuse qu'est Makeba, dont vous savez sans doute qu'elle a fui l'Afrique du Sud ségrégationniste pour chanter tous les folklores libres à travers le monde, et qu'elle est depuis peu l'épouse du leader noir américain Stokeley Carmichael. F. R. C.

SHELLY MANNE

Daktari. Out on a limb. ATLANTIC 650.093 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Atlantic)

Musique d'ambiance aux relents africains, susceptible de trouver un large emploi auprès des programmeurs de la radio, pour enchaînements, raccords, etc. K. M.

JOHN MAYALL & ÉRIC CLAPTON

BLUES BREAKERS All your love. Hide away. Little girl. Another man. Double crossin' time. What'd I say. Key to love. Parchman farm. Have you heard. Ramblin' on my mind. Steppin' out. It ain't right. DECCA 190.010 (30 cm - 26,90 F)

Disque enregistré il y a quelque deux ans à la bonne époque (je la regrette bien) où John Mayall et Eric Clapton s'étaient associés pour faire du British Blues du meilleur cru. Le producteur de ce 33 t n'est autre que Mike Vernon qui s'occupe également des Ten Years After et de Peter Green's Fleetwood Mac. Mes plages favorites sont: « Key to love », une composition de John et le fameux « Parchman farm » de Mose Allison. Un album plus que conseillé à tous les lecteurs de « Rock & Folk » car il constitue un excellent document. J. B.

DAVID McWILLIAMS

This side of heaven. Poverty street

CBS 17.503 (45 t simple - 6,50 F)

David McWilliams, qui s'était révélé avec « Days of pearly Spencer », nous propose un titre de la même veine « This side of heaven » qui n'a pas

tellement à envier son premier

succès. Mais il sera difficile au poulain de Mike Leander d'en faire un nouveau tube car il est rare qu'une même recette marche deux fois, toute bonne soit-elle. J. B.

EDDY MITCHELL

Je n'aime que toi. Un homme dans la foule. J'ai semé le vent. Carla.

BARCLAY 71.269 (45 t EP - 9,73 F)

Est-ce le grand tournant? Au Eddy Mitchell qui gueule houhou et heu-heu, que je n'aime pas du tout, se substitue ici un Eddy qui chante avec désinvolture et tendresse, qui n'est pas sans rappeler Henri Salvador. Mais la métamorphose n'est encore que partielle. « J'ai semé le vent » commence très bien et puis, miséricorde! on retombe dans le « tout-hout pou-hour moi, tantant que heu je-heu vivreu-heu pur toin-hain ». Quatre très bons thèmes arrangés de manière somptueuse, ça commence à prendre des proportions qui risquent de faire du bruit au-delà de nos frontières. « Je n'aime que toi » est sans défauts: peut-être pourrait-on demander à Eddy de nous chanter ça juste un tout petit peu plus putain, plus insinuant... oh le grand pied! K. M.

MOTHERS OF INVENTION

FREAK OUT. Hungry breaks, daddy. I ain't got no heart. Who are the brain police? Motherly love. Woowie Zowie. You didn't try to call me. I'm not satisfied. You're probably wondering why I'm here. Trouble comin' everyday. Help I'm a rock. The return of the son of monster magnet. VERVE 710.003 (30 cm - 26,90 F)

Je confirmerai ce qu'a dit Kurt Mohr le mois dernier: « Pour apprécier vraiment pleinement les Mothers, il faut sans doute comprendre parfaitement l'anglais, pardon, l'américain car bien que comprenant l'anglais, j'ai des difficultés immenses à « déchiffrer » ce que disent les gens de Frank Zappa ». Cet album est composé de neuf chansons, une suite en trois mouvements (Help I'm a rock) et un ballet inachevé en deux tableaux (The return of the son of monster magnet). « Motherly love », « Hungry Breaks out, daddy » et « You didn't try to call me » sont les passages qui me remuent le plus. J. B.

TOM PAXTON

AIN'T THAT NEWS!: The

willing conscript. Ain't that news. Lyndon Johnson told the nation. Hold on to me, babe. The name of the game is stud. Goodman, Schwerner and Chaney. The natural girl for me. Bottle of wine. We did'nt know. Buy a gun for your son. Every time. Georgie on the freeways. Sully's pail. I'm the man that built the bridges.

VOGUE CLVLXK 250 (30 cm G.U. - 19,95 F)

Il aura fallu de la patience, mais nous le tenons enfin, notre disque de Tom Paxton sur le marché français! Commençons par un grief, mais ce sera le seul: pas UN mot d'explication au verso de la pochette, ni sur le chanteur, ni sur les titres retenus. Aurait-il été difficile, ne fût-ce que de traduire la pochette américaine? Ceci étant, empressons-nous d'ajouter que le disque est sensationnel. Ce n'est pas une révélation, naturellement, mais plutôt une confirmation. S'il faut faire un choix, je crois que les deux « temps forts » de ce LP sont, d'une part « Lyndon Johnson told the nation » (que Tom chantait dans le film « Loin du Vietnam »), très féroce; d'autre part, « Goodman, Schwerner and Chaney », encore une triste histoire raciale, contée dans un langage émotionnel très prenant. « The willing conscript » et « Bottle of wine » sont déjà bien connues (pour cette dernière, se méfier de l'adaptation française qui passait trop souvent à la radio ces derniers temps; la seule valable étant jusqu'à présent celle de l'ami Graeme Allwright). « Georgie on the freeways », satire de la circulation moutonnaire sur les autoroutes, reprend astucieusement l'air traditionnel de « Engine 143 »; « I'm the man that built the bridges », avec l'excellent banjo de Barry Kornfeld, est d'inspiration très « guthrienne »: Tom n'a pas oublié ses classiques! Voilà pour l'essentiel: programme très complet donc, et surtout une lacune enfin comblée. A ne pas manquer. J. V.

WILSON PICKETT

Stagger Lee. That kind of love. Don't cry no more. She's looking good. We've got to have love. Hello sunshine. Bring it on home to me. I've come a long way. I'm in love. Down by the sea. Jealous love.

ATLANTIC 920.034 GU (30 cm - 26,90 F)

She's lookin' good. We've got to have love.

ATLANTIC 650.095 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Atlantic)

Le meilleur LP de Wilson Pickett (correspondant à l'édition américaine). Pour un exemple de R & B qui chauffe vous trouverez difficilement mieux que les six premiers titres. C'est King Curtis qui prend le solo de saxo ténor dans « Don't cry no more ». La section rythmique comprend entre autres Bobby Womack (guitare solo), Reggie Young (guitare), Tommy Cogbill (basse) et Gene Chrisman (drums). La deuxième face du disque, qui groupe les slows, est à peine moins bonne. Tout au plus pourrait-on reprocher à Wilson Pickett de vouloir trop forcer par endroits. Mais vous aurez autre chose à faire qu'à éplucher de minuscules défauts quand vous aurez ce disque! K. M.

ELVIS PRESLEY

CLAMBAKE. Guitar man. Clambake. Who needs money. A house that has everything. Confidence. Hey, hey, hey. You don't know me. The girl I never loved. How can you lose what you never had. Big boss man. Singing tree. Just call me lonesome.

RCA VICTOR 440.742 S (30 cm - 26,90 F)

Le King nous présente les extraits de son film « Clambake » qu'il a tourné avec Shelley Fabares et Will Hutchins pour United Artists, plus « 5 bonus songs ». Sans valoir à mes yeux, ses tous premiers albums (King Creole, Loving you et Cie), ce 33 t n'est pas mal réussi. Ma sélection: « Big boss man », « Guitar man » et « You don't know me »; mais ces titres sont déjà parus en 45 t.... J. B.

PROCOL HARUM

Quite rightly so. In the wee small hours of sixpence.

STATESIDE FSS 562 (45 t simple - 6,50 F)

Ils n'ont pas retrouvé l'inspiration de « Whiter shade of pale » et le public semble leur en tenir rigueur. Dommage que la promotion de ce disque soit axée sur le premier titre, alors que le second me semble nettement plus réussi. Demandez à l'entendre. K. M.

OTIS REDDING

Shout Bamalama. Fat gal.

POLYDOR 421.177 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Confederate)

Voici probablement le tout premier enregistrement d'Otis, enregistré en 1960 dans une station de télévision à Athens en Georgie. Pas fameux et mal

enregistré, mais vous voudrez tous l'avoir, moi aussi! K. M.

BABIK REINHARDT

JOUE SIDNEY BÉCHET.

Promenade aux Champs-Élysées. Un coup de cafard.

A moi d'y payer. Dans les rues d'Antibes. In the groove.

Au secours. Les oignons. Petite fleur. Premier bal.

Chacun a sa chance. Blues in the air. It's all gone now.

VOGUE CLVLX 213 (30 cm - 19,95 F)

Agé de vingt-trois ans, Jean-Jacques « Babik » Reinhardt est le fils du grand Django dont on a commémoré, récemment, le quinzième anniversaire de la mort. Babik fait bon ménage avec le swing et le feeling, qualités essentielles pour un jazzman. Il sait, de plus, faire chanter sa guitare

et les choruses de piano et orgue de Georges Arvanitas, qui l'accompagne avec punch et sensibilité tout à la fois, ne sont pas étrangers au charme qui se dégage de ces interprétations. « Dans les rues d'Antibes » bénéficie d'une intro à la « Blues march » (cf. les Jazz Messengers) et « Les Oignons » revit une deuxième jeunesse par une adaptation modernisée. Une intervention de titres fait que « Petite fleur » n'est pas à sa place; vous le retrouverez aisément. J. T.

JOHN ROWLES

If I only had time. Now is the hour.

STATESIDE FSS 563 (45 t simple - 6,50 F)

La dernière révélation britannique. En fait, John Rowles est né en Nouvelle-Zélande,

jean-pierre ferland

Je le sais. Marie-Claire. Si je savais parler aux femmes. La grande mélodie. J'ne fais plus rire. Je reviens chez nous. Le Klondyke. Les négresses. Le cauchemar. Modern'hotel. BARCLAY 80.364 S (30 cm - 26,90 F)

De temps en temps débarque du Canada, un chanteur avec cet accent du terroir qui n'appartient qu'à eux. Le plus connu reste sans doute Félix Leclerc. Jean-Pierre Ferland est lui aussi canadien, il a moins d'accent, mais pas moins de talent que son aîné. Il est né en 1934 à Montréal, et après des études commerciales est entré comme comptable à Radio-Canada. Il abandonne bien vite les longs alignements de chiffres pour « causer dans le poste ». Speaker, il se mêle au milieu de la chanson de Montréal. Il découvre alors les auteurs français: Brassens, Ferré, Brel... Emballé par ce genre, il se met à écrire et à chanter. Il monte une « boîte à chansons », « Chez Bozo », un hommage discret à Félix Leclerc. Et, en deux ans, il devient vedette de la chanson. Il parcourt le Canada en donnant un récital de vingt-cinq chansons, seul au piano sur scène. Mais il a envie de voir de plus près ces auteurs-chanteurs français qui lui ont ouvert la voix. Il fait un premier voyage à Paris en 1966. Il passe à Bobino et dans quelques cabarets. Il revient à Paris l'année suivante pour don-

ner un récital à l'Alliance Française pendant un mois. Et en 1968, il enregistre cet album qui obtient le Grand Prix de l'Académie Charles Cros, et qui, fort bien enregistré par Charles Rochko des Studios Barclay, contient des titres connus comme « Je le sais » ou « La grande mélodie ». Jean-Pierre Ferland est à ranger dans la catégorie des auteurs-compositeurs de la lignée de Brassens, Félix Leclerc (avec lequel il a d'ailleurs écrit « Le cauchemar ») et de Jacques Brel. De Brel, il a le sens des descriptions, de l'humour corrosif sans cesse sous-jacent à la poésie. Les textes de Ferland ne sont pas moins soignés que ceux de l'auteur des « Flamandes ». Il y a peut-être entre les deux une analogie d'origine géographique. Jean-Pierre Ferland est un chanteur à écouter.

PIERRE CHATENIER



il y a vingt et un ans. C'est un grand beau brun, d'aspect mâle, à l'instar des Tom Jones, son succès peut laisser présager une certaine perte de vitesse des « minets ». Sa voix est puissante comme celle de Tom. John Rowles fait actuellement un tabac monstre avec « If I only had time », l'adaptation du « Je n'aurai pas le temps » de Michel Fugain, qui prouve que le french sound commence à faire son petit effet aussi outre-Manche. J. B.

HENRI SALVADOR
Elle est toujours derrière. Fais semblant. Si j'étais né en 1900. Bêta gamma l'ordinateur.

RIGOLO 18.750 (45 t EP - 10 F)

Il y a toujours dans les enregistrements du protéiforme Salvador au moins deux aspects différents. La bonne grosse chanson faite pour plaire. Ici « Elle est toujours derrière ». Sans toutefois retrouver le succès de « Zorro ». Et la ballade où il excelle comme « Fais semblant » qui bénéficie de plus d'un accompagnement du meilleur organiste français Eddy Louiss. P. Ch.

SAM & DAVE

I thank you. Soul Man. Hold it baby. The good runs the bad away. Broke down piece of man. Don't knock it. Just keep holding on. I've seen what loneliness can do. Let it be me. Blame me. I got everything I need. May I baby. STAX 69.010 GU (30 cm - 19,95 F) (U.S. Stax)

Pour fantastiques qu'ils sont lorsqu'ils passent sur scène, les enregistrements de Sam & Dave ne sont pas toujours d'un niveau très élevé. Leurs voix ne permettent pas de combinaisons sonores très variées et ils devraient pouvoir toujours compter sur des thèmes et des arrangements étoffés, ce qui n'est pas le cas ici. S'ils ne s'étaient pas fait connaître par des interprétations fracassantes comme « Hold on I'm coming », « Said I wasn't gonna tell nobody », « Soul man » et quelques autres, ils auraient fort risqué de passer inaperçus. Attention, le puits d'idées chez Stax n'est pas intarissable; c'est surtout sensible sur les slows de la seconde face. « Blame me » et « I got everything I need », datent de 1965 et 1966, « I thank you » est de cette année. Les autres titres proviennent tous de la séance

du 1^{er} août 1967 et figurent dans l'édition américaine Stax 725. K. M.

SAMMY SOUL SET

Julia flat-jack. Cat's world. RELAX 45.087 (45 t simple - 6,50 F)
Production hollandaise qui a bien des atouts de la musique dite anglaise, même avec un peu du punch des Doors. « Julia flat-jack » est un morceau rapide entrecoupé de phases lentes. « Cat's world » est un instrumental, très caractéristique du style de ce groupe, rhythm and blues, avec orgue et sax. Pas mal écoutez-donc. P. Cr.

SANDY COAST

I see your face again. Goodbye, don't cry. RELAX 45.095 (45 t simple - 6,50 F)

A première écoute ce groupe « sonne » anglais. Et pourtant c'est un groupe hollandais, qui l'aurait dit, qui l'eût cru? La musique pop n'est plus une question de frontière, mais une question d'esprit. A présent on peut compter sur les Hollandais pour nous envoyer de très bons disques. Jo. B.

SCAFFOLD

Do you remember? Carry on now. ODEON FO 114 (45 t simple - 6,50 F)
La première fois, les Scaffold nous ont parus drôles, mais à présent, ils lassent car ils ne se renouvellent pas. Jo. B.

FREDDIE SCOTT

Run Joe. He ain't give you none. BANG 670.027 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Shout)
Deux bonnes interprétations (surtout la seconde, en slow). Du « Memphis sound » enregistré à New York et dirigé par Gary Sherman. Bon, mais les thèmes ne valent pas son formidable « Are you lonely for me baby » (Bang 770.004). K. M.

SCREAMIN' JAY HAWKINS

I put a spell on you. Little demon. ÉPIC 5-2.209 (45 t simple - 6,50 F)
Deux titres enregistrés le 12 septembre 1956 à New York par Jalacy Hawkins, mieux connu sous le nom de Screamin' Jay Hawkins. « I put a spell on you » est la version originale de ce classique du rhythm'n'blues et du rock. « Little demon » est dans la tradition du rock le plus pur. Bravo à la firme CBS pour cette magnifique réédition. J. B.

SANDIE SHAW

To day. London. RCA VICTOR 49.542 (45 t simple - 6,50 F)
La chanteuse aux pieds nus semble s'être pris dans les fils de son pantin. Ce n'est en tout cas pas avec ce simple-là qu'elle risque de retrouver un grand tube. P. Ch.

SIMON & GARFUNKEL

Scarborough fair. April come she will. CBS 3.317 (45 t simple - 6,50 F)
Simon et Garfunkel nous font pénétrer dans un univers de poésie. Mais ces deux charmeurs à la voix suave, ne retrouvent pas la formule du succès de « The sound of silence ». Pourtant tout est agréable dans ce disque, les paroles comme dans « April come she will » ou la musique de « Scarborough fair ». Jo. B.

FRANK SINATRA

THE GREAT YEARS. Lean Baby. I've got the world on a string. South of the border. From here to eternity. Violets for your furs. Young at heart. Three coins in the fountains. All of me. The gal that got away. When your lover has gone. In the wee small hours of the morning. Learnin' the blues. CAPITOL STTX 340.657 (30 cm - 22,90 F)
Le papa de Nancy Sinatra est un cas unique dans la pop-music. Il est sûrement le seul chanteur à avoir eu des disques d'or à 23 ans de différence. Il a, vingt ans avant les Beatles, déchaîné l'hystérie des foules. Les enregistrements réunis sur cet album datent de ces années-là. Certains sont plus récents comme la chanson du film « Tant qu'il y aura des hommes » (From here to eternity) pour lequel il obtint l'Oscar du meilleur acteur. Il est dommage que l'on n'ait pas jugé intéressant de signaler les dates d'enregistrements et encore moins le nom des différents arrangeurs.

D'autre part, ce disque annoncé en « Stéréo, gravure universelle » est plus « mono » qu'autre chose. Il faudra sans doute faire un jour l'inventaire exact de tous les disques qui abusent de l'étiquette « Stéréo » alors que les deux pistes sont strictement identiques. P. Ch.

PERCY SLEDGE

Take time to know her. It's all wrong but it's alright. ATLANTIC 650.090 (45 t simple - 6,50 F)
Humour et fantaisie pour Stella. C'est une petite bouffée de rire qu'elle nous apporte à chaque disque. Parfois, elle égratigne, rappelez-vous: « Si je chante » ou « Le folklore auvergnat ». A mon avis la face A aurait dû être « Pauvre

(U.S. Atlantic)

cloche » car c'est une chanson rythmée, la chute de la chanson est inattendue et drôle, de plus les arrangements dus à Gérard Hugé sont astucieux. Jo. B.

SPENCER DAVIS GROUP

After tea. Moonshine. UNITED ARTISTS UAF 38.212 (45 t simple - 6,50 F)
Ce n'est pas le hit foudroyant, mais c'est de la bonne musique anglaise. « After tea » a par ailleurs été repris par plusieurs groupes étrangers. Spencer Davis ne s'est pas laissé tenter par les sonorités sophistiquées, il fait une musique solide, carrée, musclée. Peut-être devrait-il s'enhardir un peu pour décrocher un gros succès. Jo. B.

SPOOKY TOOTH

Sunshine help me. Weird. FONTANA MF 260.131 (45 t simple - 6,50 F)
Les V.I.P.'S reviennent en force sous le nom des Spooky Tooth et avec un très bon disque qui plus est. « Sunshine help me » est un morceau prodigieux. Le chanteur a la voix qu'il faut, blues en diable. Un peu comme celle de Jack Bruce (Cream) ou de Stevie Winwood. Tout est bien dosé: l'atmosphère musicale colle aux paroles, même pour « Weird » où il y a des effets spéciaux qui motivent le titre du morceau « étrange ». Répétons-le, c'est un très bon disque. Jo. B.

EDWIN STARR

I am the man for you baby. My weakness is you. TAMLA-MOTOWN FT 129 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Gordy)
Je lui aurais souhaité des thèmes et arrangements plus marquants pour son premier disque chez Tamla-Motown. Il avait fait mieux précédemment sur Ric-Tic (inédits en France), mais cela fait quand même deux sérieux jerks et puis un fana du R & B se doit d'avoir un Edwin Starr. K. M.

STELLA

Pauvre cloche. Vous devriez avoir honte. RCA VICTOR 49.024 (45 t simple - 6,50 F)
Humour et fantaisie pour Stella. C'est une petite bouffée de rire qu'elle nous apporte à chaque disque. Parfois, elle égratigne, rappelez-vous: « Si je chante » ou « Le folklore auvergnat ». A mon avis la face A aurait dû être « Pauvre

cloche » car c'est une chanson rythmée, la chute de la chanson est inattendue et drôle, de plus les arrangements dus à Gérard Hugé sont astucieux. Jo. B.

SWEET INSPIRATIONS

Sweet inspiration. I'm blue (shu-be-du). ATLANTIC 650.088 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Atlantic)
C'est à elles qu'on fait généralement appel, lorsqu'on a besoin d'un chœur féminin, chez Atlantic à New York. Elles s'appellent Emily « Sissy » Houston, Sylvia Shemwell, Estelle Brown et Myrna Smith. Ces deux titres, tirés du LP américain (Atlantic 8.155) font suite à ceux parus dans les recueils R & B Formidable, Vol. 2 et 4. Je donne ma préférence à « I'm blue » qu'avaient lancé les Ikettes en 1961 et qui fut repris de façon assez géniale par Sylvie Vartan (Gong gong gong yeah! : RCA 76.572). K. M.

TEN YEARS AFTER

I want to know. I can't keep from crying sometimes. Adventures of a young organ. Spoonful. Losing the dogs. Feel it for me. Love until I die. Don't want you woman. Help me. DERAM 140.002 (30 cm - 19,95 F)

On ne peut rassembler ses sentiments après l'écoute d'un tel disque. Les adjectifs les plus élogieux vous viennent à l'esprit: fantastique, prodigieux,.... En effet tant de finesse, de subtilité d'expression de la part du chanteur, guitariste soliste Alvin Lee vous confondent. Alvin a le blues « dans la peau », au bout des doigts, il le sent, il le vit. Excellent aussi bien dans des compositions d'Al Kooper, de Willie Dixon ou de lui-même, il ne peut que charmer son auditoire. Passant de morceaux rapides: « I want to know », à des blues très lents « I can't keep from crying sometimes », il a toute une gamme de soli tout aussi remarquables les uns que les autres. Épaulé par Leo Lyons à la basse, de Ric Lee à la batterie, et de Chick Churchill à l'orgue, Alvin plane sur le groupe. Parfois son style évolue entre Sonny Terry et Chuck Berry. A noter l'extraordinaire version de « Spoonful », que vous avez déjà eu loisir d'entendre à « Bouton Rouge ». Alvin se place désormais parmi les rois du blues, aux côtés d'Eric Clapton. Un disque indispensable pour tous les amateurs de blues et même pour les autres. Jo. B.

JOE TEX

Men are getting scarce. You're gonna thank me woman. ATLANTIC 650.091 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Dial)
« Les hommes se font rares » chante Joe Tex dans une ambiance proche de son fameux « Skinny Legs ». Deux titres formidables. 1967 c'est un grand millésime pour Joe. K. M.

TINA

Comme le fleuve aime la mer. Toc, toc, toc. LA COMPAGNIE S. 001 (45 t simple - 6,50 F)
Premier disque d'une toute jeune chanteuse. Premier disque d'une nouvelle marque. C'est un bon début. Tina a une voix assez exceptionnelle malgré quelques petits défauts de mise en place, péchés de jeunesse. Michel Colombier a écrit là des arrangements vraiment stupéfiants qui n'ont rien à envier à ceux que Phil Spector avait précédemment écrits pour ces mêmes titres. P. Ch.

RUFUS THOMAS

Memphis train. I think I made a boo boo. STAX 169.032 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Stax)
Arthur Conley s'est défoncé en entendant ce disque pour la première fois chez Gérard Klein! Le deuxième titre veut dire: je crois que j'ai commis une gaffe (et non pas un bobo!). Du grand Stax. K. M.

TRAFFIC

No face, no name, and no number. Berkshire poppies. FONTANA MF 260.136 (45 t simple - 6,50 F)
Continuant son offensive de chanson de qualité, le Traffic sous l'égide de Stevie Winwood, nous apporte encore un bon disque. Il serait banal de dire qu'on y retrouve le « soul » de Stevie, mais sa voix profonde fait merveille avec cette chanson lente. Bravo Stevie. Jo. B.

TOMMY TUCKER

I'm shorty. Sitting home alone. CHESS 169.509 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Checker)
Pianiste, organiste et chanteur Robert Higginbotham de son vrai nom, Tommy Tucker s'est rendu célèbre en 1963 avec son fameux « Hi-heel sneakers ». Dans ces deux titres, enregistrés l'année passée à Chicago sous la direction de Monk Higgins, il est accompagné d'un piano, guitare,

basse, batterie et harmonica, dans la bonne tradition du blues. Avis aux amateurs qui déplorent que ce style se fait rare. K. M.

STEVIE WONDER

Shoo-be-doo-be-doo-da-day. Why don't you lead me to love. TAMLA-MOTOWN FT 126 (45 t simple - 6,50 F)
Stevie ne se contente pas de pondre des simples à la chaîne. Tout en gardant son style il parvient à se renouveler. « Shoo-be », un boogaloo très bluesy brille — une fois de plus! — par une section rythmique fantastique. K. M.

YOUNG RASCALS

A beautiful morning. Rainy day. ATLANTIC 650.096 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Atlantic)
Souvent les groupements blancs commencent par faire du R & B (imitatif et médiocre) puis trouvent enfin leur personnalité propre et donnent alors le meilleur d'eux-mêmes. Chez les Rascals, curieusement, c'est la musique des Noirs qu'ils semblent avoir mieux assimilée et « Beautiful Morning » ne parvient pas à m'emballer, bien qu'il soit déjà parvenu en troisième position au Hit Parade. K. M.

spécial golf drouot

This hammer. Stagger lee. Tennessee waltz. When something is wrong with my baby. Travellin' salesman. La nef des fous. I'll never leave you. Look at granny run, run. La turbie pirahnienne. Bo Diddley. That's all I am to you. Caroline. FONTANA 885.805 TY (30 cm - 22,90 F)
L'album que des milliers de supporters du Golf Drouot attendaient vient de paraître. Henri Leproux son directeur a vu défiler plus de 3 000 orchestres, plus de cent imprésarios et un million de jeunes depuis le moment de son ouverture il y a treize ans. Comme la Cavern de Liverpool, le Star Club d'Hambourg et le Peppermint Loundge de New York, Henri Leproux a décidé de sélectionner plusieurs des meilleurs orchestres qui se produisent régulièrement Carrefour Drouot afin de les enregistrer.

LE PAUL HARRIS GROUP est composé de deux chanteurs: Jean Bouix et Gérard Carbasa (qui est également batteur), d'un soliste et d'un bassiste. Leurs titres: « This hammer », « Look at Granny run run », « That's all I am to you ».

LES PYRANHA SOUNDS, qui accompagnent désormais Rocky Roberts en Italie, ont un batteur qui joua précédemment avec les Chats Sauvages, Claude François et Michel Polnareff. Leurs titres: « La nef des fous », « La turbie pirahnienne ».

BURT BLANCA ET SES KING CREOLE interprètent « Caroline », une composition de Maurice Blancke,

le frère de Burt et « Tennessee waltz », un standard Burt Blanca est le chou-chou des pionniers du Golf Drouot, où il ramène beaucoup de monde à chaque fois qu'il vient s'y produire. LE ROCK'N'ROLL GANG, anciens accompagnateurs de Gene Vincent et de Vince Taylor. Ils sont cinq: Gilles Vignal (qui chante du rock comme peu savent le faire en France), Bruno Pezzali (soliste), Christian Jamet (rythmique), Roger Jamet (bassiste) et Jean Drapier (batteur). Ils jouent: « Travellin' salesman », « Bo Diddley ».

LES MURATORS sont neuf, dont une chanteuse: la ravissante Robie Lorr et un chanteur très sympathique Nicolas Nils. Robie chante « I'll never leave you », Nicolas « Stagger Lee » et ensemble, ils font « When somethin's wrong with my baby ». Leurs versions de ces succès de Wilson Pickett, Sam & Dave et Nicole Croisille valent vraiment le coup.

Je suis certain que beaucoup de lecteurs de « Rock & Folk » auront le même mouvement que moi en remettant régulièrement sur leur électrophone ce disque dont la vente a déjà très bien démarré.

JACQUES BARSAMIAN
Vince Taylor.



PETITES ANNONCES Tarif : 6 F la ligne, T.V.A. comprise

• Vends Orgue FAFISA MINI-COMPACT, Etat neuf. Prix : 2.000 F. S'adresser à : Monsieur Marcel PERTUS, 2 ter, rue de Brévannes, 94 - BOISSY - SAINT-LEGER. Tél. 925-39-10, poste 377.

• Recherche : Organiste, Guitariste, Batteur, Trompette, Saxo, Trombone (15/20 ans), Marc IHUEL, 2, rue Dailly, 92 - SAINT-CLOUD.

• Vends SELMER 50 W. 2 corps + distorsion Marshall, état neuf. Tél. : TRO. 25-63.

• Rech. interprètes, musiciens. Env. C.V. à Prod. Music FEU-VERT, 12, av. Saint-Exupéry, 92 - VILLE-NEUVE.

• Guitariste rythmique cherche à entrer dans groupe pop music. Tél. : 636-19-58.

• Jeune bassiste ou organiste (bilingue) composant, cherche musiciens pour former groupe style « Pink Floyd ». Ecr. Dominique SEMENT, 3, rue Jean-de-Beauvais, PARIS 5^e.

• « THE UNDERTAKERS » (R & B) cherchent engagements et tournées sur littoral Juillet-Août-Septembre. Ecrire au 5, rue de la Providence, 10 - TROYES. Tél. : (25) 43-26-57.

• Vends disques Rock-Soul ; négatives scène : Hallyday, R. Bird. Ecr. av. timb. rép. R. NADAN, Lancroclin, 56 - CAUDAN.

• Chanteuse cherche groupe amateurs. Tél. : 951-45-13.

• LITTLE RICHARD Fan-Club c/o Michel THONNEY, 32, av. Pasteur, Montmorot, 39 - LONS-LE-SAUNIER, nombreux avantages.

• Jeune chanteur cherche jeune(s) guitariste(s) pour monter numéro style sud-américain et folk song. M. Jacky BENITO, rue de la Sausaie, 95 - GROSLAY.

• Copie de bandes sur disques microsillons. Maquette sous 24 h. Enregistrement gravure pressage mono stéréo compatible. Prix, qualité, délai. Documentation gratuite. C.N.A.I., 19, rue Coyssevoix, 75 - Paris-18^e. Tél. : 228-05-91.

• NOUVEAU CHOIX EXTRA-ORDINAIRE DE SINGLES (45 t simples), 1.500 disques USA différents. Livraison rapide. Demandez liste et conditions (joindre timbres réponse) : Discothèque-club, case 48 1522 Lucens (Suisse).

• Vendez vos disques Rock & Folk. Jazz Instrument de musique. Electrophone Cassette magnétophone Ampli méthode Assimil Ets Stauder. Tél. 607-15-76 ou poste restante Paris 79. Joindre 0,60 F en timbres pour réponse.

• Leçon batterie technique et jazz (également par correspondance), Piano, Orgue électrique, Solfège, Théorie. Enseignement d'orchestre pour tous instruments et chanteurs. F. Vetti, B.P. 29, Saint-Mandé (Seine). Tél. : 328-81-24.

• A la «BOURSE AUX DISQUES», vous pourrez, pour une cotisation de 33 F, échanger tous vos disques. Venez 400, rue St-Honoré, Paris 1^{er} (Métro Madeleine ou Concorde) 1^{er} étage.

• Rech. Urgent jeune et jolie chanteuse Rhythm and Blues également variété, voix puissante. Contrat assuré toute l'année orchestre parisien. Possibilité logement. Ecr. N° 6.

• Ensemble parisien travaillant toute l'année demande : a) Bon batteur Rhythm and Blues, pop music, variété, jouant si possible d'un autre instrument ou chantant (20/25 ans). b) Basse guitare avec très bon matériel chantant en soliste style Otis Redding. Ecr. N° 7.

• A vendre n° spécial d'été 1966, n° 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17 et 18 de «Rock & Folk». Envoyer 2,50 F. pour la France et 3 F. F. pour l'étranger, par exemplaire, aux Editions du Kiosque, 14, Rue Chaptal, Paris-9^e. C.C.P. Paris 1964-22.

SOMMAIRES :

Articles parus dans le n° 13 : Stevie Wonder et Vigon, Sam and Dave,

Linda Carr, Little Charles, Arthur Conley, Sonny Terry et Brownie McGhee, Dillard Crume, Koko Taylor, Long John Baldry, The Sandy Coast, Noël Deschamps, Les Bee-Gees, Joan Baez, Scott McKenzie, Gene Vincent, Les Soft Machine, La Musique Hippie, Klein, Paris Jazz Festival, Archie Shepp, Françoise Hardy, Les Mothers of Invention, Boris Vian.

Articles parus dans le n° 14 : Hugues Aufray, Ronnie Hawkins, Traffic, Les Haricots Rouges, Le Midem, Sam and Dave, Les Beatles, Pink Floyd, Johnny Hallyday et le spectacle total, Jacques Dutronc, Serge Gainsbourg, Panorama Pop 68, Les Bee-Gees, Tom Paxton, Golf Drouot Story (1) et Michel Polnareff.

Articles parus dans le n° 15 : Résultats du référendum R & F 68, Peter, Paul & Mary, David McWilliams, Les Bee-Gees, James Royal, Ciné-Pop, Ella Fitzgerald, Bob Dylan, Show Bardot-Gainsbourg, Julie Driscoll, Ritchie Valens, Scaffold, Un été hip en Angleterre, Les Cream, Otis Redding, Inventaire 68, Nino Ferrer, Eric Charden et Stone, Les Fleurs de Pavot, Ronnie Bird, Antoine, Joe Dassin, Les Charlots, Dick Rivers, Saint-Preux, Stella, Dani, Une petite Américaine, Ringo Starr, France

Gall, Golf Drouot Story (2), Jimi Hendrix, John Mayal, Les Rolling Stones.

Articles parus dans le n° 16 : seconds résultats du référendum R & F 68, B.B. King, Joe Dassin + Régine, Les Love Affair, Barbara, Burt Blanca, Carl Perkins, Beatles business, Reggiani à Bobino, Herbert Léonard, les Variations, Julos Beaucarne, Les Posters, Burdon contre Hendrix, le Midem. Un été hip en Angleterre (2), Dylan dit tout, Wilson Pickett en scène, Chronique Nouillorkaise, Nicoletta, Brenda Holloway, Roy Redmond, Joan Baez, Moody Blues.

Articles parus dans le numéro 17 : Moody Blues, John Fred, Rock Revival, Don Partridge, Vigon, Jelly Rolls, Aretha Franklin, Les Charlots, Eddy Mitchell, Herbert Leonard, Phil Ochs, Serge Reggiani, Cinema beatnick, Eddie Cochran, Golf Drouot, Electric Prunes, Doors, Julie Driscoll, Traffic.

Articles parus dans le numéro 18 : Sylvie Vartan, Lettre d'Amérique, Ronnie Bird, Lee Hazlewood, Julie Driscoll, Eric Charden, Pink Floyd, Eddie Cochran, Jean Ferrat, Happenings, Arthur Conley, Golf Drouot, Eddy Mitchell.

3^f LA CASSETTE ENREGISTREE
350 F LE MINICASSETTE
renseignements contre I F 20
LOCA 7 CLUB
54, fg Montmartre, Paris (9e)

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK à compter du n°..... pour :

- six mois soit six numéros (1)
- un an soit onze numéros (1)

FRANCE : 6 mois : 13 F. F. - 1 an : 22,50 F. F.
BELGIQUE : 6 mois : 160 F. B.
1 an : 275 F. B.
SUISSE : 6 mois : 16 F. S. - 1 an : 27,50 F. S.
AUTRES PAYS : 6 mois : 18 F. F.
1 an : 32,50 F. F.

BON DE COMMANDE

Rock & Folk ayant maintenant plus d'un an d'existence, nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 9 F prise à nos bureaux, joindre 1,75 F par exemplaire pour frais d'envoi.



Je verse la somme de :

aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire (1); par virement ou virement au compte chèque postal Paris 1964-22 (1).

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue JAZZ-HOT.

(1) Rayez les mentions inutiles.

Nom :

Prénom :

Adresse :



Veuillez m'envoyer le n° spécial ÉTÉ 1966 - le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 9 - le n° 10 - le n° 11 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 reliure (s) (1) pour 2 F. 50 par exemplaire de revue (3 F. F. pour l'étranger) et 10 F. 75 par reliure.

ALL PURPOSE SPEAKER - 7055 *

NEW GOLIATH 50 - 7049 *

NEW THUNDERBIRD 7045 *

TV/100 - 7037

NEW TAURUS 7044 *

NEW TREBLE 'N' - BASSE *

NEW GOLIATH 100 - 7048 *

NEW

NEW TV/4/10 - 7054 *

DOCUMENTATION SUR DEMANDE :

INSTRUMENTS HENRI SELMER

78 rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS XI^e
Tél. 023-09-74